B-VI
22

Lf. C
B5824.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

FÉVRIER, 1778.

209688
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Sainte-Catherine, près de la Place-Royale, pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS IMPORTANT.

DANS le mois de Mars, en formant un Bureau particulier pour la distribution de cet Ouvrage, nous annonçâmes qu'il nous restoit peu d'Exemplaires de la première Edition, & qu'on alloit en faire une nouvelle, qui seroit finie dans le terme d'une année. Le desir de répondre à la flatteuse impatience du Public, nous a fait presser ce travail, & nous en annonçons la fin. Le nombre des volumes qui ont paru jusqu'à ce jour, est de 40, pour lesquels on paye 60 livres; & l'on peut, en même temps, souscrire pour l'année courante, avec la certitude d'être très-exactement servi.

Il est naturel que le suffrage toujours renaissant du Public, ait animé, chaque jour, notre zèle. Nous avons imaginé successivement plusieurs moyens pour intéresser, & nous en avons toujours pré-

venu nos Lecteurs, par des Avis placés à la tête de nos volumes; enfin nous venons de donner à la distribution de nos Matériaux, une forme, pour ainsi dire, nouvelle. Désormais nous n'observerons plus l'ordre des huit Classes que nous avions établi. Excepté pour ce qui concerne les Romains de Chevalerie & les Romans Historiques, qui forment une suite qui ne doit pas être si-tôt épuisée, nous n'aurons plus que deux Classes, dont chacune occupera alternativement un volume : la première sera celle des Romans François de tout genre, ou traduits en François ; la seconde, celle des Romans étrangers de toute nation, qui n'auront jamais été traduits en Langue Françoise. Dans la première, nous suivrons obsolument l'ordre alphabétique, en observant de ne donner que de simples Notices, ou des Notes très-courtes sur les Ouvrages qui ne mériteront pas d'être connus par des Extraits. Par ce moyen, on aura véritablement une *Bibliothèque universelle des*

Romans ; & on l'aura avec des Notes & des Anecdotes qui pourront intéreſſer, même quand il ne s'agira que de mauvais Ouvrages. A l'égard des Romans étranger (traduits exprès pour faire partie de cette Collection) l'on ſentira aiſément que c'eſt une nouvelle branche de Littérature que notre zèle fait éclorre pour la France, & de quel prix doivent être les fruits qu'elle produira. Ce projet & nos motifs ſont plus circonſtanciés dans un Avis qu'on lit dans notre volume du mois de Novembre dernier (pag. 5, 6, 7 & 8) & dans le premier volume de Janvier (pag. 71, 72 & 73).

Le Bureau eſt rue de Ste.-Catherine, près de la Place-Royale. C'eſt au Sr. *Anceaume* que l'on s'y adreſſe ; c'eſt lui qui délivre les Souſcriptions pour Paris. A l'égard de la Province on peut s'adreſſer également audit Bureau, ou chez *Demonville*, Imprimeur-Libraire de l'Académie-Françoiſe, rue S. Severin, en affranchiſſant les lettres & l'argent.

La Bibliothèque universelle des Romans est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv. & en Province, de 32 liv.

Cet ouvrage a commencé au premier Juillet 1775.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
FÉVRIER, 1778.

SECONDE CLASSE.
ROMANS DE CHEVALERIE.

Hiſtoire de la fleur des batailles, Doolin de Mayence, *imprimée à Paris*, *par* Antoine Vérard, 1501, *in-folio gothique*, *encore à Paris*, 1549, *in-quarto*; *Lyon*, 1604, *in-quarto*; *& en pluſieurs autres endroits*, *in-quarto*, *ſans date.*

Romans du preux & vaillant Chevalier Ogier-le-Danois, *Duc de Danemarck*, *l'un des douze Pairs de France*, *lequel*, *avec l'aide du Roi* Charlemagne, *chaſſa les Payens hors de Rome*, *& remit le Pape en ſon Siége*, *&c.... fut couronné Roi d'Angleterre*, *& conquit Jéruſalem*, *&c.... imprimé à Paris*, *chez* Vérard, *in-folio*, *ſans date*; *Lyon*, 1525, *in-quarto*; *& en pluſieurs autres endroits*, *in-quarto*, *de différentes dates*, *ou ſans dates.*

Hiſtoire du preux Meurvin, *fils d'*Ogier-le-Danois, *lequel*, *par ſes proueſſes*, *conquit Jéruſalem*, *Babylone & pluſieurs autres Royaumes ſur les Infidèles*, *imprimée à Paris*, *chez* Bonfons, *in-quarto*, *ſans date*; *auſſi à Paris*, 1539, *in-quarto*, *&* 1540, *in-octavo.*

LES trois Romans dont nous allons donner l'Extrait, ne doivent point être ſéparés, puiſque

les Héros qu'on y célébre descendoient l'un de l'autre, & que leurs actions se lient si bien ensemble, qu'elles ne forment, pour ainsi dire, qu'une suite d'évènemens. Il faut avouer cependant qu'il n'y a aucune comparaison à faire, pour le mérite, entre le Roman d'*Ogier-le-Danois* & ceux de son grand-père *Doolin*, & de son fils *Meurvin*. L'on trouvera dans celui d'*Ogier*, des faits bien plus singuliers & bien plus intéressans, & nous sommes sûrs qu'ils ont été imaginés dans le bon siècle des Romans, car nous avons de celui d'*Ogier* plusieurs manuscrits en vers, constamment écrits du temps de *Philippe-le-Hardi*, ou de *Philippe-le-Bel*, par le Roi d'armes *Adenès*, Poëme fameux, dont nous avons souvent parlé, & qui est Auteur de tant d'autres Romans en vers dont nous avons déjà rendu compte. Quant aux Romans de *Doolin* & de *Meurvin*, selon toute apparence, ils n'ont été écrits qu'en mauvaise prose françoise, sous le règne de *Charles VIII*, c'est-à-dire, à la fin du quinzième siècle; c'est l'époque de la rédaction & de l'impression de la plupart de nos Romans François, qui font aujourd'hui partie de la Bibliothèque bleue. Quoique les Romans de cette dernière Classe soient bien moins intéressans que les anciens, on y trouve cependant

aussi quelquefois des idées heureuses & des situations touchantes & agréables, à travers une extrême ignorance de la géographie, de l'histoire, du caractère & des mœurs des Héros dont ces Romanciers prétendent nous apprendre les prouesses. Ce que l'on remarque de plus dans ces Ecrivains, c'est un assez grand acharnement contre la personne de *Charlemagne*. Les Auteurs qui ont écrit peu de siècles après le mort de ce grand Empereur, en ont fait l'éloge qu'il méritoit d'obtenir; mais ceux dont les Ouvrages ont paru plus tard, le dépeignent, au contraire, comme un tyran, comme un homme déraisonnable, de peu de lumières, & même quelquefois de peu de courage.

Personne n'étoit plus capable de démêler à travers les mauvaises rédactions des histoires des *Doolin*, d'*Ogier* & de *Meurvin*, ce qui peut plaire, que M. L. C. D. T. qui a déjà embelli nos précédens Volumes des Extraits charmans des Romans de *Tristan*, d'*Artus de Bretagne*, de *Cléomadès*, & de *Flores* & *Blanche-Fleur*. Il a daigné débrouiller ce chaos; & c'est un nouveau bienfait dont nous ne pouvons le remercier trop publiquement & trop particulièrement. Mais avant que d'entrer en matière, instruisons nos Lecteurs

de l'origine de la maiſon de Mayence, & ſes différentes branches, & particulièrement de celle qui produiſit l'illuſtre *Ogier-le-Danois*.

Doolin de Mayence, Héros de notre premier Roman, étoit fils de *Guy*, *ou Guyon*, Comte de Mayence, ſurnommé l'*Hermite*, par la raiſon que nous allons dire dans un moment. Nous verrons dans l'Extrait de ſon Hiſtoire qu'il épouſa *Flandrine*, *Dame de Vaucler*, en Saxe; il en eut huit enfans, dont pluſieurs ont été les auteurs de quelques races illuſtres, dont les exploits font la matière de différentes fictions. L'un de ces enfans fut *Geoffroy*, qui fut Duc de Danemarck; il obtint ce Duché lorſque ſon père eut vaincu *Dannemond*, Roi de Danemarck, qui étoit Payen.

Geoffroy fut père d'*Ogier-le-Danois*, ainſi ſurnommé, parce qu'il naquit en Danemarck; mais il paſſa la plus grande partie de ſa vie auprès de *Charlemagne*, & ſe trouva à des expéditions qui l'éloignèrent toujours de ſon pays.

Les Romanciers veulent nous faire accroire que ce fut de la Fée *Morgane* qu'*Ogier* eut *Meurvin*, Héros du troiſième Roman. *Meurvin* fut père d'*Oriant*, *Oriant* le fut d'*Hélias*. *Hélias* fut grand-père maternel de *Godefroy de Bouillon*; & c'eſt ainſi que les Romans fondés ſur l'Hiſtoire de

la première Croisade, tiennent à ceux des douze Pairs de France du temps de *Charlemagne*.

Des sept autres enfans de *Doolin de Mayence*, celui dont la postérité a été la plus célébrée par les Poëtes & les Romanciers, fut *Aymon*, Comte de Dordogne : tout le monde connoît l'Histoire de ses quatre fils, dont le plus illustre fut *Renaud de Montalban*, & de sa fille *Bradamante*, si bien chantée par le *Boyardo* & par l'*Arioste*.

Le troisième fils de *Doolin* étoit *Beuves*, Comte d'Aigremont ; il fut père de l'Enchanteur *Maugis*, & de son frère *Vivian*. L'Histoire de *Maugis* est trop singulière pour que nous ne la mettions pas quelque jour sous les yeux de nos Lecteurs.

Le quatrième de ces enfans fut *Gérard d'Euphrate*, Héros d'un grand Roman, où il est beaucoup plus question des conquêtes que firent ses quatre fils, que de ses exploits personnels.

Le cinquième s'appella *Doolin*, comme son père, & hérita de lui des Comtés de Mayence & de Vaucler. Ce fut lui qui fut la tige de cette maison de Mayence, si décriée par les traîtres qu'elle produisit, & dont le principal fut le Comte *Ganelon*. Il faut bien se garder de faire remonter la mauvaise opinion que l'on a des Mayençois,

jusqu'à *Doolin*, premier du nom; car si cela étoit, il n'y a presque aucun de nos braves & honnêtes Paladins du temps de *Charlemagne*, qui ne dût partager la honte de sa vie.

Les trois autres enfans du premier *Doolin*, dont l'un s'appella *Doon de Nanteuil*, le second *Girardin de Champagne*, & le dernier *Alaris de Flandre*, ne sont les Héros d'aucuns Romans particuliers, mais il en est souvent parlé dans les Histoires de leurs cousins. Le fameux Archevêque *Turpin* étoit fils, à ce que l'on croit, de *Girardin de Champagne*; cependant l'Auteur du Roman de *Doolin* lui fait jouer ici un rôle, & bénir le mariage de son grand-père. C'est un anacronisme. Après ces explications, passons aux Extraits.

Le Comte de Mayence étoit possédé & gouverné par le brave & sage Comte *Guy*. Il avoit été élevé à la Cour de *Charles-Martel*, & étoit aimé & estimé du Roi *Pépin*, son fils. Depuis sept ans il avoit uni son sort à celui de l'héritière de Mayence. Cette alliance l'avoit fixé dans cette ville, où il étoit principalement retenu par les charmes de sa femme, qui, pendant le cours de ces sept années, lui

avoit donné trois fils. Il ne s'arrachoit guère d'entre ſes bras que pour prendre le plaiſir de la chaſſe, pour lequel, depuis ſa plus tendre jeuneſſe, il étoit paſſionné. Un jour qu'en pourſuivant une cerf vigoureux, il s'étoit éloigné, de pluſieurs lieues, de ſa réſidence, & s'étoit enfoncé dans une vaſte forêt, l'animal excédé de fatigue, ſe jette dans une grotte, juſqu'au fond de laquelle le Comte veut le pourſuivre. Un bon & ſaint Hermite, dont cette caverne étoit depuis long-temps l'habitation, court au devant du chaſſeur, ſe place entre le cherf & lui, & lui crie d'abandonner cet animal, qui s'eſt mis, pour ainſi dire, ſous ſa protection. La grotte étoit obſcure; le Comte acharné à ſe ſaiſir de ſa proie, veut la percer de ſa longue épée, & malheureuſement il tue le ſaint Hermite, qui expire en admirant les décrets de la Providence qui l'a deſtiné à une fin ſi ſingulière, en pardonnant ſa mort involontaire, & en exhortant ſon meurtrier à faire pénitence de tant d'autres fautes & meurtres qu'il doit avoir commis pendant le cours de ſa vie, avec projet & réflexion. Le Comte touché de ces inſtructions, prend une ſi ferme réſo-

lution d'en profiter, qu'après avoir rendu les derniers devoirs à l'Hermite, s'être désarmé, avoir désharnaché son cheval, & l'avoir abandonné à lui-même dans la forêt, il se revêtit du froc de sa victime. Il fit plus : dans l'enthousiasme de sa dévotion, il promit solemnellement à Dieu de ne jamais sortir de cette solitude, & de ne cesser de lui demander pardon du sang innocent qu'il avoit versé. Enfin il prit une dernière résolution indiscrette, ce fut de ne donner aucune connoissance à sa famille & à ses sujets, du lieu où il s'étoit retiré.

Il en résulta les plus grands malheurs ; car dans le temps que l'on étoit inquiet à Mayence de ce qu'étoit devenu le Seigneur du pays, son Sénéchal, Chevalier indigne & félon, que l'on nommoit *Archambault*, ourdit contre la Comtesse & ses enfans la plus horrible trame. Il voulut faire entendre aux Barons & Seigneurs que c'étoit la Comtesse même qui avoit fait assassiner son mari. L'on juge bien à quel point la Comtesse, qui étoit déjà plongée dans le deuil, fut indignée de ce qu'on osoit élever contr'elle un pareil soupçon ; elle le fut encore davantage

lorsque le perfide Sénéchal lui tint ce discours offensant : *Dame, bien sais que mallement avez pourchassé & avez mis à mort le Comte votre époux ; mais se à Baron & Seigneur voulez me prendre, consentant suis-je à celer votre forfaiture.* On imagine sans peine avec quelle horreur une pareille proposition fut reçue ; la Comtesse eût étranglé le Sénéchal de ses mains, s'il ne se fut aussi-tôt enfui ; mais ce fut avec la rage dans le cœur ; & il ne tarda pas à former son accusation devant tous les Barons. Un Seigneur du voisinage, nommé *Baudouin*, se trouva à cette assemblée, & ne put voir sans indignation *Archambault* déclarer qu'on avoit trouvé un cadavre défiguré, enterré au bout du jardin du palais, que c'étoit celui du Comte, qui avoit été victime de la jalousie de la Comtesse. Le hardi Sénéchal offrit de soutenir cette odieuse proposition, envers & contre tous, & en cas que personne ne se présentât pour défendre la Dame, il demanda hautement qu'elle fût brûlée vive dans la place publique. *Archambault* avoit la réputation d'être vaillant ; ses richesses le faisoient jouir d'une grande considération ; aucun des Mayençois n'osa

courir le risque de se battre contre lui ; tout ce que le Comte *Baudouin* crut pouvoir faire pour secourir la Comtesse, ce fut d'obtenir un long délai, pour qu'elle pût trouver un Chevalier qui défendît sa cause. Il s'engagea à la garder pendant ce temps dans son château, & fit serment de ne la laisser voir à qui que ce fût. Cependant le traître *Archambault* s'empara de la régence du Comté, & des trois enfans de son malheureux Seigneur. Nous allons voir quel fut leur sort.

L'usurpateur les confia à un traître, qui les ayant un jour menés, sous prétexte de promenade, sur le bord du Rhin, & les ayant fait entrer dans un bateau qu'il conduisoit seul, quand il fut assez loin du rivage pour ne pourvoir être remarqué, prit le plus jeune de ces enfants, qui n'avoit que quatre ans, & lui plongea un couteau dans le cœur. Ensuite ayant saisi le second, il s'efforça de lui attacher une pierre au col, & le jeta dans le fleuve. L'aîné qui avoit à-peu-près sept ans (ce fut notre héros *Doolin*), sans s'amuser à pleurer en voyant le massacre de sa famille, & le danger qu'il couroit lui-même, saisit le couteau fumant en-

core du sang de son frère, & le plongeant de toute sa force dans le dos de l'assassin : au moment qu'il lançoit dans l'eau la seconde de ses victimes, il le perça, & l'y jeta lui-même. Heureusement que le petit bâtiment ne se renversa pas, & qu'il fut emporté au fil de l'eau. *Doolin*, après s'être occupé inutilement du soin de chercher son frère, & de lui sauver la vie, se laissa aller au courant; & après avoir fait plusieurs lieues, il aborde enfin sur un rivage voisin d'une vaste forêt. L'enfant sauta légèrement à terre, courut vers le bois pour chercher quelque nourriture; & s'étant rassasié de quelques fruits sauvages, il s'endormit de fatigue au pied d'un chêne. Le lendemain le Comte de *Guy*, qui, dans l'état austère qu'il avoit embrassé, n'avoit aussi d'autre subsistance que les fruits sauvages, parcourant la forêt, rencontre le jeune *Doolin*, le reconnoît, l'embrasse les larmes aux yeux, & ne pouvant se lasser de le serrer dans ses bras, l'entraîne dans son hermitage. Là, l'enfant lui conte, avec la naïveté de son âge, la sensibilité d'un fils tendre, & le courage d'un futur héros, tout ce qui s'étoit passé à Mayence,

le danger dont sa mère étoit menacée, la trahison d'*Archambault*, & la conjoncture cruelle où il venoit lui-même de se trouver. Le pere, après avoir versé bien des larmes, expliqua aussi à son fils par quelle fatalité il se trouvoit hermite; mais, ajouta le malheureux père, prenons courage, mon fils, partons demain pour Mayence, allons arrêter le cours des malheurs qui causent mon éloignement & ma retraite; quittons cet hermitage.... Mais, mon père, reprit le jeune *Doolin*, ne vous ai-je pas oui dire que vous aviez fait le vœu solemnel de n'en jamais sortir? --- Ah! mon fils, le Ciel ne permettra pas que ce vœu, si semblable à celui de *Jephté*, s'accomplisse; mes sujets me reconnoîtront, & nous sauverons votre mère des pièges du tyran.

Effectivement le lendemain le père & le fils partirent, & s'avancèrent jusqu'à l'extrêmité de la forêt. Mais, ô prodige! tout-à-coup le malheureux *Guy* tombe par terre, & se voit frappé d'aveuglement: son fils le relève; le bon Comte ne voit plus la lumière du jour. Ah! mon fils, s'écrie-t il alors, je reconnois que le Ciel veut m'obliger à accomplir mon vœu;

on ne manque point impunément aux paroles que l'on a données à Dieu : retournons dans mon hermitage, & attendons que l'Etre-Suprême se serve de nous, comme d'instrumens dont il use quand il lui plaît pour faire triompher l'innocence. *Guy* rentra donc dans sa solitude, & y passa encore sept années, n'ayant pour tout secours, pour toute compagnie & pour toute consolation, que son fils. Cet enfant alloit tous les jours dans le bois chercher de la nourriture pour son père aveugle, & pour lui. *Guy* lui avoit appris à distinguer les bonnes & les mauvaises herbes; les fruits qu'il falloit cueillir, ou qu'il falloit rejeter; & les animaux dont ils pouvoient tirer quelque parti pour leur subsistance. D'ailleurs, d'année en année le jeune *Doolin* devenoit plus fort & se trouvoit en état de se défendre contre les bêtes féroces qu'il rencontroit quelquefois. Le soir son père s'occupoit à lui rendre l'esprit droit & le cœur juste, tandis que les exercices du corps le fortifioient & l'accoutumoient à la fatigue.

Déjà il avoit atteint sa quinzième année, lorsqu'une rencontre qu'il eut, donna lieu à son père de reconnoître qu'il

étoit en état de le venger. Il y avoit dans ce canton un homme d'une taille démesurée, & généralement connu sous le nom du géant *Eurat*. Il marchoit toujours armé en Chevalier, & ne se servoit de ses armes, ni de sa force naturelle, que pour faire de mauvaises actions. Depuis long temps il se tenoit à l'écart dans une habitation qui lui appartenoit hors de Mayence, il n'y étoit servi que par un petit nombre de domestiques aussi méchans que lui, & il n'avoit point d'autre société, parce qu'il étoit sous les liens de l'excommunication majeure, pour avoir commis plusieurs crimes également contraires aux loix divines & humaines. *Archambaut*, qui craignoit toujours que la Comtesse ne trouvât un champion pour soutenir son innocence, pensa à s'assurer de ce redoutable personnage; & il y voulut joindre son propre frère *Drouard*, qui demeuroit à environ deux journées de Mayence. Il envoya donc chercher *Eurat*; & lui dit: « Beau cousin, bien que tu sois en excomu- » niement, & que pour ce chacun te fuie » comme peste publique, si ai-je pour toi une » affection singulière, & te dirai que suis » géhené par ce Comte Baudouin, qui a en

» garde la Comteſſe, & qui dénie toujours » la livrer pour qu'elle ſoit arſe, diſant » d'an en an que peut encore ſe préſenter tel » Chevalier qui défende ſa cauſe. Juſqu'à ce » jour aucun n'a oſé meſurer ſes armes avec » les miennes; mais vieilleſſe me talonne, » hardieſſe peut venir à quelque Chevalier » errant & paſſant ce pays de m'atta- » quer; en ce cas, beſoin ai de forte aide, & » je te requiers de me prêter aſſiſtance avec » mon frere *Drouard*, qui a ſon château à » deux journées de cette ville: porte-lui les » lettres que voici, par leſquelles je le prie » de venir me défendre avec toi. Je ſuis aſ- » ſuré quelque champion qui ſe préſente » pour la Comteſſe, il ne réſiſtera pas aux » forces de vous deux; ainſi ferai ardre » (brûler) l'épouſe de Guy, & ſerai Sei- » gneur aſſuré du Pays, & en donnerai ſa » part à mon frère; & à toi Seigneuries & » richeſſes à foiſon ».

Eurat convint très-volontiers de tout ce qu'on lui propoſoit; & ayant pris les lettres d'*Archambault*, armé de pied en cap, monté ſur un vigoureux cheval, & ſuivi d'un ſergent ou valet à pied, il prit le chemin du château de *Drouard*. Il fal-

loit, pour y arriver, qu'il traversât la forêt dans laquelle étoit situé l'hermitage. Quand ils furent au milieu du bois, le sergent apperçut le petit *Doolin*, qui portoit un chevreau qu'il avoit trouvé abandonné par sa mère. Le sergent d'*Eurat* imagine aussi-tôt de s'en emparer. *Vilain*, dit-il au jeune homme, *laisse ce chevreau ; Monseigneur que tu vois là, te le commande, ou tu seras tué. Vilain ne suis*, répond le jeune homme, *mais de noble race*, & à l'instant le sergent s'avançant pour saisir le chevreau, *Doolin* prend l'animal par la tête, le lève en l'air, & faisant le moulinet autour de lui avec cette arme singulière, il renverse ce coquin, puis lui sautant sur le ventre, d'un coup de pied lui crève la poitrine. *Eurat*, qui étoit à une cinquantaine de pas derrière, veut s'avancer pour venger la mort de son indigne serviteur. L'enfant a le temps de saisir une pierre, qu'il jette avec une telle roideur dans l'estomac du géant, qu'il le fait tomber à terre, & le force de lâcher sa lance. *Doolin* s'en saisit aussi tôt, & la poussant contre la visière du casque d'*Eurat*, au moment que celui-ci se rele-

voit pour fondre sur lui, il l'atteint au visage, & lui fait sauter hors de la tête les yeux & la cervelle.

Tel fut le second exploit de *Doolin*, car il faut compter pour le premier celui d'avoir tué le meurtrier de ses frères. S'étant ainsi rendu maître d'un bon cheval & d'une armure dont il ne connoissoit pas même encore l'usage, il dépouilla les deux morts de tout ce qu'ils portoient; & ayant attaché, comme il put, toutes ces choses sur le cheval, il le conduisit par la bride à l'hermitage de son père, qui n'étoit pas éloigné. Le bon homme fut effrayé d'entendre les pas d'un cheval à l'entrée de sa caverne: heureusement il fut bientôt rassuré par le récit que lui fit son fils. Il se prosterna pour remercier l'Etre-Suprême qui, en favorisant un coup si extraordinaire, montroit bien qu'il ne vouloit pas abandonner tout-à-fait l'innocence opprimée. L'ardeur de ses prières, auxquelles son fils joignit les siennes, pénétra jusqu'aux Cieux. Tout-à-coup l'aveuglement dont il avoit été frappé se dissipa, il vit la lumière & son fils; de la beauté & de la force duquel il fut émerveillé. Ce fut un nouveau sujet

d'actions de graces, après lesquelles ils passèrent le reste de la journée à examiner les dépouilles des morts. Le père donna à son fils les premières instructions sur l'usage des armes défensives & offensives, & sur la manière de se tenir à cheval. Le soir ils trouvèrent, dans les poudu géant, une boîte, & dans cette boîte des lettres que *Guy* reconnut pour être de l'écriture d'*Archambault*, adressées à son frère *Drouard*. Il les ouvrit, & y lut le secret de la commission d'*Eurat*, dont il fut moins indigné, qu'il ne fut charmé d'apprendre que la Comtesse n'étoit point morte, & que Dieu l'avoit conservée pour qu'elle pût trouver encore un défenseur. Alors il pensa que c'étoit se conformer avx ordres de la volonté divine, que d'engager son fils à les exécuter. Il lui ordonna donc de se préparer à partir pour Mayence, & employa à peine trois jours à lui donner les instructions les plus nécessaires; le troisième jour il l'arma Chevalier avec son épée qu'il avoit toujours conservée; le père & le fils s'embrassèrent tendrement en versant bien des larmes, & *Doolin* partit. L'Auteur du Roman original

original en prose lui fait éprouver, avant qu'il arrive à Mayence, bien des aventures. Il tue un batelier qui refusoit insolemment de lui faire passer le Rhin, & qui avoit même voulu l'assommer. Il est ensuite bien enbarrassé pour traverser le fleuve. Il s'embarque cependant; il s'éloigne considérablement du chemin direct; mais ayant enfin abordé, il revient sur ses pas, & entre successivement, de force ou de gré, dans plusieurs châteaux. Un géant, nommé *Gayant de la Montagne*, proposoit la joûte à tous les passans; peu de gens osoient se mesurer avec lui; *Doolin*, plus hardi, court contre le géant, l'abat, le tue, & continue son voyage. Il rencontre un honnête Gentilhomme, nommé *Affroy*, à qui il demande avec politesse le chemin de Mayence, & la permission de passer la nuit sur ses terres; celui-ci lui répond avec la même civilité, & le prie d'entrer dans son château, où il lui fait préparer un excellent souper. En attendant ils se désarment, & s'amusent à regarder par les fenêtres d'une galerie qui donnoit sur la campagne. *Auffroy* voit arriver en grande

hâte deux jeunes gens: c'étoient ſes neveux, fils de *Gayant*; (car ce géant étoit ſon frère). Il court au-devant d'eux pour les embraſſer; mais ceux-ci, du plus loin qu'ils le voient, s'écrient: *Ah! bel oncle, nous venons vous annoncer le plus grand des malheurs; votre frère, notre père, vient d'être méchamment & traîtreuſement tué. -- Eh! quel eſt ſon meurtrier? -- Bel oncle, c'eſt ce jeune homme qui, à cette heure même, étoit à vos côtés à la fenêtre.*

Auſſi-tôt *Auffroy*, tranſporté de colère, remonte l'eſcalier, entre dans la ſalle où étoit *Doolin*, ſaiſit un grand & fort bâton, & veut l'aſſommer. Le jeune Chevalier s'efforce d'abord de lui faire entendre raiſon; mais voyant que le Gentilhomme s'avance toujours pour lui porter des coups mortels, il ſe ſaiſit enfin lui-même d'un pareil bâton, ſe jette ſur l'aſſaillant; &, non content de parer les coups que celui-ci veut lui porter, il lui en porte un ſur la tête ſi furieux, qu'il lui fait ſauter la cervelle. Ses deux neveux montent pour le ſecourir; *Doolin* les attend au haut de l'eſcalier; &, de ſon bâton, caſſe les deux bras au premier, une jambe au

second, & leur fait à tous deux rouler les degrés. La foule des domestiques veut s'opposer aux violences de l'Etranger; mais il tombe sur eux comme la grêle & la foudre; il tue l'un; estropie l'autre, & les met tous en fuite. Ils emportent les deux neveux grièvement blessés, ainsi que le cadavre d'*Auffroy*, & s'enfuient avec ce qui leur reste de force. Le vainqueur, resté seul & maître du château, remonte dans la salle; il y trouve le souper qui avoit été servi : il lave ses mains qui étoient teintes de sang; il se met à table, boit d'excellent vin, goûte de quelques mets délicieux, & mange des viandes succulentes, qui lui font oublier toutes les fatigues de la journée, & l'épuisement de ses forces qui devoit en être une suite.

Son souper étoit déjà bien avancé, lorsqu'il entend à travers une cloison, dans une chambre voisine, une voix jeune, douce & mélodieuse, qui chantoit en s'accompagnant du luth ou du thuorbe. Cette voix frappe ses oreilles, & intéresse son cœur : il veut voir d'où elle part; & regardant par le trou de la serrure, il apperçoit une jeune personne, de l'âge de

14 ans, de la figure la plus agréable, qui, assise sur le pied de son lit, sans aucune gouvernante, femme-de-chambre, servante ni domestique, après avoir fait, à ce qu'il paroissoit, une légère collation, chantoit avant que de se coucher. Les paroles de sa chanson, qu'apparemment elle composoit en impromptu relativement à la situation actuelle de son ame, prouvoient qu'elle avoit déjà entendu parler de l'amour, mais d'une manière confuse & obscure, qu'elle cherchoit à démêler si le mal qu'on lui en avoit dit, étoit réel & bien fondée, où si elle en devoit croire son cœur, qui déjà lui parloit un langage plus agréable.

Chanson.

Ah! sur l'amour éclairons-nous:
Je me souviens bien que ma mère
Autrefois disoit à mon père
Qu'Amour est charmant! qu'il est doux!
Mais depuis peu ma gouvernante
M'a dit qu'il falloit fuir l'amour,
Ou du moins attendre le jour
Que mon papa me le présente.

Hélas! papa m'a présenté
Un géant, un monstre effroyable ;
L'amour pourroit-il être aimable
Sous cet air de férocité ?
Mais sous une forme gentille,
S'il m'apparoissoit en ce lieu,
Je le croirois peut-être un Dieu,
Malgré l'avis de ma famille.

Elle n'eut pas plutôt cessé de chanter, & commencé à délier sa ceinture, qu'elle vit entrer *Doolin*. Il étoit beau, & son teint venoit de s'animer par la réparation de ses forces. Cette apparition subite la surprit bien plus qu'elle ne la fâcha. D'abord elle le regarde en silence ; ensuite, frappée de la beauté : Que vois-je, s'écria-t-elle avec la naïveté de son âge! mes vœux seroient-ils exaucés ? êtes-vous l'Amour ? Pas tout-à-fait, répondit *Doolin*, mais c'est lui qui m'anime & me conduit à vos pieds.... Il s'y jette en effet, saisit ses mains & les baise, l'embrasse même en paroissant jouer avec elle. Que vos joues sont fraîches & vermeilles, lui disoit l'innocente enfant? Mais que vois-je ? vous avez autour de vous la ceinture de mon

père, à laquelle tous ses clefs sont attachées ! Il vous a donc confié ma garde & celle de son château ? Oui, j'en suis à présent le seul maître, reprit *Doolin*; je viens de chasser tous ceux qui pouvoient vous déplaire & vous contrarier ; *Gayant* a succombé sous mes coups ; je l'ai abattu à la joûte.--Ah ! c'est celui que mon père me destinoit pour époux ; il l'aimoit parce qu'il étoit son frère aîné, mais pour moi je ne pouvois le souffrir ; & si l'amour ne m'eut jamais été présenté que sous sa figure, l'amour eût été toujours l'objet de ma haine. Mais, sans doute, mon père me destine à vous pour prix de votre victoire.

Doolin qui apprit par ce discours naïf & par tout ce qu'elle ajouta, qu'elle s'appelloit *Nicolette*, qu'elle étoit fille d'*Auffroy*, & qu'elle étoit destinée à *Gayant*; *Doolin*, disons-nous, confirma du moins par son silence tout ce qu'elle imaginoit. Elle fut quelque temps embarrassée, de voir que tous les habitans du château étoient, pour le moment, réduits à lui & à elle seule. Mais *Doolin* donna à cette disparition générale, la meilleure tournure ; & ce qui rendit plus vraisem-

blables les faits qu'il avança & les raisons qu'il allégua, c'est que *Nicolette* le trouvoit charmant. On s'imagine quel effet dut produire l'amour réciproque qui embrasa subitement ces deux cœurs novices. *Doolin* n'avoit vu aucune femme dans l'hermitage de son père : le Comte *Guy* lui avoit parlé de ce sexe enchanteur, mais avec la prudence & la réserve d'un père sage qui craint d'allumer dans son fils le feu des passions. Depuis qu'il étoit sorti de la forêt, notre héros avoit à peine vu quelques malheureuses paysannes, noires & mal-propres. *Nicolette*, de son côté, n'avoit encore vu d'homme que son père, le géant son oncle, & quelques domestiques assez maussades : la comparaison qu'elle faisoit d'eux à son nouvel amant, lui étoit bien avantageuse. Pour achever de la décider : « Il est temps, lui dit *Doo-*
» *lin*, que je vous apprenne qui je suis.
» Mon père étoit Comte de Mayence,
» Seigneur noble, riche, puissant; ses
» Etats m'appartiennent; je vais les rede-
» mander à un injuste usurpateur, &
» délivrer en même temps la Comtesse
» ma mère : je suis assuré de la protection
» du Ciel & de la justice de ma cause;

» mais je ne me croirois point heureux si » vous ne partagez avec moi les fruits de » ma victoire. Donnez-moi votre foi » comme je vous offre la mienne ; ne » perdons pas un moment à nous unir » par l'hymen : souffrez que je vous dé- » clare Comtesse de Mayence, vous serez » une des plus grandes Dames de la Ger- » manie, & Souveraine d'un cœur qui » vous sera toujours fidèle ».

Il n'eut pas besoin d'en dire davantage pour persuader. *Nicolette* avoit grande envie d'être mariée au vainqueur du géant auquel son père avoit voulu d'abord la livrer ; *Doolin* avoit le plus ardent desir de l'épouser : les Chevaliers & les Demoiselles de ce temps-là étoient fort ignorans sur les formalités, mais ils étoient pleins d'honneur & de franchise, & fidèles à leur sermens. *Doolin* jura d'aimer toujours *Nicolette*, elle lui donna sa foi, & cette mutuelle assurance fut scellée par les baisers les plus doux. Leur innocence extrême, les quinze ans du Comte, les quatorze de la future Comtesse, furent les seuls embarras qui retardèrent de quelques momens leur parfait bonheur ; mais il méritoient bien que la nature dont ils

venoient d'accomplir la première loi, s'occupât de leur félicité. L'Auteur du Roman assure que *Nicolette* acquit pendant cette nuit bien des droits sur le Comté de Mayence. Les jeux & les caresses de ces charmans enfants ne furent interrompus qu'à la pointe du jour, par un bruit d'armes & des cris qu'ils entendirent à la porte, & même aux fenêtres du château. *Doolin* aussi-tôt s'arrache des bras de *Nicolette*, prend seulement sa cote de maille, son casque & son épée, & va voir ce dont il s'agit. Il apperçoit une troupe nombreuse de partisans d'*Auffroy* & de *Gayant*, qui venoient reprendre le château : les uns tâchoient de combler le fossé, d'autres vouloient couper les chaînes du pont-levis, enfin il y en avoit qui avoient déjà appliqué des échelles contre la muraille. Notre héros se porte de tous les côtés avec un courage & d'une légèreté inconcevables : courant le long des creneaux & des machicoulis, ici il arrache une échelle, l'enlève avec tous ceux qu'elle porte, & les précipitant dans les fossés, il les accable de pierres & de traits; plus loin il en fait tomber une grêle sur les travailleurs qui préparoient

la descente du fossé ; enfin il jette des dards qui percent ceux qui vouloient couper la chaîne du pont-levis. Quand il les a ainsi mis en désordre, il achève leur déroute en faisant seul une sortie vigoureuse contre les assiégeans qui s'enfuyoient à toutes jambes, si bien que du reste de la journée aucun n'osa approcher de cent pas du château. *Doolin* rentre triomphant ; *Nicolette* qui avoit été, à son sujet, dans les plus mortelles inquiétudes, le félicite, essuie son front, & l'engage à se reposer. J'y consens, lui dit-il, ils ne reviendront sûrement pas de toute la journée, & s'ils se présentent demain, je suis sûr de bien me défendre ; mais le temps me presse, il faudra ensuite que j'aille au secours de la Comtesse ma mère. A ces mots les yeux de *Nicolette* se baignent de larmes. *Doolin* la rassure en lui promettant qu'elle ne le quittera pas, & viendra avec lui à Mayence : en attendant ils passent la journée dans tous les amusemens que deux jeunes amans peuvent goûter ensemble dans un château où ils sont seuls, & qui d'ailleurs est abondamment fourni de toute sorte de provisions. La nuit qui suivit ce jour, fut

encore plus délicieuse. Dès que l'aurore parut, *Doolin* alla à la découverte sur les tours, regarda avec attention si les ennemis ne s'en rapprochoient point encore : aucun ne paroissoit. Il va rassurer *Nicolette*, & lui montrant la campagne libre : sans doute, lui dit-il, qu'effrayés de la réception que je leur ai faite hier, ils n'osent s'exposer aujourd'hui ? Venez, ma chère Comtesse, le moment est favorable ; je vais seller mon *Palletroy* ; je vous mettrai en croupe derrière moi ; nous serons bientôt à Mayence.

Nicolette se laisse persuader : que n'eût-elle pas risqué pour ne pas quitter *Doolin* ! Ils partent. Pendant une partie du chemin, aucun des ennemis ne paroît ; mais hélas ! les lâches avoient dressé une embuscade à *Doolin*, dans laquelle il tomba. En passant par un chemin creux, il se vit tout d'un coup inondé de traits : la bonté de son armure, & la vigueur de son cheval, le firent sortir du ravin ; mais la malheureuse *Nicolette* fut frappée d'un coup mortel. Il s'en apperçoit lorsqu'il est lui-même échappé au danger : elle tombe ; il se jette sur elle, l'embrasse, & cherche en vain à la rappeller à la vie. Les enne-

accourent pour profiter d'un moment terrible de douleur & d'embarras où il se trouve : « Traîtres, leur dit il, je veux » venger sur vous la mort de celle qui » m'étoit si chère » ; en même temps il court sur eux comme un lion furieux, & en fait un massacre terrible. En poursuivant les uns, auxquels il vient encore à bout d'ôter la vie, les autres lui ravissent le corps de son amante, & le remportent au château. Son premier mouvement est de courir après eux, & de leur enlever cette dépouille. Mais en se tournant il voit les tours de Mayence, & il entend sonner les cloches de cette ville. Il se rappelle le danger de sa mère, & sent qu'il est obligé d'y voler : il s'y rend en effet. A la porte de la ville, un vieux Chevalier, d'une physionomie respectable, se présente à lui, & *Doolin* s'apperçoit qu'il verse des larmes. « Sire, » lui dit-il, qui peut engager un guerrier » tel que vous à pleurer ? Jeune militaire, » lui répond le Comte *Baudouin*, (car » c'étoit lui) il est des occasions où nos » armes ne peuvent plus nous être d'au- » cun secours ; il nous est permis alors de » verser des larmes sur des malheurs faits » pour nous attendrir ; je pleurs le sort

» de l'infortunée Comteſſe de Mayence,
» prête à être la victime de la plus noire
» calomnie. Il y a plus de ſept ans que ſa
» garde m'a été confiée, & que j'ai été
» témoin des regrets que lui cauſe la perte
» de ſon époux & de ſes enfans. J'ai tou-
» jours, depuis ce temps, fait différer ſon
» ſupplice, dans l'eſpérance qu'il ſe trou-
» veroit un Chevalier qui oſeroit défen-
» dre ſon innocence; mais enfin tous les
» délais que j'ai pu demander ſont expi-
» rés. Je viens d'être obligé de la conduire
» moi-même ſur ce lieu fatal où ſon
» ſupplice eſt préparé, & qu'elle doit ſu-
» bir, ſi avant la fin du jour il ne ſe trou-
» ve enfin un Chevalier qui veuille, pour
» la ſauver, s'expoſer aux coups du traître
» *Archambault*, & du féroce *Drouard* ſon
» frère.... Conſolez-vous, lui dit alors
» *Doolin* avec tranſport: graces au Ciel, je
» ſuis arrivé aſſez à temps pour ſauver la
» Comteſſe; je ſuis *Doolin*, ſon fils; eh!
» pourrois-je craindre ni *Archambault* ni
» *Drouard*? craindrois-je même l'enfer,
» puiſqu'il s'agit de ſoutenir l'honneur de
» ma mère, de venger mon père, & de
» vaincre leurs aſſaſſins & les miens
» même ».

Baudouin l'embraſſe, le conduit au lieu du combat, où il le préſente comme le champion (ſi long temps attendu) de la malheureuſe Comteſſe. Le premier mouvement d'*Archambault* & de ſon frère, fut de trembler. Cependant ils ſe raſſurèrent ſur la jeuneſſe du Chevalier, & l'inexpérience qu'ils lui ſupposèrent avec raiſon dans le métier des armes. *Doolin* jette ſon gant, pour gage de bataille; *Archambault* le ramaſſe : les juges du camp trouvant que la journée étoit déjà bien avancée, remirent le combat au lendemain. En attendant, les adverſaires couchèrent chacun dans une tente, ſur le champ de bataille. La Comteſſe fut encore remiſe, pour ce ſoir, ſous la garde de *Baudouin*, & y paſſa la nuit. Son champion eut la permiſſion de lui faire la révérence, & de lui baiſer la main; elle étoit aſſiſe auprès du bûcher. Quel ſpectacle pour *Doolin!* En ſe jetant à ſes pieds, il ſe fait reconnoître pour ſon fils : elle l'embraſſe, fait un cri, & s'évanouit. On eut bien de la peine à la faire revenir; pendant ce temps, on éloigna ce cher & brave défenſeur.

Enfin le jour fatal & déciſif arriva

l'Evêque de Mayence, revêtu de ses habits pontificaux, vint faire jurer aux trois champions d'exécuter fidèlement les conditions du combat. *Doolin* fit serment avec une noble assurance & une juste confiance, & les deux frères avec appréhension, & déjà bourrelés par des remords inutiles. Cependant, comme ils étoient deux contr'un, ils commencèrent le combat avec assez d'audace, quoique regardés avec indignation par tout ce qui restoit d'honnêtes gens dans Mayence.

Nous ne décrirons point ici toutes les circonstances de ce fameux combat, le plus beau & le plus intéressant sûrement que *Doolin*, surnommé *la fleur des batailles*, ait livré dans tout le cours de sa vie. Il suffira à nos Lecteurs de savoir que *Drouard*, le premier des deux frères, auquel il eut affaire après s'être défendu pendant plus d'une heure, eut enfin la tête emportée d'un revers de la bonne épée de *Doolin*, & qu'*Archambault* voyant rouler à ses pieds la tête de son frère, vint le remplacer, animé d'une nouvelle fureur; que deux heures d'assaut continuel suffirent à peine à *Doolin* pour en venir à bout; mais qu'enfin il le renversa, & le

perça, de part en part, d'un coup mortel. *Archambault* expirant, rendit hommage à la vérité, confessa son crime avec toutes ses circonstances, & confirma ainsi le *jugement de Dieu* (*).

Les corps des deux frères furent jetés dans le bûcher qui avoit été préparé pour la Comtesse, laquelle rentra en triomphe dans Mayence, accompagnée de son fils. La joie & les acclamations des gens du pays, de tous états, furent infinies; tous les citoyens vouloient aller chercher le Comte, & le ramener dans son château; mais *Doolin* leur apprit quelle étoit la nature des vœux qu'il avoit faits; & que le Ciel même avoit prouvé, par des miracles, qu'il devoit les accomplir exactement: alors la Comtesse déclara que, de son côté, elle avoit fait un pareil vœu; & que croyant son mari mort, & ne trouvant aucun champion qui voulût la défendre, elle avoit promis, si elle étoit délivrée, de fonder un monastère, dont elle seroit

(*) C'est ainsi qu'on appelloit ces sortes de combats permis, & même ordonnés, pour connoître la vérité des faits avancés sans preuve.

la première Abbesse. Les vœux des deux époux parurent si bien d'accord, qu'il fut convenu qu'on les leur laisseroit remplir, après avoir cependant procuré à ce couple illustre & malheureux, la satisfaction de se revoir. *Doolin* accompagna sa mère jusques dans l'hermitage du Comte *Guy*. La famille réunie rendit ensemble des actions de graces à l'Etre-Suprême. L'hermitage fut agrandi, embelli, & changé en un monastère d'hommes; la Comtesse en fonda un de filles à la porte de Mayence, dans l'endroit même où elle avoit pensé être la victime de la calomnie; & ce lieu fut appellé l'Abbaye d'*Hermansstein*. *Doolin* prit le gouvernement du Comté de son père. Ce beau fief relevoit de l'Empereur *Charlemagne*, & lui devoit foi & hommage. *Doolin* ne le refusa pas; mais il différa pendant assez long temps d'aller rendre à l'Empereur la visite & les devoirs personnels qu'un Vassal doit à son Seigneur. Il se contenta d'y envoyer un de ses Chevaliers, à qui l'Empereur fit de sanglans reproches de la conduite du Comte. Celui-ci ayant repliqué avec quelque insolence, *Charlemagne*, dit notre

Romancier, le frappa de son épée, & le renvoya blessé à son maître.

C'est ici que commence une suite de scènes que nous rougirions d'extraire fidèlement, parce que le détail en est tout-à-fait indigne du rang & du caractère des personnages qui y sont introduits. On nous y représente *Charlemagne* comme un Prince également foible, déraisonnable & superstitieux; *Doolin* comme un fou, qui, sans rime & sans raison, va insulter au milieu de sa Cour & combattre un Empereur dont il se reconnoît le Vassal; qui ne veut pas se contenter des propositions raisonnables d'accommodement qu'on a la bonté de lui faire, & s'obstine à faire une demande absurde; qui tantôt veut tuer son Seigneur & son Roi, & tantôt fait des vœux pour sa conservation, même en se battant contre lui; enfin les Pairs de *Charlemagne* se montrent dans cette circonstance jaloux de leur Empereur, & prennent parti contre lui pour ceux qui l'insultent.

Cependant il faut bien que nous disions un mot de cette querelle singulière, puisqu'elle fait un des articles les plus impor-

tans du Roman que nous extrayons, & qu'elle amène les événemens qui le terminent.

Doolin, irrité du traitement qu'avoit reçu son Envoyé à la Cour de *Charlemagne*, part accompagné d'un nombre de gens armés & déterminés : il arrive à Paris, force les gardes & les huissiers du palais, & se présente devant le Monarque, sans le saluer. Il y a entre le Seigneur & le Vassal une scène d'injures, dont la suite est que le Monarque ayant peur, les Pairs & les Barons de France s'entremettent pour le raccommoder avec son Vassal. On propose à *Doolin* l'investiture du Comté de Nivernois, en épousant l'héritière : il dédaigne une pareille offre, & ne reçoit pas mieux celle du Duché du Laon, en épousant la nièce même de l'Empereur : enfin il s'explique sur ses prétentions ; il veut que *Charlemagne* l'investisse de la grande & forte ville de Vaucler, dans le pays des Saines (c'est-à-dire en Saxe) & qu'il l'aide à faire cette conquête sur les Payens ; l'Empereur a beau lui représenter qu'il est ridicule de lui demander l'investiture d'un pays qu'il ne possède pas, & sur lequel il n'a nul

droit; que d'ailleurs Vaucler est une place très-forte, dont jamais le Roi *Pépin* n'a pu se rendre maître: notre Héros s'obstine; il dit que le Comté de Vaucler est actuellement occupé par un Roi Sarrasin ou Turc, (c'est-à-dire Payen, car nos ignorans Romanciers confondoient toujours ces deux espèces d'Infidèles) qui s'appelle *Laugibeault*; qu'il a une fille unique, la plus belle du monde, que l'on nomme *Flandrine*, parce que sa mère étoit Flamande; que cette belle Princesse est recherchée par *Dannemond*, Roi de Danemarck, qui veut l'obtenir de force, & à la tête d'une armée; mais que si l'Empereur veut lui donner l'investiture de ce pays, & l'aider lui-même à le conquérir, il viendra bien à bout & du beau-père *Laugibeault*, & du Danois qui prétend être son gendre malgré lui. Jamais l'Empereur ne veut se prêter à des propositions aussi extraordinaires. Enfin *Doolin* le défie au combat seul à seul; le défi est accepté, & toute la Chevalerie de *Charlemagne* promet de rester neutre, & de voir, sans y prendre part, cette querelle entre l'Empereur d'Occident & le petit Comte de Mayence. La lice est ou-

verte à la porte de Paris. La description de la *fière & merveilleuse bataille* (c'est ainsi que l'appelle le Romancier) tient, dans l'original, vingt grandes pages, dont l'Extrait n'amuseroit, n'instruiroit, ni n'intéresseroit nos Lecteurs. Après qu'ils se sont portés des coups terribles, un Ange descend du Ciel pour les séparer ; & leur ordonne, de la part de Dieu, de s'unir pour aller conquérir la Saxe & le Danemarck sur les Infidèles, que l'Auteur appelle toujours Sarrasins & Turcs.

En peu de jours les deux jeunes Héros, *Charles* & *Doolin*, furent en état de se lever, quoiqu'ils se fussent faits de grandes blessures. L'Empereur assemble le conseil de ses hauts Barons, pour arrêter avec eux les moyens de soumettre la Saxe. Le Duc *Naimes de Bavière*, dont l'expérience & la sagesse étoient respectées, prit la parole, & leur apprit que c'étoit de *Belliſſant*, Princesse de Flandre, que *Laugibeault* avoit enlevée, & qu'il avoit épousée, quoiqu'elle fût Chrétienne, qu'il avoit eu *Flandrine* ; que le Prince Saxon avoit permis à *Belliſſant* de suivre le culte de la religion dans laquelle elle

étoit née, & d'élever leur fille unique dans la même croyance ; que cette Princeſſe étoit douée de toutes les vertus & de la plus grande beauté. Le Duc *Naimes* ajouta que le Roi de Danemarck l'ayant demandée en mariage, *Belliſſant* s'étoit fortement oppoſée à cette alliance, & que *Laugibeault* ayant juré de ne point diſpoſer de ſa fille, ſans ſon conſentement, le refus que le Roi de Danemarck avoit eſſuyé de *Laugibeault*, avoit fait prendre las armes aux Danois, qui déjà s'étoient emparés d'une place frontière de la Saxe, & menaçoient d'aſſiéger Vaucler, capitale de ce pays.

Le Duc *Naimes*, après cet expoſé, propoſa un projet qu'il avoit formé pour faire réuſſir l'entrepriſe de l'Empereur & du Comte de Mayence : il leur conſeilla de ſe déguiſer avec cent Chevaliers François, & d'aller, comme ſimples aventuriers, offrir leurs bras à *Laugibeault*, leur diſant que, par ce moyen, ils ſeroient reçus dans Vaucler, qu'ils ſe feroient connoître de la ſeule *Belliſſant*, & qu'enſuite ils profiteroient des circonſtances favorables.

L'Archevêque *Turpin* qui ſe montra

toujours également ardent pour combattre & pour prêcher les Mécréans, fut de l'avis du Duc *Naimes*; & son suffrage entraîna celui de *Charlemagne* & du conseil.

En peu de jours le projet fut exécuté. *Charles* & *Doolin* se rendirent à Mayence. Dès qu'ils y furent, ils se mirent à la tête de cent Chevaliers des plus illustres de la Cour de France, qui se couvrirent comme eux de bonnes armes, mais sans aucunes marques qui pussent les faire reconnoître, & partant secrétement une nuit, ils firent assez de diligence pour se rendre, quinze jours après, dans les fauxbourgs de Vaucler. Le Duc *Naimes* & *Turpin*, dont l'éloquence étoit connue, furent choisis pour aller offrir à *Laugibeault* le secours de la compagnie d'aventuriers.

Laugibeault les reçut bien, & leur offrit des dons qu'ils dirent ne pouvoit accepter qu'après les avoir mérités. *Charles* & *Doolin* arrivèrent les premiers, & après eux le reste de la Troupe Françoise. *Laugibeault* & sa Cour s'empressèrent à les accueillir; on leur apporte de riches manteaux; ils se désarment: on admire leur

air noble & martial ; & dans *Charlemagne* & dans *Doolin* on remarque, surtout, avec étonnement, une haute stature, une brillante jeunesse, & une parfaite beauté. *Belliſſant* & la belle *Flandrine* en furent vivement frappées quand ils leur furent présentés. Le même trait de flamme frappa le cœur de la jeune Princesse & celui du Comte de Mayence ; & cet amour aûgmenta sans cesse pendant le peu de jours qui se passèrent à faire les préparatifs nécessaires pour marcher contres les Danois. Mais de nouvelles traverses se préparoient déjà pour retarder leur union.

Un marchand forain arriva dans ce même temps à Vaucler. Les marchandises précieuses qu'il portoit, lui donnèrent accès dans cette Cour. Il revenoit de Paris, où il avoit été témoin du combat entre *Charlemagne* & *Doolin* : il les reconnoît sans peine ; & demandant une audience secrette à *Laugibeault* & à la Princesse son épouse, il leur fait part de sa découverte.

Laugibeault détestoit les Chrétiens ; son premier mouvement eût été de les faire massacrer,

massacrer, si l'on eut pu les prendre sans défense; mais réfléchissant ensuite combien le secours de tant de Chevaliers renommés pouvoit lui être utile contre les Danois, il fit jurer au marchand de garder le silence, & résolut de se servir des François dans les occasions les plus périlleuses, & d'attendre, pour les faire périr, qu'ils eussent chassé les Danois de ses Etats.

La bonne Chrétienne *Belliſſante* forma, de son côté, le projet le plus opposé. La présence de *Charlemagne*, celle des Paladins de sa Cour, & sur-tout celle du jeune & aimable Comte de Mayence, lui parut être un de ces moyens précieux & secrets, dont quelquefois la Providence se sert. De ce moment elle regarda *Doolin* comme un gendre que le Ciel lui envoyoit; &, pleine de cette idée, elle ne s'occupa plus que du soin de favoriser un mariage qui la retireroit, elle & *Flandrine*, de l'espèce de captivité qui les retenoit au milieu des Idolâtres.

Belliſſante avoit une entière confiance dans son sommelier *Antequin*, qui l'avoit suivie de Flandre, & qui professoit aussi

la religion chrétienne. *Antequin* habitoit une maison qui n'étoit séparée que par un mur de l'appartement que les Chevaliers François occupoient, & de la salle où tous les soirs ils se rassembloient. Elle engagea sans peine *Antequin* à percer ce mur; & dès le même soir, elle passa chez lui pour observer elle-même ceux qu'elle avoit tant d'intérêt à bien connoître. Tout ce que *Belliſſante* entendit, tout ce qu'elle eut la facilité de remarquer, lui confirma la vérité du rapport du marchand voyageur, & l'opinion qu'elle avoit prise du brave & charmant Comte de Mayence.

Dès le lendemain elle saisit le temps de l'absence des Chevaliers; elle fait agrandir & masquer ensuite l'ouverture du mur; elle pare la belle *Flandrine*, dont les charmes naissans avoient peu besoin de parure; & dès que la nuit arrive, elle la conduit elle-même, franchit le passage du mur; & elles paroissent tout-à-coup devant *Charlemagne* & ses Chevaliers. « Magnanime Empereur, « je vous connois, dit-elle à *Charlema-* « *gne*, le Ciel m'envoie pour conserver

» vos jours sacrés, comme il vous a con-
» duit ici pour me délivrer, avec ma fille,
» de l'esclavage où nous languissons, & du
» sort fatal qui nous menace ». Elle lui raconte alors comment le marchand a tout découvert au Duc, & le fatal projet que son époux est déterminé à suivre.

« Je sais (continua-t-elle) que vous
» avez promis ma fille *Flandrine* au
» Comte de Mayence; je viens vous
» l'amener moi-même, & vous presser de
» former une union qui peut seule assurer
» notre bonheur ».

A ces mots la belle & modeste *Flandrine* rougit & baissa les yeux. Nous croirions faire tort à la curiosité de nos Lecteurs, si nous ne rapportions, dans le langage naïf de l'Auteur, le portrait qu'il fait de la belle *Flandrine*. Ce portrait peut servir à faire connoître l'idée que l'on avoit, du temps de *Charlemague*, des graces & de la beauté, & l'art de nos anciens Auteurs pour les peindre.

Alors (dit le Roman) Belliſſante « avoit
» fait apreſter ſa Fille comme une Royne;
» elle avoit une très-belle cotte, & un bon
» manteau de drap d'or & de ſoie; & avoit
» la bouche vermeille, les joues coulourées

» comme roſes, les yeux amoureux à mer-
» veilles, le nez bien fait & droit; point
» n'avoit-elle la face élevée; mais pour plus
» de mignardiſe l'abaiſſoit comme hon-
» teuſe. Elle avoit le col auſſi blanc comme
» neige, & étoit longue, & droite & greſle
» comme jeune fillette qu'elle étoit de qua-
» torze ans; mais oncques ne fut trouvée
» fille ſi belle, ni tant bien endoctrinée
» qu'elle étoit ».

On croira ſans peine que *Charlemagne*, touché de la confiance & de la démarche de la Comteſſe, preſſa vivement *Doolin*, de remplir ſon eſpérance; mais *Doolin* s'étoit déjà jeté aux genoux de *Flandrine*, & juroit, en baiſant ſes belles mains, de lui être à jamais fidèle. L'Archevêque *Turpin*, qui connoiſſoit (par la première aventure de *Doolin* avec la belle & malheureuſe *Nicolette*) que ce jeune Prince étoit le Chevalier le plus prompt à ſe marier, le bon *Turpin* (diſons-nous) ſe dépêcha de ſe rappeller les paroles ſacramentelles; & quoiqu'il n'eût pas là ſes habits pontificaux, il bénit cette union, qu'un jeune amant ardent & déjà adoré preſſoit, qu'une mère favoriſoit, & que la préſence de *Charlemagne* autoriſoit encore.

Les jeunes époux repaſſent auſſi-tôt chez *Antequin*, où le lit nuptial étoit préparé. L'Auteur exact, mais modeſte quelquefois se tait ſur les délices qu'ils goûtèrent, & s'en tient à dire que ce fut cette nuit que fut conçu le brave *Geoffroy*, père d'*Ogier-le-Danois*.

Le mariage fut tenu ſecret; & quelque jours après *Laugibeault* ſuivit le projet qu'il avoit formé. Les Chevaliers François ſont excités à ſe mettre à la tête des Saxons, pour marcher contre les Danois; cependant il fut décidé qu'ils n'iroient pas d'abord tous, & qu'un petit nombre choiſi d'entr'eux tâcheroit de ſurprendre un château dont le Roi *Dannemont* s'étoit emparé, à peu de diſtance de Vaucler. La veille du jour fixé pour le départ de *Charlemagne*, le célèbre *Guérin de Montglaive* (*), & le redoutable *Roboaſtre*,

(*) *Guérin de Montglaive*, dont il eſt ici queſtion, eſt le Héros d'un Roman particulier, dont nous avons grand nombre d'éditions gothiques & quelques manuſcrits; mais les faits qu'il contient ſont ſuppoſés arrivés aſſez long-temps après les aventures de *Doolin*. Il eſt principalement

armé d'une lourde & tranchante coignée qu'il tenoit de sa mère qui étoit Fée, vinrent, déguisés comme les premiers, joindre l'Empereur & sa troupe. *Guérin* étoit accompagné d'une charmante fille, nommé *Mabille*; elle étoit Espagnole : *Guérin* en étant devenu amoureux dans une expédition qu'il fit en Aragon, ils s'étoient promis mutuellement de s'épouser; mais le Chevalier François croyant en devoir demander l'agrément à son Em-

---

question, dans ce Livre, des enfans qu'eut *Guérin* de la belle *Mabille*, dont nous allons entendre parler. Cet Ouvrage méritera que nous en fassions l'objet d'un de nos articles, d'autant plus que *Guérin* fut la tige d'une famille aussi nombreuse & aussi illustre que celle du premier *Doolin*.

Observons en passant que le château de *Montglaive*, duquel *Guérin* prit son surnom, parce qu'il le conquit, est, si nous en croyons plusieurs dissertations savantes, la ville de Lyon, ou du moins le château de *Pierre-en-Cise*; car il est dit que ce château de *Montglaive* étoit situé au confluent du Rhône & de la Saône.

pereur, l'avoit amenée jusques-là avec lui. Dès que *Charles* eut vu *Guérin*, après l'avoir tendrement embrassé, il le choisit, de préférence, pour aller avec lui & *Doolin* surprendre les Danois. *Roboastre* qui étoit l'ami intime de *Guérin*, & qui s'étoit attaché à sa fortune, ne voulut point le quitter. On recommanda *Mabille* aux soins & aux bontés de *Belliſſante* & de *Flandrine*; & nos quatre Héros sortirent les premiers de Vaucler. Dès que les Danois les virent, ils s'avancèrent; & leur premier combat commença de manière qu'on pouvoit le voir des murs de la capitale de *Laugibault*. Nos quatre Héros firent des actions si merveilleuses & si surprenantes, que nous craindrions de n'obtenir aucune croyance de nos Lecteurs, si nous en racontions toutes les circonstances. *Roboastre*, avec sa merveilleuse coignée, emmanchée d'un long bâton, fauchoit les Danois comme un moissonneur abat les brins d'herbes d'un pré; il étoit à pied; les trois autres guerriers étoient à cheval; &, ce qui est le moins surprenant de l'aventure, c'est qu'à la fin leurs chevaux ayant été tués, & *Charle-*

magne, *Doolin* & *Guérin* étant tombés, & ayant lâché leurs épées, ils furent entourés & conduits tous quatre dans les prisons de *Dannemont*. Heureusement que le Roi de Danemarck ne les connoissoit pas, & qu'il les prenoit pour des guerriers ordinaires. Ils furent traités avec la dernière dureté dans leur cachot. On ne leur donna rien à manger de toute la journée, ni même le lendemain matin. *Dannemont* qui avoit juré leur mort, vouloir les laisser périr de faim, ou les envoyer le jour suivant au supplice, lorsque, se promenant dans la grande salle qui étoit au-dessus du lieu où ils étoient enfermés, il en entendit sortir une voix douce & agréable qui chantoit quelques couplets, dont l'air mélodieux frappa son oreille, & alla jusqu'à son cœur. Heureusement que *Dannemont* n'entendit pas les paroles, car elles lui auroient appris quels étoient ses prisonniers. Voici le sens de ces paroles. C'étoit *Doolin* qui chantoit.

Première Chanſon de Doolin.

Flandrine, en ce climat barbare
Alloit me donner d'heureux jours;
Mais déjà le ſort me ſépare
Du tendre objet de mes amours:
Je ne regrette point la vie,
Ni mes châteaux, ni tout mon bien:
Pour un guerrier mourir n'eſt rien,
Mais c'eſt tout de perdre ſa mie.

Mon bonheur près de *Nicolette*
Ne dura que quelques momens;
Une Princeſſe plus parfaite
A reçu mes tendres ſermens.
Ah! du plaiſir j'ai vu l'aurore,
Mais la mort m'enlève à l'amour;
Du moins c'eſt moi qui perds le jour,
Et non pas celle que j'adore.

Tirez *Flandrine* d'eſclavage
François qui reſtez après moi;
Sur les Payens vengez l'outrage
Que vient d'éprouver votre Roi:

Prélat guerrier montre ton zèle,
Turpin, rends *Flandrine* aux Chrétiens ;
Combats ; &, s'il le faut, obtiens
Du Ciel un miracle pour elle.

Par mon éléphant, dit le Roi de Danemarck, voici un drôle qui chante bien pour n'avoir pas déjeûné : qu'on le faſſe venir ; je prétends qu'il me divertiſſe toute la ſoirée ; auſſi-bien ſera-t-il pendu, lui & ſes compagnons, demain matin. Auſſi-tôt on alla tirer *Doolin* de ſon *orde & ſale priſon :* on lui ſignifia les volontés du Monarque, & on l'amena devant lui. Notre Héros, qui ſavoit bien que le vrai courage conſiſte à prendre promptement & gaiement ſon parti dans toutes les circonſtances de la vie, comprit qu'il pourroit tirer de grands avantages de celle-ci ; il le dit en deux mots à ſes camarades, & monta dans la ſalle d'un air très-délibéré. « Chante pour moi, lui dit le » Roi, il me ſemble que tu as la voix » belle ; je te promets de te laiſſer la vie » toute la journée, ſi tu me divertis par » tes chanſons. Sire, lui répondit *Doo-* » *lin*, l'eſpérance de n'être pendu que

» demain, n'eſt pas fort capable de me » faire chanter; cependant je vous dirai » que moi & mes compagnons aimons » encore mieux être pendus demain, gros » & gras, & bien repus, que de mourir » cette nuit de ſoif & d'inanition; ainſi, » ſi vous voulez nous faire donner bien à » manger & à boire, je chanterai tant » qu'il vous plaira, & mes camarades » danſeront même, ſi vous voulez, dans » leur cachot. « *Bon*, dit Dannemont, *il eſt bouffon, ſi faut-il s'en gaudir : & ſi lui fit-il donner vin à planture* (abondance) *& viande à foiſon*; & il envoya aux trois autres priſonniers un chevreau rôti tout entier, & à chacun un *hanap* (broc) de vin.

Quand Doolin *ſe fut bien repu, & fut aſſuré que ſes compagnons avoient été traités de même, il paſſa le reſte du jour à faire gaberies & jonglerie, ſi bien que le crut-on le plus gentil fol du monde.*

Nous ne croyons devoir rapporter qu'un très-léger échantillon des chanſons que *Doolin* crut pouvoir haſarder. Le tyran en fut ſi content, qu'il voulut encore l'entendre le lendemain, & il lui fit donner à ſouper, ainſi qu'à ſes compagnons.

Notre Héros les assura, pendant la nuit, que le jour suivant ils ne seroient plus dans les fers.

Seconde Chanson de Doolin.

J'ai long-temps courtisé les belles,
J'ai fait pour elles des chansons,
J'ai fait à des beautés rebelles
Goûter le charme de mes sons;
Jusques à mon heure dernière
Je veux aimer, boire & chanter:
Terminer gaiement sa carrière,
C'est ce que l'on doit souhaiter.

A table j'ai fait des merveilles,
Et j'ai vu que dans un repas.
Pour vuider verres & bouteilles,
Mes rivaux ne me valoient pas.
Jusques à mon heure dernière
Je veux encor boire & chanter, &c.

J'étois renommé pour la danse
Aussi-bien que pour les combats,
Sans manquer jamais la cadence,
Je savois varier mes pas.

Jusques à mon heure dernière
Je veux rire boire & sauter, &c.

Ma Muse libre & familière,
Sur chaque objet a plaisanté
Heureuse de trouver matière
Pour entretenir sa gaité.
Jusques à mon heure dernière
Je veux rire, boire & chanter, &c.

Peu m'importe si l'on m'accorde
De l'échafaud le triste honneur,
Je veux bien périr par la corde,
Le crime seul me fait horreur.
Jusques à mon heure dernière
Je veux rire, boire & chanter, &c.

Le lendemain, le Roi Danois envoya chercher notre Héros avec aussi peu de façon, & dans les mêmes dispositions d'esprit qu'il auroit pu faire un farceur ou un poissard de la dernière espèce. *Doolin* qui avoit son projet, ne disputoit point sur les complimens, & demandoit au Monarque de quelle manière il lui plaisoit qu'il l'amusât, lorsqu'entra dans la salle un payſan portant sur son épaule

un immenſe panier de poiſſon. « Sire, » dit-il au Roi, j'avons l'honneur de vous » préſenter du fruit de notre pêche; ce » panier contient grand nombre de bar- » beaux, de carpes & de brochets; j'ons » eu bien de la peine à l'apporter juſques » ici, car il eſt bien lourd & bien plein, » & les bêtes ſont fort groſſes; ainſi vous » excuſerez, vous pardonnerez ſi... ». Alors le Roi s'apperçut que le panier étoit ſuſpendu à une très-longue épée. « Fort » bien, dit-il au vilain; mais quel eſt » l'inſtrument dont tu te ſers pour porter » ton poiſſon? Sire, repliqua le manant, » c'eſt une épée que j'avons ramaſſée en » traverſant ce champ de bataille, où hier » il y eut tant de train, & où quatre de » ces gens qui viennent de bien loin, » tuèrent un ſi grand nombre de vos Meſ- » ſieurs; j'avons trouvé que cette grande » épée valoit bien un bon bâton ». Le Roi de Danemarck trouva cette phraſe du payſan fort mal adroite, & le fit chaſſer; mais *Doolin* reconnut à merveille la fameuſe épée *Durandal*, que *Charlemagne* avoit malheureuſement laiſſé tomber; ce qui avoit été cauſe qu'il avoit été pris lui & ſes compagnons. Nous avons dit

plusieurs fois que cette épée merveilleuse étoit Fée, & toujours sûre d'abattre & de couper tout ce qu'elle touchoit, & de tuer tous ceux qui en étoient frappés. Aussitôt *Doolin*, ne perdant point la tête, & continuant de faire le bouffon, dit au Roi Danois: « Sire, mes talens & mon mérite ne se bornent pas au seul art du » chant, je sais encore faire des tours de » passe passe aussi singuliers qu'amusans; » je peux entr'autres avec cette grande » & longue épée en exécuter un qui vous » paroîtra peut-être très-divertissant; si » vous voulez m'en laisser servir un moment, vous verrez mon adresse ». *Dannemont*, séduit par l'air de plaisanterie & d'aisance avec lequel cette proposition étoit faite, donna dans le piége; & *Doolin* n'eut pas plutôt *Durandal* entre les mains, qu'il se mit à enspadonner si vivement, qu'il partagea d'abord en deux le Roi *Dannemont*; & ensuite s'en servant avec une force & un art qui n'appartenoient qu'à lui, toucha avec cette arme merveilleuse une centaine de Danois qui étoient dans la salle, & ce fut autant de morts en un quart-d'heure. Ayant ensuite fermé les portes, aucun de tous ceux qui étoient

dans le château n'échappa aux coups de *Durandal*; & *Doolin* se trouva ainsi seul maître du château de *Dannemont* avec le même bonheur & la même adresse qui lui avoient servi autrefois à s'emparer du château d'*Auffroy*. L'on juge bien qu'il n'eut rien de plus pressé que de délivrer *Charlemagne*, *Guérin* & *Roboastre*, & que ceux-ci furent aussi enchantés que surpris de son succès. Le château étoit fourni de toute sorte de provisions, ils commencèrent d'abord à prendre des forces, ensuite visitèrent l'intérieur. Ils trouvèrent dans une galerie un arsenal complet, dans lequel il leur fut aisé de choisir d'excellentes armures. Au milieu des épées qui y étoient, *Guérin* & *Doolin* reconnurent aisément les leurs; ils les reprirent, & le dernier remit *Durandal* à *Charlemagne*; *Roboastre* seul ne retrouvoit point sa coignée.

Dès le soir même les Danois voulurent reprendre le château par assaut, mais les quatre Chevaliers suffirent pour leur en faire perdre l'envie, du moins pour ce soir là. Trois d'entr'eux passèrent la nuit suivante très-tranquillement, *Roboastre* veilla seul sur une tour; & le lendmain,

dès la pointe du jour, il imagina, tant pour prouver qu'il faisoit bonne garde, que pour effrayer les ennemis, & les convaincre que la garnison n'avoit pas peur, & dans l'espérance de se faire entendre jusqu'à Vaucler, il imagina, disons-nous, de chanter : sa voix n'étoit point harmonieuse, touchante ni agréable comme celle de *Doolin*, mais elle étoit si terrible, si sonore & si forte, qu'elle éveilloit les échos de tous les vallons ; c'étoit la plus furieuse basse-contre qui eût jamais été entendue. Il chantoit :

Saxons & François venez tôt,
Nous sommes maîtres du château ;
Nous y ferons bonne défense,
En attendant votre assistance.

Cette voix formidable retentit jusques à Vaucler : *Laugibault*, *Bellissante* & *Flandrine* l'entendirent. Le premier n'avoit pas trop d'envie de secourir les François, mais on lui représenta que l'occasion de défaire entièrement les Danois, étoit trop belle pour s'y refuser. Il fit donc marcher ses troupes, ayant à leur tête les 96 François qui restoient. Pendant qu'elles

s'avançoient, *Roboaſtre* apperçut, du haut des tours, une troupe de Danois de l'autre côté du foſſé, qui traînoient avec beaucoup de peine, & ſans pouvoir preſque la ſoulever, ſa merveilleuſe coignée, tandis que, plus loin, des Troupes Danoiſes s'aſſembloient pour venir donner un nouvel aſſaut au château, ou creuſer des galeries pour arriver, au moyen de la ſappe, juſqu'au pied des tours. Auſſi tôt il deſcend, avale, en paſſant, un *hanap* de vin; & ſortant par une poterne, il tombe ſur la Troupe Danoiſe: à coups de poings il en aſſomme trois ou quatre; & dès qu'il tient le manche de ſa coignée, il la relève avec tant de facilité & de légèreté, s'en ſert avec tant de force & de bonheur, qu'il ne reſte pas ſur pied un ſeul de ceux qui avoient voulu la lui diſputer. Il rentre ainſi triomphant dans le château, ramenant dans ſa ſeule perſonne le quart de la garniſon.

Ces braves défenſeurs du château, ainſi bien armés, finiſſoient de dîner enſemble lorſqu'ils apperçurent au loin, du côté de Vaucler, un tourbillon de pouſſière, qui leur apprit qu'on venoit à leur ſecours. Ils tinrent auſſi-tôt conſeil entr'eux, &

jugèrent qu'il falloit tirer parti de la diversion qui se faisoit en leur faveur. *Roboaſtre* remonta sur la tour, & se mit à crier ou à chanter aux Danois qu'ils prissent garde à eux, & que l'on venoit les prendre par derrière; mais il eut soin de ne leur donner cet avis, que lorsqu'ils ne pouvoient plus éviter l'attaque des François & des Saxons. Les Danois se retournèrent; & voyant le danger, ils se troublèrent : la confusion se mit dans leur camp, & elle y étoit très-grande lorsque les ennemis y entrèrent : ils en firent un grand carnage. Nos quatre Chevaliers faisant en même temps une sortie, & les prenant par derrière, leur firent autant de mal que le corps de troupes qu'ils avoient en tête : ainsi l'Armée Danoise fut entièrement défaite. Vaucler & tout le pays de Saxe en furent tout-à-fait délivrés.

Laugibeault affecta d'abord d'en témoigner de la reconnoissance aux aventuriers françois; mais ces démonstrations n'étoient pas sincères, & ils ne tardèrent pas à en avoir la preuve. Ils étoient rentrés dans la maison qu'ils avoient déjà occupée; *Flandrine*, repassant par celle d'*Antequin*, étoit venue retrouver avec em-

preſſement ſon chère *Doolin*, lorſque dès la troiſième nuit, elle lui apprit que ſon père conſpiroit contr'eux, & que le lendemain étoit le jour marqué pour leur deſtruction. On devoit mettre le feu à la maiſon dans laquelle ils étoient renfermés. Sur cet avis l'Empereur & ſes Chevaliers firent leur plan de défenſe & de retraite, & ils l'exécutèrent. A l'entrée de la nuit le perfide Roi *Laugibeault* étoit déjà à la tête de ſes troupes, à la porte du logis des aventuriers; ils l'entouroient, & alloient avec des torches ardentes, y mettre le feu, lorſque la troupe déterminée étant ſortie par la maiſon d'*Antequin*, fit le tour, tomba par derrière ſur les Saxons, & les précipita dans les flammes qu'ils avoient préparées pour leurs hôtes. *Roboaſtre* fut celui qui, avec ſa coignée, ſe ſignala encore le plus dans cette expédition. *Charlemagne*, *Guérin Doolin* & le pieux Archevêque *Turpin* crioient que, ſur toutes choſes, on épargnât le Roi *Laugibeault*; mais *Roboaſtre*, dont les talens ſe bornoient à ſe bien battre, & qui n'entendoit rien aux ménagemens politiques, galans ni religieux, fendit en deux le Roi *Laugibeault*, & jeta ſur le champ la moi-

tié de son corps dans les flammes. Heureusement que les guerriers sages & modérés vinrent à bout de sauver le reste, qu'ils remirent à sa femme & à sa fille, lesquelles lui donnèrent une sépulture honorable. Après cela l'on juge bien que tout fut soumis dans Vaucler, & même dans toute la Saxe, aux ordres de *Charlemagne*; que l'Archevêque *Turpin* convertit la nation entière des Saxons à la religion chrétienne; que le mariage de *Doolin* & de *Flandrine* fut déclaré, & que le Comte de Mayence fut reconnu Comte de Vaucler. L'illustre *Guérin de Montglaive* épousa la belle *Mabille*. Pour *Roboastre*, il n'épousa personne; notre Romancier nous apprend cependant qu'il avoit une maîtresse, nommée *Plaisante*; mais l'amour d'une Demoiselle qui porte un pareil nom, ne devoit pas être gênant.

Ce n'étoit pas assez pour notre héros *Doolin*, que d'avoir conquis les Etats de *Laugibeault*, & d'avoir anéanti *Dannemont* & son armée; il falloit aller plus loin, & conquérir le Royaume même de celui qui lui avoit disputé *Flandrine*; c'est ce qu'il exécuta.

Charlemagne étant revenu en France, & lui ayant seulement laissé quelques troupes & *Roboastre*, *Doolin* passa le fleuve de l'Elbe, & conquit le Danemarkc après huit années de peines & d'exploits guerriers, dont notre Romancier nous épargne les détails. *Flandrine* suivit son époux dans toutes ses expéditions, & marqua chacune de ces huit années par la naissance d'un fils: de sorte que, quand *Doolin* se vit paisible possesseur du Danemarck, il se vit aussi père de huit enfans mâles. Après avoir régné avec lui pendant quelques années, *Flandrine* mourut. *Doolin* éleva ses enfans de façon à en faire autant de héros, & ils le furent. L'aîné, nommé *Geoffroy*, lui succéda au Royaume de Danemarck, sur lequel il acquit de nouveaux droits en épousant *Dannemonde*, Princesse aimable, qui, d'ailleurs étoit du sang de *Dannemont*. Ce fut elle qui fut mère d'*Ogier-le-Danois*, dont nous allons raconter les aventures, aussi merveilleuses, & non moins intéressantes que celles de son grand-père *Doolin*

Ogier-le-Danois.

La naissance de notre héros fut funeste à sa mère. On ne met point impunément au monde un guerrier de la force d'*Ogier*. Au volume énorme qu'avoit le ventre de la Reine de Danemarck, pendant sa grossesse, on crut qu'elle devoit accoucher au moins de trois enfans; elle n'eut cependant qu'un fils: ce fut notre héros; elle expira en lui donnant le jour. *Geoffroy* fut partagé entre deux sentimens bien opposés, celui du plaisir d'avoir un fils, & celui de la douleur de perdre la mère. L'enfant reposoit tranquillement dans son berceau, lorsqu'au milieu de la nuit, six Dames, belles & magnifiquement vêtues, entrèrent dans la chambre, au grand étonnement des femmes qui le veilloient. C'étoient des Fées favorables & bienfaisantes. Elles entourèrent le berceau; & ayant successivement pris l'enfant dans leurs bras, chacune d'elles l'embrassa, & le fit passer à sa compagne, après l'avoir doué de quelque qualité, ou lui avoir promis quelque bonheur particulier. La première de ces demi-Divinités, (qui se nommoit *Glo-*

riande) assura qu'il seroit le plus fort, le plus vaillant & le plus hardi Chevalier de son temps : la seconde, (nommée *Palestine*) que ce n'étoit pas tout que d'avoir la force & le courage, si l'occasion de les exercer ne se rencontroit fréquemment; & qu'elle répondoit que cet enfant auroit les plus belles occasions d'acquérir de la gloire : la troisième, (qu'on appelloit la Fée *Faramonde*) dit qu'elle alloit mettre la dernière main aux dons de ses sœurs; qu'il ne seroit jamais blessé, du moins mortellement, à la guerre; qu'il ne livreroit aucun combat dont il ne sortît vainqueur, mais qu'il ignoreroit toute sa vie qu'il jouissoit de cet avantage, & qu'il paroîtroit toujours devoir à sa seule valeur les succès dus à la protection des Fées : la quatrième, (nommée *Méleore*) prit la parole : « Mes sœurs, leur dit-elle, vous » n'avez pensé qu'à en faire un héros? » Moi, je veux en faire un homme aima» ble ». Je le doue donc de la beauté la plus mâle & de la figure la plus noble, de l'esprit le plus séduisant & du caractère le plus heureux. Ah! ma sœur, s'écria à l'instant *Persine* (la cinquième) en l'enlevant

levant à *Méliore*, il ne lui reste donc plus qu'à être toujours sûr de plaire, puisqu'il doit en être toujours digne? Eh bien! je veux qu'il s'enflamme aisément; qu'il ne puisse aimer aucune femme sans la rendre sensible; & qu'il soit toujours disposé à la reconnoissance pour celles qui l'aimeront. Il ne restoit plus qu'à une seule Fée à prononcer en sa faveur; c'étoit *Morgane*, sœur du bon Roi *Artus*, qui vivoit du temps de *Pharamond*, 400 ans avant le règne de *Charlemagne*. Malgré cela, *Morgane* étoit la cadette & la plus belle de ces six Dames. Elle paroissoit encore dans la fleur de la jeunesse, & ajoutoit aux attraits qu'elle avoit reçus de la nature & qu'elle devoit conserver toujours, une expérience de quatre siècles dans l'art de la coquetterie : « Mes sœurs, dit-elle à » ses anciennes, je vous remercie de tout » le bien que vous venez de faire à ce » cher enfant; vos présens tourneront à » mon profit; je veux que, quand il aura » acquis toute la gloire dont un héros » peut être susceptible, quand il aura » assez long temps fait usage des dons » de *Méliore* & de *Perfine*, dans les plus

» brillantes Cours & dans les plus beaux
» pays de l'Europe & de l'Asie, il vienne
» me faire hommage de tous les myrthes
» & de tous les lauriers qu'il aura cueil-
» lis; que je sois la récompense de ses
» victoires & de ses conquêtes; & que,
» partageant avec moi la jeunesse & les
» plaisirs qui me sont assurés pour tant
» de siècles dans mon château d'Avallon,
» nous y oublions pendant long temps le
» reste du monde ».

Peut-être les cinq premières Fées furent-elles fâchées de n'avoir pas doué *Ogier* comme faisoit la sixième. Quoi qu'il en soit, cette auguste cérémonie étant terminée, les enchantéresses disparurent, & l'enfant se trouva dans son berceau au milieu de ses nourrices.

Peu de jours après il fut baptisé, & on lui donna le nom d'*Ogier*, qu'il a rendu si fameux par ses exploits & ses amours, preuve inconteſtable de la vérité de l'histoire que nous venons de raconter.

Ogier crût en forces & en agrémens avec encore bien plus de rapidité qu'il ne crût en âge. Il reçut la meilleure éducation; &, jusqu'à l'âge de dix ans, pro-

fita des instructions que son père lui procura en Danemarck. Mais alors un évènement assez agréable pour *Geoffroy*, fit passer en France notre jeune héros. *Charlemagne* régnoit sur l'Occident avec la plus grande gloire; une longue suite de victoires avoit achevé de le rendre le Monarque le plus puissant de la Chrétienté; toute l'Europe lui étoit directement soumise, ou relevoit de lui, (du moins le croyoit-il ainsi) lorsqu'on lui fit observer que *Geoffroy* se comportoit, en Danemarck, comme un Souverain tout-à-fait indépendant, & qui ne tient rien que de *Dieu & de son épée*. L'Empereur en fut d'autant plus indigné que *Doolin*, père de *Geoffroy*, lui avoit été, sur la fin de ses jours, respectueusement attaché, & qu'il lui avoit toujours fait hommage, au moins des Comtés de Mayence & de Vaucler. *Charlemagne* envoya donc sommer le Roi de Danemarck de lui rendre le même hommage; *Geoffroy* refusa d'abord, & maltraita même les envoyés de son Suzerain; mais on lui fit si bien sentir les conséquences de cette conduite, qui n'alloit pas moins qu'à attirer sur lui toutes les forces de la France) qu'il se repentit,

& consentir à implorer la clémence de *Charles*, pourvu qu'on le laissât tranquille en Danemarck. *Charles* exigea seulement de lui qu'il envoyât à Paris son fils *Ogier*, pour y être élevé & instruit dans les sciences & dans les arts qui fleurissoient déjà dans cette ville, & servir d'ôtage & de pleige, (c'est-à-dire, de caution de la fidélité de son père. *Geoffroy* consentit d'autant plus volontiers à se séparer ainsi de son fils aîné, qu'il avoit contracté, depuis quelques années, un second mariage avec une Princesse qui lui avoit donné un fils cadet, que nous verrons figurer dans cette histoire, sous le nom de *Guyon de Danemarck*.

Ogier reçut donc, pendant plus de quatreans, des leçons du savant *Alcuin* & de l'aimable *Eginard*, tous deux favoris de *Charlemagne*, & qui enseignoient à Paris les sept Arts libéraux. Il se perfectionnoit d'ailleurs si bien dans les exercices du corps que *onques noble varlet ne l'égalât*. Mais au bout de quelque temps, *Geoffroy* paroissant avoir oublié également & son fils, & l'obligation de rendre hommage à l'Empereur, *Charles* s'irrita, de nouveau, contre le père d'*Ogier*, & jugea à

propos de resserrer & d'écarter ce jeune & aimable Prince, auquel il étoit cependant bien éloigné d'avoir aucun reproche à faire. Il l'envoya dans le château de Saint-Omer en Artois, ce qui étoit une espèce d'exil, dans lequel *Ogier* se seroit cruellement déplu, si les graces de sa figure & les charmes de son esprit ne lui eussent procuré des adoucissemens qui d'abord ne firent que le dissiper, mais finirent par intéresser sensiblement son cœur. Le Châtelain de Saint-Omer étoit un vieux & sage Chevalier; sa femme *Béline* avoit une de ces ames douces & compatissantes, qui ne peuvent voir ni l'injustice ni le malheur sans en être touchées, & sur qui la jeunesse infortunée a sur-tout des droits assurés. Elle avoit été aimable, & n'avoit de son mariage qu'une fille unique, à peu-près de l'âge d'*Ogier*. Celle-ci s'appelloit *Elizéne*. Sa figure étoit également agréable, douce intéressante; & son caractère y répondoit parfaitement. Loin d'exécuter à la rigueur les ordres de l'Empereur, le Châtelain & la Châtelaine adoucirent, autant qu'il étoit possible, la prison du jeune Prince de Danemarck, & lui procuroient tous les divertissemens qu'il

eſt poſſible de goûter dans une pareille circonſtance. il y avoit un grand parc qui touchoit au château de Saint-Omer; il étoit bien planté, & coupé agréablement par une petite rivière ou ruiſſeau d'eau très-claire. Le jeune & charmant *Ogier* avoit la liberté de s'y promener; & l'innocente *Elizène* etoit, dès ſes plus tendres années, accoutumée à le parcourir pluſieurs fois par jour. Ces deux aimables enfans paſſoient une partie du jour dans l'intérieur du château, auprès du Châtelain & de la Châtelaine; & on ne pouvoit empêcher qu'ils ne ſe trouvaſſent dans les routes du parc. Leur jeuneſſe, leur douceur, leur innocence paroiſſoient des raiſons de ne point craindre les ſuites de leurs tête-à-tête; cependant des parens plus éclairés & plus défiants n'auroient pas eu la même facilité. Ils converſoient, ils raiſonnoient enſemble ſur ce qu'ils ſavoient ou ne ſavoient pas. Quoiqu'*Ogier* fût beaucoup plus inſtruit, ayant déjà étudié la phyſique ſous *Alcuin*, il étoit cependant toujours de l'avis d'*Elizène*, qui ſoupçonnoit, imaginoit, devinoit, & enfin faiſoit de petits ſyſtêmes ſur tout ce qu'elle voyoit. *Ogier* n'oſoit la contredire

sur rien, parce que déjà il cherchoit à lui plaire. Quelquefois elle lui faisoit des questions sur lesquelles il n'osoit s'expliquer; il rougissoit au lieu de lui répondre; & alors, sans savoir pourquoi, elle baissoit les yeux, & les relevoit ensuite tendrement sur lui. La rencontre d'un papillon ou de tout autre insecte, les caresses des moineaux, les gémissemens des tourterelles, l'instinct des moutons & de tous les autres quadrupèdes, les occupoient successivement. *Ogier* grimpoit aux arbres pour aller dénicher des petits oiseaux pour *Elizène*; & elle le voyoit avec curiosité & intérêt monter & descendre. *Elizène* couroit après les papillons, elle se laissoit quelquefois tomber, elle étoit regardée avec attention, & relevée avec empressement. Un chevreuil suivoit continuellement les pas de la fille de *Béline*; il ne prenoit de nourriture que de sa main; ou de celle de sa mère; il ne quittoit point sa jeune maîtresse dans toutes ses promenades. Un jour qu'il couroit devant elle, tandis qu'elle tenoit *Ogier* par la main, un loup qui avoit pénétré dans le parc par un trou fait à la muraille, s'élança sur l'aimable animal.

Elizène jeta aussi-tôt un cri perçant ; & *Ogier* courut sur l'animal vorace, sans penser qu'il étoit dépourvu d'armes. Alors l'objet des alarmes de la belle *Elizène* changea ; elle ne vit plus que le danger d'*Ogier* ; & elle ne fut rassurée que lorsque celui-ci saisissant, d'un bras déjà nerveux, le loup à brasse-corps & par derrière, l'enleva de dessus le chevreuil qu'il alloit dévorer. Saisissant ensuite une pierre il en écrasa la tête de l'animal, dont le sang & la cervelle jaillirent jusques sur les habits d'*Elizène*. Celle-ci fut si enchantée de voir son jeune ami vainqueur & triomphant, qu'elle se jeta à son cou, & l'embrassa vivement. Que de sentimens cet embrassement ne développa-t-il pas dans leur ame ! ils se regardoient tendrement, & avec quelque confusion de la part d'*Elizène*, lorsqu'elle apperçut du sang couler de la poitrine d'*Ogier*. Le loup, qu'il avoit étouffé, ne pouvant le mordre, l'avoit déchiré avec ses griffes. Alors la belle enfant versa des larmes ; elle voulut visiter elle-même les plaies de son jeune ami ; elle les pensa de ses propres mains, qu'il baisa mille fois ; elle l'engagea à s'approcher du ruisseau, avec l'eau duquel elle les

lava : elles ne se trouvèrent point dangereuses. Les inquiétudes cessèrent : bientôt les plus vives émotions furent le fruit des soins donnés & reçus. Une nouvelle circonstance acheva de les troubler. Les habits d'*Elizène* se trouvèrent souillés tant par le sang de la bête, que par celui d'*Ogier*. La pauvre petite craignit que sa mère la voyant revenir, ne la grondât de s'être trop exposée aux morsures du loup ; elle voulut laver sa robe, & l'óta sans songer qu'elle découvroit aux regards d'*Ogier* des beautés dont elle ne connoissoit pas elle-même tout le prix. Notre héros en éprouva l'effet ; il vit, il admira, il fut transporté.... Que dirons nous ? il fut vainqueur, non plus d'un monstre carnacier, mais du plus aimable objet qu'ait peut être jamais formé la nature. L'attaque fut vive, la défense foible : à peine savoient-ils, l'un ce qu'il demandoit, l'autre ce qu'elle disputoit. Enfin *Morgane*, qui, dans un miroire magique, placé dans le boudoir du château d'Avallon, voyoit tout ce qui arrivoit à son cher *Ogier*, y remarqua que ce jour-là étoit pour lui le jour des triomphes ; qu'il avoit presque dans la même heure cueilli son premier

laurier en combattant le loup, & son premier mirthe dans les bras d'*Elizène*. *Morgane* sourit en voyant notre héros entrer dans les deux brillantes carrières de la gloire & de l'amour, dont il lui étoit réservé de lui donner la dernière couronne.

Ogier & *Elizène* étant de retour au château, celle-ci y fut beaucoup mieux reçue qu'elle ne s'y attendoit. L'aventure du loup fit beaucoup d'honneur au jeune homme, & on ne fit aucun reproche à sa petite amie. Ainsi les premiers pas étant faits, & les premières difficultés levées, ils passèrent encore six mois ensemble dans la plus grande union & la plus grande félicité. Le même sentiment qui leur avoit appris à s'aimer, leur apprit aussi ce qui étoit bon à cacher de leurs amours. Cette prison paroissoit donc fort douce à *Ogier*, lorsque le bon Duc *Naimes de Bavière*, ancien ami de son grand-père *Doolin*, vint l'en tirer pour l'obliger à suivre *Charlemagne* dans son expédition d'Italie.

Charles avoit appris que les Sarrasins ayant fait une descente sur les côtes de Naples, avoient pénétré jusqu'à Rome.

Ils s'étoient emparés de cette ville, & en avoient chassé le Pape *Léon* & les Cardinaux, lesquels s'étoient retirés à Sutry, d'où ils envoyoient couriers sur couriers à l'Empereur, pour le prier de venir à leur secours. Ce Monarque prêt à passer les Alpes, délibéra si, pour punir de sa félonie le Roi de Danemarck, contre lequel il ne pouvoit plus, dans ce moment, tourner ses forces, il ne traiteroit pas son fils avec la dernière rigueur; mais le Duc *de Baviere* lui fit entendre qu'il agiroit avec plus de justice & de noblesse, en emmenant avec lui le jeune *Ogier*, & le faisant servir utilement dans son armée. Ce fut le parti qu'il prit, & que *Naimes* alla lui-même annoncer à notre Héros, qui quitta sa prison en regrettant *Elizène*, mais n'osant trop faire connoître ses regrets, puisqu'il étoit question de voler à la gloire.

Le chef de l'Armée Sarrasine qui s'étoit emparé de Rome, étoit *Corsuble*, Amiral d'Egypte. Il étoit accompagné du fils de ce même *Dannemont*, Roi de Danemarck, qui avoit été autrefois tué par *Doolin*; mais le plus redoutable des alliés de *Corsuble*, étoit le jeune & brave

Caraheu, Roi de Tunis, qui prétendoit être descendu de *Massiniſſa*, Roi de Numidie, & qui, à cauſe de cela, portoit une haine mortelle à Rome & aux Romains,

L'Empereur étant entré en Italie, fut reçu par le Pape avec les plus grands honneurs, & ne voulut pas perdre un moment pour aller attaquer l'Armée Sarrasine, avant que, par la priſe du Capitole qui ſe défendoit encore, elle eût achevé de ſoumettre la capitale du monde chrétien.

Ogier commença cette première campagne en qualité de ſimple écuyer du Duc *Naimes*. Il portoit la lance de ce vieux & reſpectable Chevalier, qui commandoit l'arrière-garde de l'armée. A l'avant-garde paroiſſoit la redoutable oriflamme, bannière de France, deſcendue du Ciel comme la Sainte-Ampoule, & auſſi reſpectée du Militaire François, que l'onction ſacrée l'eſt du peuple de ce Royaume. Le Lombard *Allori* étoit chargé de porter cette ſuperbe enſeigne. Quoiqu'il fût étranger, elle lui avoit été confiée; mais il prouva bientôt qu'il n'étoit pas digne de cet honneur. Les deux armées s'étant rencon-

trées à moitié chemin de Sutry à Rome, celle des infidèles commença l'attaque avec tant de vivacité, que les premiers escadrons de l'Armée Impériale furent enfoncés, & que l'on vit avec honte & désespoir l'oriflamme s'abaisser. *Le Duc de Bavière* en frémit, & demandant à *Ogier* de lui donner promptement sa lance & son épée, il y courut : l'Ecuyer voulut le suivre, mais le cheval qu'il montoit n'étant pas aussi vigoureux que ceux des Chevaliers, il fut obligé de rester assez loin derrière *Naimes*, qui rencontra les Sarrasins emmenant *Allori*, fondit sur eux, & engagea un combat sanglant pendant lequel *Ogier* eut le temps de s'approcher; & ayant rassemblé *les jeunes écuyers, bacheliers & varlets de noble race*, mais qui, comme lui, en étoient encore à leurs premières armes, à la tête de cette jeune mais brillante troupe, il fond sur le flanc de celle des ennemis, y fait un carnage affreux, & trouve, au milieu d'un escadron, le lâche *Allori*, qui n'étoit point blessé, & qui s'étoit indignement laissé envelopper. Il lui reproche sa trahison; & le Lombard accablé de honte, se perce lui-même de son épée. *Ogier* reprend

l'oriflamme, se revêt de l'armure d'*Allori*, monte sur un excellent cheval, & reporte l'enseigne sacrée au milieu des François, qui, se ralliant autour d'elle, achèvent de poursuivre les Sarrasins jusqu'à leur camp près de Rome. *Corsuble*, *Dannemont* & *Caraheu* en sortent pour repousser les Chrétiens. Le Duc *Naimes* fait sonner la retraite, & veut ramener les François dans leur premier camp; mais *Ogier* acharné au combat, après avoir remis l'oriflamme au jeune *Baudouin*, frère cadet de *Roland*, veut couronner la journée par un dernier exploit, & enlever l'étendard de *Mahomet*, qui étoit portée par *Dannemont :* il perce donc jusqu'à lui, le culbute, & lui déchargeant en même temps un vigoureux coup d'épée sur la tête, le renverse sur la poussière, & enlevant l'étendard, il retourne, à toute bride, du côté des Chrétiens. *Corsuble* & *Caraheu* le poursuivant, les François se retournent pour leur faire face; l'Empereur lui-même est obligé de combattre contre *Corsuble;* & quoique *Charles* fût également brave & vigoureux, *Caraheu* s'étant joint à *Corsuble*, le Monarque est renversé, & obli-

gé de lâcher sa bonne épée. *Ogier*, témoin de cet accident, remet encore l'étendard de *Mahomet* au Marquis *Olivier*, & se porte où le danger est pressant : il renverse *Caraheu*, relève l'Empereur & lui remet en main son épée. L'affaire est entièrement rétablie à l'avantage des Chrétiens ; *Corsuble* est blessé & poursuivi, & il ne reste plus à l'Empereur & à son armée, qu'à rendre des actions de graces au Très-Haut, pour la victoire qu'ils viennent de remporter. L'Archevêque *Turpin* ayant ôté son casque, mais gardé sa cuirasse, tenant d'une main son épée sanglante, & de l'autre une crosse, entonne, d'une voix mâle & encore vigoureuse, le *Te Deum*, & l'armée entière y répond.

L'Empereur veut connoître son libérateur : *Ogier* se présente, revêtu des armes du Comte *Allori*, & suivi de *Baudouin* & d'*Olivier* portant les deux bannières. Ah ! mon cher *Allori*, dit alors l'Empereur, quelles obligations ne t'ai-je pas, après avoir si bien défendu mon enseigne royale, & m'avoir sauvé la vie !... Le Duc *Naimes* arrive dans ce moment, reconnoît *Ogier*, & lui ayant ordonné de

lever la visière de son casque, l'Empereur vit quelle étoit son erreur. On lui expliqua toutes les circonstances de ce combat. *Naimes* ne manqua pas de faire valoir les actions de son jeune écuyer, dont les coups d'essai surpassoient déjà les plus grands coups de maître. *Charles* enchanté, ne le considéra plus comme le fils d'un vassal rebelle, mais comme un Héros qui seroit bientôt la fleur de sa Chevalerie : il voulut l'armer Chevalier avec cette même épée qu'il lui avoit fait retrouver. Le jeune *Baudouin* & le bel *Olivier* reçurent le même honneur, ainsi que quelques autres Cavaliers de la jeune troupe qui avoit suivi *Ogier*. *Charles* les combla toutes d'éloges, & convint que dans cette journée les novices de la Chevalerie Françoise avoient acquis l'honneur singulier de sauver leurs Anciens des plus grands dangers, & de surpasser leur gloire.

Le seul *Charlot*, fils de *Charlemagne*, n'a s'étoit point trouvé à cette brillante affaire : on lui avoit persuadé, avec assez de facilité, que l'héritier de l'Empire devoit ménager sa personne sacrée, (ou destinée à l'être) & se tenir au corps de ré-

ſerve. Il y étoit ſottement reſté, & ne s'étoit armé de pied en cap qu'un moment avant le *Te Deum*. Cependant l'Empereur, à qui on laiſſoit ignorer une partie de ces circonſtances, l'arma auſſi Chevalier, mais ſeulement le lendemain, avec bien plus de cérémonie & bien moins de gloire que les autres. *Charlot* en conçut de la jalouſie, ſur-tout contre *Ogier*; & il lui en donna des preuves (comme nous le verrons) dès qu'il en trouva l'occaſion.

Le jour ſuivant, *Ogier* s'éveillant dans ſa tente, à la pointe du jour, vit accrochée à ſa cuiraſſe, & pendante à un ſuperbe ceinturon, une magnifique épée: il l'admira, la tira de ſon fourreau, & vit écrit ſur la lame, qui étoit nette & brillante comme la plus belle glace, ces paroles: » Je m'appelle *Courtain;* j'ai été for» gée par le fameux ouvrier *Galaad*, en » même temps que *Durandal* & *Joyeuſe*, » mes ſœurs; je ſuis Fée comme elles, & » deſtinée, depuis que j'exiſte, à armer le » bras de la fleur des Chevaliers François, » l'illuſtre *Ogier-le-Danois* ».

Ogier n'eut garde de refuſer un auſſi noble don, de quelque main qu'il lui

vînt ; il ignora long-temps qu'il le tenoit de *Morgane*, cette illuſtre Fée qui prenoit un ſi vif intérêt à la gloire & aux ſuccès de ſon futur amant.

L'occaſion de faire uſage du don de *Morgane* ne tarda pas à ſe préſenter. Le Roi *Caraheu*, également fier & brave, ſe trouvoit très-humilié d'avoir été abattu (par un Chevalier François qu'il ne connoiſſoit pas) dans le moment même où il pouvoit faire l'Empereur priſonnier : il jugea donc à propos de chercher à en tirer raiſon, en défiant au combat ſon vainqueur & deux autres Chevaliers : ſavoir, celui qui avoit recouvré l'oriflamme priſe ſur *Allori*, & celui qui avoit arraché l'étendard de *Mahomet* à *Dannemont*. Pour être plus ſûr que ſon cartel ſeroit bien préſenté, & pour faire parfaitement comprendre quel étoit ſon défi, qui conſiſtoit à combattre ſeul contre ces trois Chevaliers, *Caraheu* ſe déguiſa en Héros, ſe revêtit d'une cote d'arme, prit en main un caducée, & partit du camp des Sarraſins pour ſe rendre à celui des François. A ſon approche on l'entoure, mais ſans l'offenſer, & en obſervant au contraire les égards dus à ſon caractère.

On le conduit à l'Empereur. Il expose avec simplicité le sujet de sa commission; on lui répond que son maître ne risque pas tant qu'il se l'imagine, en faisant un pareil défi; que c'est le même Chevalier qui a fait seul les trois belles actions dont il prétend tirer vengeance, & on lui montre *Ogier*. *Caraheu* s'étonne, se trouble; mais reprenant bientôt une contenance assurée : « Eh bien! *dit-il*, cela » étant ainsi, mon maître a attention de » combattre au moins contre deux Chevaliers; le seul *Ogier* seroit trop peu pour » lui; il demande qu'on y joigne le fils de » l'Empereur, qui a été depuis peu armé » Chevalier : voici une belle occasion pour » lui de gagner ses éperons »; en même temps il jette ses deux gants. Ogier s'empresse de relever l'un, & *Charles* ordonne à son fils de relever l'autre, ce qu'il n'ose refuser. Le jour du combat est assigné au surlendemain, dans une lice située sur le bord du Tibre; mais *Charles* exige que, fournissant de son côté deux Chevaliers, il y en ait autant du côté des Sarrasins; & *Caraheu* dit que puisqu'on le veut ainsi, il aura pour second l'Amiral *Sadon*. *Sadon* consent volontiers à lui servir de se-

cond ; & l'un & l'autre se préparent au combat de bonne foi ; mais le dernier ayant fait confidence de leurs arrangemens à *Dannemont*, celui-ci forma le projet de se venger de l'enlèvement de l'étendard de *Mahomet* ; & ne se trouvant pas assez de force & de courage pour exécuter seul ce dessein, il médite une trahison, tandis que, de son côté, *Charlot* en projette une autre.

Dès l'aube du jour marqué, *Caraheu* conduit *Sadon* sur l'arène, & *Ogier* s'efforce d'y mener *Charlot*, qui diffère sous divers prétextes. Notre Héros s'y rend seul : il salue ses adversaires ; & tous trois attendoient patiemment le jeune Prince de France, lorsqu'ils se trouvent tout-à-coup investis par une troupe nombreuse qu'ils ne connoissent pas. Ils se mettent tous trois en défense. *Ogier*, pour prouver qu'il n'est pas du parti des infracteurs des loix du combat, tombe sur eux ; mais quel est son étonnement, quand il les reconnoît pour François, & qu'il découvre *Charlot* au milieu, ou plutôt derrière eux ! Les trois Chevaliers auroient succombé sous la nombreuse troupe de ses satellites, si la meme trahison, machinée

de la part des Sarrasins, n'eut rendu la partie égale. *Dannemont* avoit ameuté une autre troupe qu'il amenoit de son côté: elle croyoit n'avoir affaire qu'à deux Chevaliers François, mais elle trouva qu'elle avoit à en combattre un plus grand nombre; & ce qui ne devoit être qu'un combat de deux contre deux, devint une vigoureuse escarmouche entre deux troupes. *Ogier* frappoit également sur les uns & sur les autres; *Courtain* faisoit des merveilles contre tous les traîtres indistinctement. *Caraheu*, qui n'avoit pas une si bonne épée, alloit succomber sous les coups redoublés de la troupe de *Charlot*, & lui-même étoit accouru pour le tuer ou l'emmener, lorsqu'*Ogier* vint le dégager. Le fils de *Charlemagne*, non seulement abandonna le Roi de Tunis, mais s'enfuit honteusement à travers les champs: sa troupe le suivit; & *Caraheu* délivré par la bravoure d'*Ogier*, le remercioit, l'assuroit qu'il n'étoit plus son ennemi, & lui juroit une amitié éternelle, lorsque *Dannemont*, à la tête de sa troupe, les entoure, les sépare l'un de l'autre, & amène *Ogier* prisonnier. *Caraheu* eut beau représenter que cette surprise étoit

contre toutes les loix de l'honneur & de la guerre, *Sadon* eut beau être du même avis, *Dannemont* s'obſtina à retenir *Ogier*, & à le traiter enſuite dans ſa priſon avec toute la dureté imaginable.

Caraheu étoit amoureux de la belle *Gloriande*, fille de *Dannemont*; mais la conſidération de ſon amour ne l'empêchâ pas de faire conſtamment à celui-ci les plus amers reproches; ils ne purent le toucher. *Caraheu* croyant ſa gloire & ſa délicateſſe intéreſſées à prouver qu'il n'avoit aucune part à cette injuſte captivité, prit un parti qui paroîtra ſans doute auſſi noble qu'extraordinaire: ce fut celui d'aller lui-même ſe rendre priſonnier à la Cour de *Charlemagne*, & de déclarer qu'il y étoit *Pleige*, c'eſt-à-dire, caution ou ôtage pour tout ce qui pourroit arriver de malheureux à *Ogier*.

L'Empereur admira le procédé vraimnte héroïque de *Caraheu*. Il le préſenta à tous ſes Barons, qui étoient pénétrés de la perte qu'ils avoient faite d'*Ogier*. *Charlot* avoit raconté l'affaire avec des circonſtances bien fauſſes. Il avoit dit qu'*Ogier* étant arrivé avant lui, avoit été auſſi-tôt enveloppé, & tué ou enlevé par une

Troupe Sarrasine, commandée par *Dannemont*, & attirée traîtreusement par *Caraheu*. Il avoit ajouté que, voyant la partie si inégale, il avoit été obligé de se retirer. L'arrivée de *Caraheu*, & le détail qu'il fit de la façon dont cette action s'étoit passée, prouva bien la mauvaise foi de *Charlot*. Son père lui en fit en particulier de grands reproches, mais les Courtisans n'osèrent dire tout haut ce qu'ils en pensoient; & le Prince conserva dans son cœur la plus grande animosité contre notre Héros.

Cependant la retraite de *Caraheu* du camp des Mahométans, pour passer dans celui des Chrétiens, jetoit un grand trouble dans l'Armée Sarrasine. Les Troupes Tunisiennes demandoient à grands cris qu'on leur rendît leur Roi en renvoyant *Ogier* à *Charlemagne*. Elles menaçoient de combattre celles de *Corsuble* & de *Dannemont*, si elles ne l'obtenoient. *Gloriande* qui aimoit aussi sincèrement *Caraheu*, que celui-ci étoit épris de ses charmes, ne cessoit de reprocher à son père l'injustice de son procédé. *Dannemont* eut celle de croire que sa fille ne s'intéressoit au sort de son prisonnier, que parce qu'elle

le trouvoit aimable ; & ce soupçon le détermina à remettre *Ogier* à *Corsuble*, dans la Cour duquel il fut traité plus honorablement qu'il ne l'étoit chez *Dannemont*. Le Grand-Amiral lui laissa ses armes & son épée, avec la permission de se promener dans le camp, après avoir cependant exigé sa parole d'honneur qu'il n'en sortiroit pas.

Telle étoit la triste situation d'*Ogier*, lorsque le fier & redoutable *Brunamont*, Roi d'Ethiopie, vint, à la tête de son armée, joindre celle de *Corsuble*.. Ce noir Monarque joignoit à une taille gigantesque & à une figure hideuse, un cœur féroce & un caractère intraitable. Il avoit la force de dompter les panthères, les rhinocéros, les éléphans ; mais nourri dans les forêts de l'Afrique, & n'ayant jamais fréquenté les nations policées, il n'avoit jamais connu l'amour ; cependant la beauté céleste de *Gloriande* alluma dans son sang ces desirs impétueux que le printemps & la nature inspirent même aux lions & aux tigres sous la zône torride. Il demanda sa main à l'Amiral *Corsuble*, en déclarant qu'il tourneroit ses armes contre lui, si

on

on refusoit de le satisfaire. Cette menace fit impression; *Corsuble* promit d'en parler à *Dannemont*; & tous deux décidèrent qu'ils devoient ménager le farouche Ethiopien. Ils voulurent même engager *Gloriande* à l'écouter avec quelque douceur : celle-ci parut très-éloignée de se résoudre, à cet égard, à la moindre complaisance; cependant elle ne put refuser à son père d'aller avec lui dans la tente de *Corsuble*, où le fier *Brunamont* devoit se trouver pour faire sa demande en forme, & publiquement. Le Roi d'Ethiopie se comporta dans cette cérémonie avec un ton conforme à son origine & à son caractère; il mit tant d'insolence dans sa demande, & témoigna ses desirs d'une façon si brutale & si maussade, que toute l'assemblée en fut indignée. *Gloriande*, entre autres, en fut révoltée au point qu'elle s'écria tout haut qu'elle ne pourroit jamais se résoudre à épouser un pareil monstre, & que si quelqu'un vouloit l'en délivrer, il lui rendroit un service essentiel. *Ogier*, qui étoit confondu dans la tente de *Corsuble*, parmi la foule des spectateurs, n'eut pas plutôt entendu ces plain-

tes, qu'animé de colère, & desirant de prouver son zèle à l'amante de *Caraheu*, il s'élance jusques au pied du trône, y monte, saisit *Brunamont* par le bras, l'arrache de sa place, le traîne jusqu'à l'entrée de la tente, & le jette rudement sur l'arêne. L'Ethiopien étourdi est quelque temps à se reconnoître; puis s'étant informé quel est l'audacieux qui lui a fait ce traitement, & l'ayant appris, il rentre en vomissant un torrent d'injures contre *Gloriande*. Il a l'insolence de l'accuser d'aimer celui qui vient de l'insulter, & il offre de soutenir son accusation, les armes à la main, contre quelque champion que ce puisse être. Quoiqu'il y eut dans l'armée Sarrasine des guerriers très-braves, aucun n'osoit se mesurer avec *Brunamont*. Des considérations politiques les retenoient, mais il s'en falloit beaucoup qu'elles pussent arrêter *Ogier*. Il revint bientôt avec la même fierté, & demanda à relever le gage de bataille du Roi d'Ethiopie : « Si » *Corsuble* & *Dannemont* me le permet- » tent, dit-il, je combattrai, quoique » prisonnier, & je soutiendra l'honneur » d'une Princesse que je respecte, & qui

» est adorée par le Chevalier que je dois » estimer le plus, le généreux *Caraheu* ». La proposition d'*Ogier* fut acceptée, d'autant plus que *Brunamont* lui-même déclara qu'il y consentoit, & qu'il vouloit punir *Ogier* de sa hardiesse. Le jour fut pris au surlendemain, & le champ de bataille assigné sur le bord du Tibre, à quelque distance de Rome. On permit à *Ogier* d'en donner avis au camp de *Charlemagne*, au Roi *Caraheu*; & on promit sûreté à ceux qui viendroient de ce côté pour être témoins du combat, sous parole d'honneur qu'ils ne le troubleroient pas. D'un autre côté, les chefs de l'armée Sarrasine s'y rendent pour en être aussi également témoins; & les troupes, de part & d'autre, se tiennent également sous les armes. Au moment désigné le combat commence: il fut terrible, car la force de *Brunamont* étoit prodigieuse, mais rien ne pouvoit résister à la valeur d'*Ogier*, & aux coups de la bonne épée *Courtain*. Dans un moment où *Brunamont* serroit étroitement notre héros dans ses bras, & sembloit prêt à l'étouffer, celui-ci se retournant & lui appliquant un grand coup de son gantelet de fer sur la tempe, l'é-

tourdit, l'obligea à lâcher prise, & d'un revers de *Courtain* lui abattit la tête.

Déjà *Gloriande* remercioit son défenseur, lorsque le Général des Ethiopiens, voyant son Roi vaincu & tué, crut devoir courir vers son armée, & venger la mort de *Brunamont*. On vit donc tout-à-coup les Ethiopiens s'ébranler & fondre sur les troupes de *Corsuble* & de *Dannemont*; celles de *Caraheu* n'ayant reçu aucun ordre, restèrent tranquilles sous les armes. Le grand Amiral & son neveu, surpris de l'attaque imprévue des Ethiopiens, voulurent retourner promptement vers Rome, rejoindre le gros de leur armée; mais il falloit passer un pont qui n'étoit que de bois; il s'écroula sous la foule des chevaux & des cavaliers pesamment armés, *Corsuble* & *Dannemont*, eux-mêmes furent renversés & noyés dans les eaux du Tibre.

Caraheu, qui avoit été témoin du combat, avec *Charlemagne* & le Duc *Naimes*, & qui vit de loin commencer le désordre occasionné par l'armée Ethiopienne, demanda permission de punir le Général de cette troupe barbare, & il l'obtint; il reçut même un secours considérable dans la personne d'*Ogier*, qu'il engagea aisé-

ment à se joindre à lui, se mettant à la tête des troupes Tunisiennes qui étoient fraîches, & savoient mieux l'art de la guerre que les Ethiopiens. Ils tombèrent sur ceux-ci, & les défirent entièrement. Après cela, ayant été instruit du malheur de *Corsuble* & de *Dannemont*, *Caraheu* alla se mettre à la tête du reste des troupes Africaines, & *Ogier* retourna auprès de *Charlemagne*.

L'Empereur, sur son récit, jugea que le trouble dans lequel étoit plongée l'armée Sarrasine, pouvoit lui être favorable pour la délivrance de Rome: il s'en approcha avec son armée; mais avant de former aucune attaque, il y envoya le sage Duc *Naimes* & *Ogier*, qui, malgré sa jeunesse, étoit déjà capable de négocier utilement. Ces deux Chevaliers, agissant dans la plus parfaite intelligence, eurent le succès le plus complet. Le reste de l'armée Africaine avant perdu ses chefs, consentit à renoncer à son entreprise sur Rome, & à se retirer saine & sauve au-delà des mers. *Caraheu* reprit le chemin de Tunis, après avoir épousé la belle *Gloriande*, qui vint, pendant un moment, faire l'admiration de la Cour de *Charle-*

magne : son époux & notre héros se jurèrent une amitié éternelle. le Pape *Leon* étant rétabli sur le trône pontifical, dans la capitale du monde, offrit à l'Empereur les honneurs du triomphe. Celui-ci le refusa modestement, & retourna en France, où *Ogier* le suivit.

Le premier soin de notre héros, de retour à Paris, fut de voler au château de Saint-Omer. Il n'avoit point perdu l'idée de l'aimable *Elizène* ; mais engagé dans une guerre éloignée, il lui avoit été impossible d'en recevoir des nouvelles, les postes n'étant pas alors servies avec la même régularité qu'elles le sont aujourd'hui. En arrivant dans ce lieu, où il avoit fait son noviciat de gloire & d'amour, il entre dans la cour du château sans se faire annoncer, & voit venir au-devant de lui l'estimable *Béline*. Il se jette à ses genoux, & saisissant une de ses mains, il la baise tendrement. « Ah! cher » Prince, *lui dit la Châtelaine, les larmes* » *aux yeux*, que venez-vous chercher ici ? » Le malheureux objet de votre amour n'est » plus; venez voir ce qui nous en reste ». Elle le conduit dans une chambre, où il trouve un jeune enfant qui lui tend les bras :

« Voilà, *lui dit la grand-mère*, tout ce qui » nous reste de l'infortunée *Elizène*; elle est » morte en le mettant au monde, & en pro- » nonçant votre nom: puisse-t-il un jour être » digne de vous par son courage, & vous ai- » mer aussi tendrement que faisoit sa mè- » re »? *Ogier* mêle ses larmes à celle de *Béline*; jure, par ce qu'il y a de plus sacré, que jamais enfant ne lui sera plus cher que celui-ci: il tire parole qu'on le lui enverra dès qu'il sera en âge de porter les armes; & il parcourt en pleurant, pendant plusieurs jours, les lieux où il a goûté tant de plaisirs avec sa jeune maîtresse; enfin il s'en arrache, & retourne à la Cour de *Charlemagne*.

Il n'y est pas long-temps sans apprendre la nouvelle que *Geoffroy*, son père, est attaqué, dans ses Etats de Danemarck, par les Payens, habitans de la Novège. Ils avoient fait une irruption dans ses Etats, avoient ravagé ses frontières; & sa ville capitale alloit être assiégée. *Geoffroy* reconnoissant la faute qu'il avoit faite de ne point se ménager la protection du chef de la chrétienté, prioit son fils de lui procurer son pardon, & d'obtenir du Monarque un secours qui lui devenoit infiniment nécessaire. *Ogier* exécuta ces ordres;

mais il trouva l'Empereur toujours irrité contre *Geoffroy*. Le Monarque ne put cependant disconvenir que le fils ne pouvoit refuser son secours personnel à son père, & que d'ailleurs l'intérêt de la chrétienté exigeoit que celui-ci fût secouru : ainsi il permit à notre héros de partir pour cette expédition avec ceux qui voudroient le suivre. Une jeunesse brillante, bien armée & brave, s'empressa à partager la gloire qui l'attendoit. Après avoir traversé les Comtés de Mayence & de Vaucler, ils arrivèrent jusques à l'Elbe, qu'ils passèrent. Deux grandes & sanglantes batailles, gagnées sur les Payens-Normands, les amenèrent enfin jusques aux portes de la capitale, où le Roi *Geoffroy* étoit assiégé. Une troisième action fit lever le siége, & détruisit absolument l'armée ennemie. *Ogier* se préparoit à embrasser son père, qu'il avoit raffermi sur son ttône, lorsqu'il entendit sonner toutes les cloches de la ville : il crut d'abord que c'étoit en signe de victoire; mais le ton sur lequel elle se faisoient entendre, le dissuada; il apprit la mort du Roi : celui-ci le laissoit unique héritier de tous ses Etats. *Ogier* n'en resta maître pendant quelque temps, que pour

rendre à la mémoire de son père les honneurs qui lui étoient dûs, & achever d'en chasser les Payens. Ensuite sentant que la vie active & glorieuse qu'il menoit à la Cour de *Charlemagne*, quoique dans un rang subordonné, lui convenoit mieux que la paisible possession d'un trône, il céda la couronne de Danemarck à son frère *Guyon*; les Comtés de Mayence & de Vaucler à son oncle *Doolin*; & ne conservant que le nom de *Danois*, pour preuve de son origine, il retourna à Paris.

Les bornes de nos extraits nous obligent de passer sous silence une infinité d'exploits de notre héros, qui continua de se signaler au service de *Charlemagne*, préférant ce service à l'honneur de régner ailleurs. Les autres Romans, du temps de *Charlemagne*, que nous avons déjà extraits, font mention de quelques-unes de ses prouesses. Nous avons vu, entre autres, dans le Roman de *Firabras*, & dans celui de *Roland*, que l'illustre Comte d'Angers dut une partie de ses succès à son ami *Ogier*. Passons enfin à la plus malheureuse aventure de la vie de celui-ci.

Le fils d'*Ogier* & d'*Elizène* avoit grandi, & se trouvoit en état d'apprendre, sous son illustre père, le noble métier de la guerre. Sa grand'mère *Béline* le lui envoya; & celui-ci le reçut avec une tendresse qui prouvoit combien la mémoire de ses premières amours lui étoit encore chère. Le jeune *Baudouin* (c'étoit son nom) joignoit la force & le courage d'*Ogier* aux charmes de sa défunte mère. L'Empereur, à qui il est présenté, le caresse & le retient auprès de lui: toute la Cour s'empresse à suivre l'exemple du Monarque. Le Duc *Naimes* & les anciens Barons croient revoir *Ogier* dans son adolescence, & cette ressemblance les porte à l'aimer, *Charlot* même lui marque d'abord quelque amitié; mais bientôt la fierté d'*Ogier*, qu'il remarque dans le caractère du jeune homme, suffit pour exciter sa haine. *Baudouin* cependant cherchoit à lui plaire. Le Prince aimoit à jouer aux échecs; le fils d'*Ogier* faisoit souvent sa partie. Un jour que *Charlot* étoit déjà vivement piqué d'en avoir perdu contre lui deux de suite, & qu'il se flattoit de gagner du moins la troisième, il se vit échec & mat par un coup inatten-

du, & crut voir son adversaire sourire: aussi-tôt, outré de colère, il saisit l'échiquier, qui étoit d'or massif, & en portant un coup violent sur la tête de *Baudouin*, il la brise, & le jette mort à ses pieds: puis, effrayé lui-même des conséquences de son crime, il court se cacher dans l'intérieur du Palais. Un ami de l'infortuné *Baudouin* avertit son malheureux père: celui-ci, après s'être assuré de la vérité du fait, entre dans une fureur bien excusable sans doute dans un père, mais dont les effets furent trop violents. Il cherche *Charlot*, & le poursuit jusques dans la salle où l'Empereur étoit à dîner avec lui; le bon Duc *Naimes* & *Salomon*, Duc de Bretagne: il y entre, la terrible *Courtain* à la main, & veut se précipiter sur le coupable; celui-ci se réfugie derrière son père, qui, pour contenir *Ogier*, avance le bras, quoiqu'il tînt alors en main une coupe remplie de vin; notre héros, hors de lui-même, applique un grand coup d'épée sur cette coupe, le vin rejaillit sur la barbe de l'Empereur, la tasse se brise, & la table est renversée. Les Ducs de Bretagne & de Bavière se jettent sur

Ogier & parviennent à l'entraîner hors de la salle. Le dernier, qui avoit conservé sur l'esprit du *Danois* tout l'empire d'un ancien maître, lui fait sentir le danger qu'il court s'il reste en France, & l'engage à se retirer dans le Pays étranger. L'embarras étoit d'avoir promptement un cheval assez vif & assez vigoureux. Mais *Morgane* ne perdit point de vue son protégé. Elle fait trouver à propos un superbe & puissant *Destrier*, magnifiquement enharnaché (il s'appeloit *Braiffort*, & étoit, après *Bayard*, le premier cheval du monde). *Ogier* le monte & part, prenant le chemin de Lombardie.

Didier régnoit alors dans ce Pays; il avoit déjà été contraint deux fois de se reconnoître vassal de *Charlemagne*; mais il conservoit toujours dans son cœur le desir de se soustraire à un hommage qu'il regardoit comme humiliant pour lui. La réputation & même la personne d'*Ogier* lui étoient connues, & il le reçut avec empressement. En vain *Charlemagne* envoya-t-il, peu de temps après, le redemander comme un rebelle. *Didier* le refusa avec hauteur, comptant qu'il n'avoit

rien à craindre de la part de l'Empereur, tant qu'il auroit dans son parti un Héros tel qu'*Ogier*.

La Reine *Aigremonde*, femme de *Didier*, avoit de son côté quelques raisons pour presser son mari de conserver ce Prince à sa Cour. Il y resta donc jusqu'à ce que l'Empereur lui-même repassât les Alpes, & vint avec une armée pour l'enlever. *Didier* n'hésita pas à tenir tête à *Charles*, & à lui livrer bataille. Le Roi Lombard commandoit l'aîle droite de son armée, & *Ogier* la gauche. Celle-ci s'étant trouvée opposée au corps de troupes où étoit l'Empereur, notre héros l'enfonça & pénétra si avant dans les escadrons ennemis, qu'ayant rencontré *Charles*, sans le reconnoître, il le culbuta d'un coup de poitrail de *Braiffort*; mais s'étant bientôt apperçu que c'étoit à son Seigneur suzerain qu'il venoit d'avoir affaire, il rougit d'avoir commis une pareille faute; & ayant aidé l'Empereur à se relever & à remonter sur son cheval, il fit aussi-tôt sa retraite. Pendant ce temps l'aîle de *Didier* avoit été enfoncée, & *Ogier* le trouvant en déroute, n'eut d'autre parti à prendre que de suivre les Lom-

bards dans leur fuite, & de se retirer avec l'armée dans Pavie.

Cette défaite causa de grandes altercations entre notre Héros & *Didier ;* celui-ci eut quelque envie de le rendre à *Charlemagne* ; mais la Reine *Aigremonde*, sur qui les dons des Fées *Méliore* & *Persine* avoient agi en faveur de l'aimable Danois, le préserva toujours des mauvais desseins de son époux. Les preuves les plus touchantes de reconnoissance, acquittèrent notre Héros envers elle.

Nous supprimerons le reste des circonstances de cette guerre, quoiqu'elle tienne une assez longue place dans le Roman d'*Ogier*. *Didier* fut battu plusieurs fois pour n'avoir pas voulu se servir, à propos, du guerrier redoutable qui étoit venu se remettre entre ses mains : après avoir été forcé d'abandonner Pavie, *Ogier* se défendit long-temps dans une place forte de Lombardie, que le Romancier nomme Châteaufort : elle étoit, sans doute, située sur la côte de Gênes. *Ogier*, après y avoir soutenu un siége mémorable, ne voulant pas combattre plus long-temps contre son Empereur, ses anciens amis & ses compagnons d'armes, s'embarqua une belle

huit pour la France, dans l'espérance de la traverser, & de se rendre auprès de son frère *Guyon* en Danemarck.

Charlemagne, de son côté, n'ayant plus en tête un ennemi aussi redoutable, soumit encore une fois *Didier*, & revint aussi en France avec son armée.

Ogier traversoit la forêt des Ardennes, lorsqu'un jour se trouvant fatigué d'une longue marche, la fraîcheur d'un vallon agréable & bien planté, l'invita à y prendre quelque repos. Il débride *Braiffort*, ôte son casque, se couche sur le gazon qui bordoit une belle fontaine, & pose sa tête désarmée sur son écu. Il dort ainsi jusques au lever du soleil. Le hasard conduit de ce côté-là l'Archevêque *Turpin*, auquel le rétablissement de la paix donnoit le loisir de remplir les fonctions archiépiscopales: il visitoit donc les Eglises de son Diocèse, qui étoit fort étendu, & dont les Ardennnes faisoient partie. Il étoit à cheval, sans armes, & suivi de clercs & de chapelains, au lieu d'écuyers & de varlets: cette troupe sacrée passe si près de notre Héros, que le Prélat le reconnoît, & le réveille. *Quoi*, lui dit-il, *c'est vous, mon cher* Ogier, *vous contre qui depuis*

deux ans nous faisons la guerre en Lombardie, qui avez insulté notre Empereur, qui avez enhardie Didier *à la révolte, & qui avez fait périr devant Pavie & devant Châteaufort tant de braves Chevaliers François, vos anciens amis? Ah! si dans ce moment-ci j'étois armé, je me croirois obligé de me battre avec vous pour les venger, malgré mon ancienne amitié pour vous; mais je ne dois me considérer, en ce moment, que comme un ministre de paix; remettez-vous entre mes mains, je vais vous conduire à l'Empereur, & je m'emploierai auprès de lui pour obtenir votre grace. Ogier*, attaché dès sa plus tendre enfance à *Charlemagne*, & ami de *Turpin*, qui avoit béni le mariage de son grand-père, se laissa persuader, remonta sur *Braiffort*, & fut conduit par l'Archevêque jusqu'à Soissons, où étoit alors l'Empereur. Le bon Prélat courut lui dire qu'il lui ramenoit, dans la personne d'*Ogier*, une brébis égarée. *Charles* auroit dû le remercier de lui avoir rendu un si grand service; mais nous avons déjà vu que ce puissant Monarque étoit quelquefois dur, & même injuste. Sans considérer à quel point *Ogier* avoit été fondé

à entrer en fureur, après la mort malheureuse de son cher *Baudouin*, & combien il lui importoit de compter un pareil Héros entre ses alliés, & non parmi ses ennemis : *c'est donc pour le faire punir du dernier supplice que vous me l'amenez ?* dit-il à l'Archevêque. Le Prélat répondit qu'il n'avoit jamais pu concevoir une pareille pensée, ni comme Archevêque, ni comme Chevalier & Pair de France; qu'il ne le souffriroit même pas; & qu'on lui ôteroit plutôt la vie que d'attenter à celle d'*Ogier*. Enfin, les Barons qui étoient présens s'étant entremis pous concilier cette affaire, il fut convenu qu'*Ogier* seroit remis entre les mains de l'Archevêque *Turpin*, pour être par lui tenu en chartre privée, & que *Turpin* ne le laisseroit point sortir de son château archiépiscopal. *Charles* exigea même de *Turpin* qu'il y feroit une espèce de pénitence, & qu'on ne l'y nourriroit que petitement, ne lui donnant par jour qu'un quartier de pain, une pièce de viande, & un demi-septier de vin. *Turpin* promit tout ce qu'on voulut, & s'empara de la personne de son ami. Il alla l'établir dans son château archiépiscopal; mais il s'en fallut

bien qu'il exécutât au pied de la lettre les ordres rigoureux de l'Empereur. Il les expliqua, au contraire, par ce qu'on a appellé depuis une *restriction mantale*. Il fit faire des pains d'une grosseur énorme, dont le quart seul suffisoit pour régaler plusieurs personnes de bon appétit; il interpréta le mot de *pièce de viande*, de maniere qu'on servoit tous les jours à *Ogier* une cuisse de bœuf, & une moitié de veau, de mouton, ou de chevreuil: quant au vin, comme le mot de septier étoit commun à des grands tonneaux & à des mesures très-médiocres, il feignit de croire que l'Empereur avoit voulu parler des septiers de la grande espèce; & régalant tous les jours *Ogier* d'un demi-tonneaux d'excellent vin de Champagne, il pouvoit boire à discrétion. *Charles* avoit défendu qu'on laissât voir à *Ogier* aucun de son lignage, ni aucun Chevalier ni guerrier, afin qu'il ne pût concerter avec eux les moyens de s'évader, & de reprendre les armes. Malgré cette défense, il trouva moyen de se former une société agréable, & même assez amusante. Le château étoit situé assez près de la cathédrale & du cloître; ainsi il étoit aisé aux

Chanoines de venir rendre à *Ogier* de fréquentes visites. Il y en avoit parmi eux qui étoient aimables, & de bonne compagnie. Les uns étoient lettrés, les autres d'humeur guerrière, comme leur Archevêque ; & sans être militaires par état, ils pouvoient parler de guerre & de combats. Le Châtelain avoit une femme assez jolie ; les Chanoines, des nièces ou des cousines qui venoient voir la Châtelaine ; avec ces ressources, notre Héros passa plus d'une année assez agréablement.

Mais le moment d'en sortir arriva. Les Sarrasins, de retour en Asie & en Afrique, privés de leurs principaux chefs, *Corsuble* & *Dannemont*, cherchèrent à se venger du mauvais succès de leur expédition en Italie ; & rassemblant de nouvelles forces sous le commandement d'un neveu de *Corsuble*, nommé *Bruhier-le-Géant*, ils résolurent & exécutèrent une descente en France, sur les côtes d'Aquitaine. Ils s'emparèrent de Bordeaux, traversèrent la Saintonge & le Poitou, brûlant, massacrant tout ; & ils étoient déjà parvenus jusques aux bords de la Loire, quand *Charles* leur opposa une armée, qui, quoiqu'elle eût à sa tête de braves

Chevaliers, pouvoit être regardée comme insuffisante, parce que l'Empereur étoit obligé de diviser les forces de la France: d'un autre côté, *Caraheu*, ami fidèle d'*Ogier*, ayant appris sa détention, s'étoit aussi embarqué avec ses Tunisiens; & ayant passé dans l'Océan & dans la Manche, étoit descendu en Neustrie, & à présent Normandie, & offroit à l'Empereur de se déclarer pour ou contre lui, suivant qu'il se conduisoit à l'égard de notre Héros. Enfin *Guyon*, Roi de Danemarck, assembloit ses forces pour venir défendre son frère; & il étoit déjà à Mayence, d'où il menaçoit l'Austrasie. Heureusement *Bruhier*, fier de sa force & de plusieurs actions de vigueur dont il s'honoroit, eut l'audace de remettre le sort de la guerre à un combat, seul à seul, contre le plus brave Chevalier de l'Armée de *Charlemagne*. Eh ! qui pouvoit être ce Chevalier, sinon *Ogier ?* car *Roland* & *Renaud*, entraînés par le fol amour d'*Angélique*, étoient alors d'un autre côté. *Turpin* saisit ce moment pour proposer à l'Empereur d'opposer son prisonnier au géant Sarrasin; c'étoit le seul moyen de sauver l'Empire. *Naimes*, *Solomon*, &

tous les vieux & sages Barons, furent du même avis ; & l'on ne fut embarrassé que sur deux points ; le premier étoit le tort que la prison, la pénitence & le jeûne pouvoient avoir fait à la santé d'*Ogier*. *Turpin* assura que l'excellent tempérament de ce Prince y avoit résisté. Le second point étoit de savoir quelle satisfaction le prisonnier exigeroit : *Turpin* dit qu'il falloit que le Prince *Charlot* se soumît à lui faire publiquement des excuses, & l'Empereur fut forcé d'y consentir. Le jour fut pris, & l'Archevêque chargé de tirer *Ogier* de son château, & de le conduire à la Cour. Tout cela fut exécuté. *Turpin* rendit à son prisonnier sa bonne épée & son armure ; mais lorsqu'il fut question de retrouver le bon cheval *Braiffort*, on fut fort embarrassé ; ce ne fut même que long-temps après que l'on sut ce qu'il étoit devenu : voici son histoire.

Charlemagne s'en étoit emparé en envoyant *Ogier* au château de Rheims. Il l'avoit mené à sa suite jusques à Meaux, où il s'étoit rendu, & avoit passé quelques jours dans l'Abbaye de Saint-Faron. *Charles*, en partant de cette Abbaye où

il avoit été magnifiquement traité & défrayé par l'Abbé, se crut obligé de lui faire un présent honorable, & ne trouva rien de meilleur à lui donner que le cheval *Braiffort*. L'Abbé le reçut avec reconnoissance, enchanté de se trouver possesseur d'un si superbe *Destrier*. Dès que l'Empereur fut retourné à Paris, Dom Abbé fit avertir la Révérendissime Abbesse de Jouarre, qu'il auroit incessamment l'honneur de lui rendre visite, & d'aller passer quelques jours avec elle; il ajouta que l'Empereur l'ayant gratifié d'un très-beau cheval, elle se trouveroit le Prélat du Royaume le mieux monté, sans en excepter l'Archevêque de Reims. Aussitôt toute la Communauté de Jouarre se mit sur son propre, & ayant Madame l'Abbesse à sa tête, se prépara à recevoir M. l'Abbé. L'animal accoutumé à porter un cavalier armé de pied-en-cap, trouva l'Abbé bien léger & bien court, quoique sa corpulence fut plus grosse que celle d'*Ogier*. *Braiffort* se mit aussi-tôt à se donner des mouvemens très-libres, à s'écarter à droite & à gauche, à changer vingt fois d'allure. L'Abbé ne put jamais le réduire au trot; tout ce qu'il put

obtenir de lui, fut un très-grand pas qui le conduisit en peu de temps à la porte de l'Abbaye de Jouarre, laissant assez loin, derriere lui, le reste de sa suite. Mais quand il approcha du Monastere, ce fut bien autre chose : la vue des guimpes, des voiles, & de robes noires des Religieuses qui vinrent au-devant de l'Abbé, effraya l'animal, ou plutôt lui déplut si fort, qu'il se mit à faire des sauts & des écarts étonnans : il rua, caracola, & finit enfin par jetter l'Abbé de *Saint-Faron* aux pieds de l'Abbesse ; & après avoir fait cette belle expédition, il alla paisiblement brouter l'herbe autour des fossés de l'Abbaye. On s'empresse à relever Dom Abbé ; Madame l'Abbesse, qui étoit rentrée de peur, sort de nouveau par intérêt pour la santé de son voisin. On visite ses blessures, qui se réduisent à des contusions & des meurtrissures assez fortes. On place l'Abbé dans le meilleur lit du Monastere ; on le panse, on le soigne ; on se récrie sur le malheur que venoit d'éprouver le Prélat, qui d'ailleurs, avoit si bonne mine à cheval ; on prend la liberté de lui reprocher de s'être fié à un animal qu'il ne con-

noiſſoit pas; & le lendemain, on délibere ſur la punition que mérite une bête auſſi coupable envers M. l'Abbé. Enfin, on la déclare indigne de porter dorénavant aucun cavalier reſpectable; &, malgré l'honneur qu'il avoit d'être un don de *Charlemagne*, il eſt condamné à traîner les charrettes de pierres & de moëlons, & à ſervir aux plus honteux travaux du Monaſtere. Cependant l'Abbé oublia aiſément ſes maux & ſon cheval dans les mains délicates des ſenſibles Religieuſes; &, après un rétabliſſement bien confirmé, retourna chez lui en litiere.

Ce ne fut qu'avec grand peine que l'Archevêque *Turpin*, ayant ſuivi les traces de tout ce qui étoit arrivé à *Braiffort*, le découvrit dans l'état abject où les Religieuſes l'avoient réduit, au milieu d'une foule de vilains ânes, & de mépriſables mulets: comme eux, il étoit chargé de ſacs de plâtre, & auſſi mal enharnaché; ſon poil étoit mangé; il étoit écorché en pluſieurs endroits. Tel eſt l'état où on le repréſenta à ſon maître, qui le reçut cependant avec tranſport. Il le remonta, & ſe préſenta à *Charlemagne*. L'Empereur,

après

après quelques mots d'excuse assez mal articulés, lui demanda s'il étoit disposé à sauver la France en combattant le Géant *Brugier*? *Ogier* n'hésita pas à y consentir, pourvu qu'on lui promît, en cas de victoire, de lui livrer le meurtrier de son fils. On n'osa pas refuser d'en faire le serment. Notre héros part pour aller combattre le monstre Africain; & l'armée de *Charlemagne* le suit, pour être spectatrice du combat.

Dès qu'*Ogier* fut parvenu au lieu indiqué, & qu'il se fût fait annoncer, la lice fut bientôt préparée pour ce fameux duel. Nous n'en détaillerons point les circonstances, quoiqu'elles soient décrites fort au long dans le Roman. Nous nous contenterons de dire que *Bruhier* se moqua d'abord de la mauvaise mine, ou plutôt du mauvais accoutrement du cheval d'*Ogier*, mais que *Braiffort* lui prouva bientôt quelle étoit sa force & sa vigueur, puisqu'il culebuta d'un coup de poitrail le cheval du Géant. *Ogier* ayant permis à celui-ci de se relever, le reste de leur combat ressemble si fort à celui de *Fierabras*, & de *Roland*, (que nous avons

décrit il y a quelques mois) que nous croyons devoir l'omettre entiérement. Le mêlange singulier de dévotion, de bravoure, d'honnêteté & de férocité, est absolument le même dans ces deux récits. La conclusion en est aussi la même. *Roland* tue *Fierabras*, *Ogier* donne la mort à *Bruhier*, & fait ainsi triompher la France de l'Afrique. L'armée infidelle, que le neveu de *Corsuble* avoit conduit jusques à la Loire, se dispose à se rembarquer: l'on est sûr que, puisque c'est *Ogier* qui a remporté cette victoire, le Roi *Caraheu* est appaisé, & que *Guyon*, Roi de Danemarck, frere d'*Ogier*, va rentrer avec lui dans les bonnes graces de l'Empereur. Ainsi la France est tranquille; mais *Ogier* n'avoit encore aucune satisfaction de l'assassin de son fils. Ce ne put être qu'à la suite d'une négociation assez difficile, que l'on engagea l'Empereur à lui livrer *Charlot*. *Charlemagne* craignoit que le Danois n'usât des droits de la victoire & de la nécessité, pour exercer ceux de la vengeance; il le craignit encore bien davantage quand le Prince ayant été amené au milieu de l'assem-

blée des Pairs & des Barons, *Ogier* le prit par les cheveux, & levant sur *Charlot* la lame redoutable de *Courtain*, on crut qu'il alloit faire voler la tête du fils aux pieds du pere. *Charles* détournoit déjà les yeux ; toute sa Chevalerie étoit immobile ; le peuple se taisoit, lorsque notre Héros jettant son épée aux pieds de l'Empereur, & s'y prosternant lui-même après avoir lâché *Charlot* : *O mon Empereur* ! lui dit-il, *apprends, parce que tu viens d'éprouver pendant un moment, ce que coûte de tourmens au cœur d'un tendre pere, la mort d'un fils cheri ; mais tranquillise-toi à présent, je laisse au ciel le soin d'accomplir ma vengeance. Le fils que je te conserve vaut moins que ne valoit celui qu'il m'a ravi : mais il ne régnera point sur tes peuples : la Providence ne permettra point qu'ils soient soumis à un tyran.*

Charlemagne ne fut occupé, dans ce moment, que du plaisir de voir son fils sauvé ; on applaudit à la générosité d'*Ogier*, & l'on revint à Paris goûter les douceurs de la paix. *Caraheu* s'y rendit aussi, dans l'esprit le plus pacifique ; & uniquement pour féliciter son ami ; il y

conduisit une belle Princesse, dont il raconta l'histoire à *Charlemagne* & à toute sa Cour. La voici.

Un Roi d'Angleterre, dont le Romancier ne nous apprend pas le nom, venoit à Paris pour rendre hommage de son Royaume à *Charlemagne*, car l'Angleterre se regardoit alors comme vassale de la France. Il conduisoit avec lui sa fille unique, *Clarice*, surnommée par excellence *la Belle ;* & il étoit accompagné de son Sénéchal *Gérard de Bruit*. Ayant été écarté, par la tempête, du chemin le plus court pour se rendre d'Angleterre à Paris, ils furent malheureusement rencontrés par la flotte de *Bruhier*, qui alloit débarquer à Bordeaux, pour faire, dans le même Royaume de France, l'irruption dont nous venons de parler. Le géant Sarrasin les attaqua en vrai corsaire ; il tua le Roi d'Angleterre, & eût fait le même traitement au Sénéchal, & probablement un encore plus indigne à la belle *Clarice*, si, par bonheur, ils n'eussent trouvé moyen de se sauver dans une chaloupe. Après avoir erré quelques jours en pleine mer, ils furent recueillis par le Roi *Caraheu*. Celui-ci, bien plus humain &

plus honnête, les traita avec toutes les distinctions imaginables, & les conduisit, comme nous venons de le dire, à la Cour de *Charlemagne*. L'Empereur se voyant maître de disposer du Royaume d'Angleterre par la mort de son feudataire, & de la main de la belle *Clarice*, qui en étoit l'héritiere, & dont les droits à cette couronne avoient besoin d'être défendus par quelque vaillant Chevalier, crut ne pouvoir donner une plus digne récompense à *Ogier*, & remplir mieux les vœux des Anglois, & ceux de la Princesse même, qu'en la mariant à notre Héros. Les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence, & *Caraheu* reconduisit sur sa flotte les nouveaux époux en Angleterre, où *Ogier* fut reconnu & couronné Roi.

Ici commence une longue suite de chapitres & d'événemens, qui forment la seconde partie du Roman d'*Ogier-le-Danois*. Quoique les faits en soient très-importans & très-multipliés, comme on en pourra juger par le très-court apperçu que nous en allons donner, le détail ne pourroit qu'excéder infiniment les bornes que doivent avoir nos Extraits, & que

d'ailleurs, ils ne paroîtroient peut-être à nos Lecteurs ni singuliers ni fort intéressans; nous nous hâterons donc de parcourir avec rapidité, pour arriver au moment où (pour nous servir de termes du Roman) *Ogier fut détenu en féerie, & puis revint en France.*

Ogier passa quelque temps en Angleterre avec *Clarice*, après quoi il lui prit envie d'aller revoir en Danemarck son frere *Guyon*. Il se met en route avec une suite peu nombreuse, & ayant à traverser un bois; il y est attaqué par une troupe beaucoup plus considérable de coquins, fous les coups desquels il eût succombé, si un jeune Chevalier, brave & vigoureux, ne fût venu à son secours. Ce Chevalier se trouve être *Gautier*, fils de *Guyon*, & neveu d'*Ogier*, qui venoit voir son oncle en Angleterre. L'oncle & le neveu se reconnoissent, & découvrent que l'embuscadre dans laquelle *Ogier* a pensé tomber, lui vient du perfide Sénéchal, qui veut se rendre maître du Royaume par sa mort, & épouser sa veuve. Malgré cette découverte, *Ogier* continue avec son neveu, sa route pour le Danemarck. Il fait seulement avertir secréte-

ment la Reine qu'il n'eſt pas mort. *Gautier* repaſſe en France, de concert avec ſon oncle. Il trouva à la Cour de *Charlemagne* le Sénéchal d'Angleterre avec la Reine, que l'on croyoit douairière. *Gérard de Bruit* propoſoit à l'Empereur de lui accorder l'inveſtiture de cette couronne, & de lui faire épouſer la prétendue veuve d'*Ogier*. On délibéroit ſur cette propoſition, à laquelle *Clarice* étoit très-oppoſée, lorſque *Gautier* déclara la trahiſon du Sénéchal, & offrit de la ſoutenir les armes à la main : on y conſentit, ils ſe battirent; & *Gautier* ayant vaincu le Sénéchal, celui-ci fut reconnu coupable, pendu & étranglé. *Clarice* fut ramenée triomphante en Angleterre. L'hiſtoire ne nous dit point que notre Héros revint partager le trône de ſa femme; il paroît, au contraire, qu'ayant fait vœu, lorſqu'il fut attaqué par les voleurs, que s'il échappoit à ce danger, il iroit travailler à la conquête de la Terre-Sainte; il entreprit ce pélerinage militaire. Il s'embarqua donc; & étant paſſé de l'Océan dans la Méditerranée, il arriva ſur la côte de Paleſtine, & débarqua dans la ville d'Acre (autrefois Ptolémaïde). Cette ville étoit poſ-

lédée par des Chrétiens; mais elle étoit assiégée & pressée de très-près par un Roi Sarrasin, nommé *Justamont*, frère de *Brunier*, qui avoit été vaincu par *Ogier*. Celui-ci ne s'étant point fait connoître, eut d'abord bien de la peine à se faire recevoir dans la ville d'Acre, & à s'y faire donner à manger, vu la disette qui y régnoit déjà; mais ayant mis en gage les ornemens de son écu, qui étoient d'argent, il fut enfin reçu chez une veuve. Le lendemain, s'étant joint à quelques Chrétiens qui faisoient une sortie, il fit un grand carnage des assiégeans, tua un de leurs Rois, que l'on nommoit *Cormoran*, & il fit tant d'exploits, que les Sarrasins se doutèrent que c'étoit à *Ogier-le-Danois* qu'ils avoient affaire. Le Roi *Jean*, qui régnoit à Acre, le soupçonna également; enfin *Ogier* en étant convenu, sa présence détermina les Chrétiens à livrer une seconde babaille. *Ogier* qui commandoit une aîle de leur armée, fut très-heureux de son côté, vainquit & tua *Justamont*; l'autre aîle n'eut pas le même succés: le Roi *Jean* y fut tué; mais *Ogier* étant venu pour rétablir les affaires de ce côté-là, acheva de détruire l'armée Sarra-

sine, & ramena les Chrétiens dans la ville. Alors ceux-ci élurent tout d'une voix notre Héros pour leur Roi : ainsi la couronne d'Acre fut la troisième qu'il porta, & qu'il laissa bientôt comme les autres, pour courir à de nouvelles conquêtes.

Au bout de quelque temps il voulut aller visiter le Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le Roman dit qu'il s'embarqua ; & qu'ayant été accueilli par une tempête, il échoua sur les côtes de Babylone (en quoi notre Romancier prouve qu'il est un grand ignorant en géographie). Quoi qu'il en soit, il se barbouille de noir, & se présente ainsi à *Noradin*, Soudan de Babylone. Il trouve en cette Cour le Roi *Caraheu*, qui ne le reconnoît pas. Le Soudan étoit alors en guerre contre d'autres maudits Sarrasins, entre autres, contre le géant *Langoulafre*, qui faisoit peur à tout le monde. *Ogier* obtient de le combattre, & le tue. On lui offre des emplois considérables dans l'armée Sarrasine ; il demande comme le plus beau celui d'être géolier des prisons du Soudan ; il obtient cette commission, & trouve dans les cachots de *Noradin* cent Chevaliers Chrétiens, la plupart François, & à leur tête

Gérard de Rouſſillon, ſon oncle. Il leur promet de s'occuper de leur délivrance, & ſe fait connoître au Roi *Caraheu*, qui, enchanté de le retrouver, lui promet de l'aider de tout ſon pouvoir. Cependant *Noradin* engage encore *Ogier* dans une nouvelle expédition contre le Roi *Moiſan;* mais quand celui-ci eſt vaincu, & conduit priſonnier par *Ogier*, le Soudan qui avoit eu des ſoupçons aſſez bien fondés ſur *Ogier* & *Caraheu*, fait mettre aux fers le vainqueur au lieu du vaincu; & ayant fait la paix avec celui-ci, le renvoie dans ſon Royaume de Jéruſalem. *Caraheu* en fut au déſeſpoir, & ne vit d'autre moyen de ſauver ſon ami, que de gagner le bord de la mer, de s'embarquer, de paſſer en Europe, dans l'eſpérance de ramener enſuite en Aſie une armée de Chevaliers François pour délivrer *Ogier*, *Gérard de Rouſſillon*, & tous les autres Chrétiens que *Noradin* tenoit en captivité.

Notre Romancier fait voyager ſes héros avec une ſi grande facilité, que *Caraheu* arrive à la Cour de *Charlemagne*, & y demande du ſecours pour *Ogier*. *Gautier-le-Danois*, ſon neveu, y étoit encore; & l'on juge bien qu'il s'empreſſa de voler

au ſecours de ſon oncle. Le Prince *Charlot*, toujours indigne de ſon rang & de ſa naiſſance, voulut en vain tramer une trahiſon pour l'en empêcher. *Gautier*, après un furieux combat, punit les traîtres; & ayant raſſemblé une troupe brillante & vaillante de jeuneſſe Françoiſe, s'embarqua avec le Roi *Caraheu* pour paſſer dans la Paleſtine. En arrivant à Acre avec ſon armée, il fut informé d'une nouvelle trahiſon, dont il punit encore heureuſement les auteurs. *Guyon de Danemarck*, ſon père, ayant appris qu'*Ogier* étoit Roi d'Acre, & ſe diſpoſoit à conquérir la Terre-Sainte, avoit quitté ſon Royaume pour aller le joindre, & étoit arrivé à Acre; mais il ne l'avoit plus trouvé. A peine étoit-il arrivé, que les Chevaliers *Templiers*, qui avoient une maiſon à Acre, qui étoient Chrétiens, & avoient été deſtinés originairement à défendre le Saint-Sépulcre, mais qui enſuite étoient devenus très corrompus dans leur foi & dans leurs mœurs; ces traîtres Chevaliers trahirent le Roi *Guyon*, & le vendirent aux Sarraſins, qui l'emmenèrent priſonnier à Jéruſalem, dont ils étoient les maîtres. Le premier ſoin de *Gautier*

fut de punir les *Templiers*; ensuite après s'être reposé quelques jours, il se mit à la tête de son armée, & s'achemina pour aller tirer tous ses parens des mains des Infidèles.*.

Gautier commença par se rendre à Jérusalem pour délivrer son pere; il mit le siége devant cette ville sacrée, sur laquelle régnoit encore le Roi *Moisan*, que le Soudan y avoit renvoyé après avoir enfermé *Ogier* son vainqueur. *Moisan* avoit une fille charmante, nommée *Clairette*. Sur le récit qu'en firent à *Gautier* les espions qu'il avoit envoyés dans la ville, il en devint éperdument amoureux. *Caraheu*, à qui il fit confidence de cette pas-

* Voici un furieux anachronisme. On sait que les Chevaliers Templiers ne furent institués que près de 300 ans après *Charlemagne*, & qu'ils furent abolis environ 200 ans plus tard, sous *Philippe-le-Bel*, parce qu'on leur imputa la conduite la plus irrégulière, & même les crimes les plus odieux. L'on voit que le Roman ne doit avoir été composé que du temps de *Philippe-le-Bel*, & que c'est à cause de cela que l'on fait ici jouer aux templiers un très-vilain personnage.

sion, jugea qu'il pouvoit en tirer grand parti pour la délivrance d'*Ogier* & de *Guyon*. Il ménagea donc non seulement une correspondance, mais une entrevue entre le jeune Chevalier & la belle, d'où il résulta que *Gautier* & *Carahen* furent parfaitement informés de l'état de la place. Le Roi *Moisan* avoit pour frère & pour Général le géant *Murgalant* : celui-ci sortit de Jérusalem, à la tête de l'armée Sarrasine pour combattre *Gautier*; mais il fut vaincu & repoussé avec une grande perte. Désespéré de ce mauvais succès, les deux frères firent proposer à *Gautier* de terminer la guerre par un combat singulier à outrance, & promirent qu'ils rendroient la ville si le jeune *Danois* en sortoit vainqueur. Celui-ci, digne du sang dont il étoit issu, & espérant d'ailleurs de soumettre Jérusalem après la victoire, & d'obtenir la belle *Clairette*, consentit volontiers au combat proposé. Le jour fut fixé au lendemain, & la lice préparée dans une belle place, à peu de distance de la ville. Au moment désigné, on vit sortir de Jérusalem un cavalier armé de pied en cap, avantageusement monté sur le plus fameux cheval de l'Asie, nommé

Marchevallée. La visière de son casque étoit baissée, ses armes brunies, & son écu sans devise. *Gautier* étoit armé à peu près de même; de sorte que les deux combattans ne pouvoient se reconnoître. Ils s'attaquèrent avec la plus grande vivacité, & commencèrent un des plus beaux combats qui ait été décrit par nos Romanciers. Du côté de *Gautier* l'on remarquoit tout ce que la force du corps & l'agilité naturelle, jointes au courage le plus décidé, peuvent procurer d'avantages. Il étoit aisé de s'appercevoir que son adversaire étoit beaucoup plus vieux, par conséquent plus pesant; mais il avoit bien plus d'expérience dans le métier des armes; il étoit accoutumé à porter les plus rudes coups; & sa valeur & son adresse paroissoient également confirmées.

Ce ne fut qu'après plus de deux heures de combat, qu'un coup terrible déchargé sur le casque du plus vieux des deux champions, en fit tomber une grande pièce; & découvrit aux yeux de *Gautier* étonné, *Guyon de Dannemarck* son père. Le fils, ayant levé sa visière, se jeta aussi-tôt à ses pieds; & ce moment offrit la scène la plus attendrissante. On fut long-temps sans

pouvoir comprendre comment ils avoient pu combattre si long-temps sans se reconnoître : enfin tout s'expliqua. C'étoit *Murgalant* qui avoit imaginé d'aller chercher *Guyon* dans sa prison, & de lui proposer d'être le champion de *Moisan* contre un certain Roi *Floriau*, qu'il supposoit venir disputer la couronne à son frère. Il lui avoit promis que, s'il venoit à bout de tuer cet ennemi, il recouvreroit la liberté, ainsi que tous les Chrétiens. Le bon Roi *Guyon* qui voyoit luire l'espérance de retourner à Acre, & de retrouver son brave frère *Ogier*, avoit donné dans le panneau ; & c'est ainsi qu'on étoit parvenu à faire combattre le père contre le fils. Dès que cette insigne trahison fut connue, elle révolta & indigna tous les spectateurs. *Caraheu*, plus capable de juger les procédés qu'aucun autre, en fut si irrité, qu'il plongea sur le champ son épée dans le sein de *Murgalant*. Les armées Chrétienne & Tunisienne s'ébranlèrent dans le moment, repoussèrent les troupes Sarrasines qui étoient sorties de Jerusalem pour être spectatrices du combat, & entrèrent, pêle-mêle, dans la ville avec elles. La ville fut prise, le Roi *Moisan* fut tué

dans la mêlée ; *Guyon* & *Gautier* rendirent graces à Dieu dans l'Eglise du Saint-Sépulcre ; & le dernier épousa la belle *Clairette*, qui se fit Chrétienne. On peut juger qu'on ne perdit point de temps pour voler au secours d'*Ogier* & des autres Chevaliers prisonniers de *Noradin*. Celui-ci voyant arriver à lui une armée victorieuse, qui venoit de conquérir Jérusalem, réunit toutes ses forces pour s'y opposer. Il appela à son secours son frère *Braquemont*, personnage qui eût effrayé tout autre que nos Paladins, mais qui ne servit qu'à rendre leur triomphe plus glorieux. Tous ces Infidèles furent défaits & tués dans une sanglante bataille ; Babylone fut prise, les prisonniers qui étoient (dit notre ignorant Romancier,) dans la tour de *Babel*, furent délivrés. *Ogier* en fut couronné Roi ; & céda ensuite ce Royaume à son oncle *Gérard de Roussillon*, qui prit bientôt le nom de *Gérard d'Euphrate*, sous lequel nous avons son histoire.

Bientôt l'armée Chrétienne rentra dans *Jérusalem*, dont *Ogier* ne fut encore déclaré Souverain, que pour en céder l'Empire à son cher neveu *Gautier*. Ce fut là que *Caraheu* & la belle *Gloriande* son

épouse se déterminèrent enfin à embrasser le Christianisme : ils furent baptisés dans les eaux du Jourdain, & s'attachèrent si fortement à notre sainte Religion, qu'ils sont, dit le Romancier, encore actuellement honorés, *Caraheu* sous le nom de *St. Acaire*, & *Gloriande* sous celui de *Ste. Euphrasie*. Le Roi *Guyon* se rembarqua à Acre pour retourner en Danemarck; le Roi & la Reine de Tunis partirent du même Port pour regagner leurs Etats. *Ogier* mit aussi à la voile pour la France; mais il ne devoit pas y arriver si-tôt : le moment étoit venu, où *Morgane* devoit tirer le profit du dernier don qu'elle lui avoit fait lors de sa naissance. Il voguoit au milieu de l'Océan avec un vent assez favorable, lorsque tout-à-coup un courant rapide, inconnu dans ces parages, aux Pilotes les plus expérimentés, entraîna le navire d'une manière pour ainsi dire irrésistible. On apperçut une côte élevée; elle étoit de pierre d'aimant; on ne pouvoit s'empêcher d'en approcher; & le gouvernail se dirigeoit de lui-même vers une plage assez agréable entre deux falaises escarpées. Le vaisseau fut forcé d'y échouer douce-

ment. *Ogier* ayant paru sur le tillac, une planche s'offrit pour lui faciliter la descente; il en profita, & dès qu'il fut à terre, un vent impétueux relança le vaisseau & le reste de l'équipage en pleine mer, & les porta vers les côtes de France.

Ogier eût été effrayé de toutes ces circonstances singulières, si un héros pouvoit l'être; & si d'ailleurs mille détails agréables n'eussent contribué à le rassurer & à le divertir. Il crut voir venir au-devant de lui un peuple nombreux, composé de personnes bien faites; bien vêtues. Ce peuple paroissoit disposé à lui rendre hommage, on l'entouroit, on l'admiroit, on le fêtoit, on le conduisit enfin jusques dans l'avenue d'un superbe Palais, d'où il vit sortir la merveilleuse *Morgane* au milieu d'une troupe de Nymphes, dont elle paroissoit la plus jeune & la plus belle: *Venez mon fils*, dit la Fée, en abordant notre Héros, *venez dans mon château d'Avallon* *, *où vous êtes depuis si long-temps attendu.*

* On peut bien assurer que ce château n'étoit point la ville de ce nom, située en Bourgogne, puisqu'on y abordoit par mer.

J'ai assisté à votre naissance..... Ah! Madame, que dites-vous, s'écria aussi-tôt *Ogier*, en se jettant à ses genoux, *ce seroit plutôt moi qui pourroit avoir assisté à la vôtre; vous n'avez que dix-huit ans... J'en ai davantage*, répondit modestement la Fée; *mais suivez-moi, nous vous expliquerons ce mystère.* Bientôt ils entrèrent dans un magnifique sallon, où *Morgane*, prenant une couronne d'or ornée de pierreries, représentant des feuilles de lauriers, des myrthes & des roses, dit à notre Héros : *régnez ici, & recevez cette couronne, en signe de l'autorité que vous pourrez toujours y exercer. Ogier* laissa poser sur sa tête cette couronne fatale, à laquelle étoit attaché le don d'immortelle jeunesse, mais en même temps l'oubli de tout autre sentiment que celui de l'amour de *Morgane* & des plaisirs qu'elle pouvoit procurer. De ce moment notre Héros ne se souvint plus de la Cour de *Charlemagne*, ni de la gloire qu'il avoit acquise en France, ni des couronnes de Danemarck, d'Angleterre, d'Acre, de Babylone & de Jérusalem, qu'il avoit successivement portées, ni de tant de batailles qu'il avoit livrées, ni de tant de Géants qu'il avoit vaincus. Les

momens même les plus agréables qu'il avoit passés jusqu'alors, étoient tout à-fait effacés de sa mémoire; il ne se souvint plus d'*Elizène*, de *Gloriande*, ni de *Clarice*; il ne connoissoit plus que *Morgane*; il ne voyoit plus qu'elle. Elle le promena successivement dans tous les appartemens de son palais & dans tous les bosquets de ses jardins. Il y remarquoit toujours quelque chose de nouveau, parce que l'art de *Morgane* en varioit le spectacle: mais c'étoit sur-tout dans sa personne qu'il appercevoit sans cesse de nouveaux charmes, toujours par un effet de la même magie. Entraîné par de si douces illusions, au milieu de si délicieux enchantemens, *Ogier* ne comptoit point les jours: ils s'écouloient comme les heures. S'il trouvoit les nuits un peu plus longues, c'est parce que les voluptés sembloient en multiplier les instants. Cependant il en passa tant & tant, que, sans qu'il s'en apperçût, il avoit déjà vécu deux cents ans dans le Palais & dans les bras de la Fée *Morgane*, lorsqu'il en en fut tiré par un événement que nous raconterons après avoir fait deux seules remarques sur la premiere séance de deux cents

ans qu'*Ogier* fit dans le château d'Avallon.

Quand notre Héros fut bien établi dans ce château, & qu'il commença à en connoître les êtres, *Morgane* lui dit qu'elle avoit à lui préſenter un Chevalier qui y habitoit auſſi, qu'il ne connoiſſoit pas ſans doute de vue, mais dont il avoit immanquablement entendu parler; c'étoit le grand Roi *Artus*, que la Fée ſa ſœur avoit enlevé il y avoit 460 ans, au moment qu'il alloit être tué par le traître *Mordrec*, & qu'elle avoit tranſporté dans ce beau château, où elle avoit elle même établi ſa retraite. Tout le monde, en Angleterre & en France, croyoit *Artus* mort depuis long-temps, & la Chevalerie de la Table ronde éteinte avec ſon Chef: du moins croyoit-on qu'il n'y avoit qu'un foible reſte de ces Chevaliers qui eût ſubſiſté quelque temps après *Artus*. Mais on ſe trompoit: *Artus* étoit & eſt peut-être encore dans le château d'Avallon; & voici comment *Morgane* avoit imaginé de lui procurer des amuſemens dignes de lui, qu'elle lui fit quelquefois partager avec *Ogier*. L'enchanteur *Auberon*, Roi des lutins, & frère de *Morgane*, de

père & de mère (*Artus* n'étoit ſon frère que de père), venoit ſouvent voir ſa ſœur, lui donner des nouvelles de ce qui ſe paſſoit dans le monde, & la ſecondoit dans ſes enchantemens. Il avoit placé à la ſuite de *Morgane* une troupe de petits lutins ou eſprits follets, qui faiſoient tout ce qu'elle vouloit, & prenoient toutes ſortes de formes. Elle leur avoit donné ordre d'amuſer *Artus*, & de l'occuper dans ſon goût. Tantôt ils prenoient la figure de ces anciens Chevaliers qui ornoient ſa Cour; du ſage *Gauvin*, de l'illuſtre *Lancelot-du-Lac*, de l'incomparable *Perceval-le-Gallois*, du grand Roi *Méliadus*, de ſon fils *Triſtan de Léonois*, ſi célèbre par ſes exploits & ſes amours, &c. Il paroiſſoit à *Artus* que ces Chevaliers venoient le conſulter ſur l'interprétation de quelques articles des ſtatuts de la Table ronde. Ils parloient avec lui de leurs anciennes guerres, & ſe plaignoient quelquefois que l'eſprit de la Chevalerie ſe perdoit dans le monde, & que; depuis deux ou trois ſiècles, ils trouvoient qu'on étoit bien baiſſé ſur le chapitre de la bravoure, & ſur celui de la galanterie.

Pour diverſifier les amuſemens d'*Artus*,

& afin que tout ne se passât pas en récits, les lutins se transformoient quelquefois en monstres, en géants, en Chevaliers ennemis; ils venoient, sous cette forme, attaquer le pavillon qu'habitoit le Monarque, & le défier jusques sur son perron, offrant de faire avec lui un ou plusieurs coups de lance, & de combattre à l'épée, même à outrance. *Artus* ne refusoit jamais le combat, & en sortoit toujours vainqueur, ne courant jamais aucun risque, quoique pour rendre la scène plus intéressante & plus digne de lui, on lui laissât la satisfaction de croire qu'il en couroit beaucoup. On juge bien qu'*Artus* & *Ogier* furent charmés de se trouver ensemble : dans le cours des conversations qu'ils eurent, à différentes reprises, ils se racontèrent tout ce qui s'étoit fait de beaux exploits de leur temps, & surtout ceux auxquels ils avoient eu part. Au bout de quelque temps, le Roi de la Grande-Bretagne apprit à celui de Danemarck & de Babylone qu'il venoit de recevoir un nouveau défi de le part d'un géant nommé *Malambrun*, qui, secondé de l'enchanteur *Papillon*, vouloit éprouver sa valeur & celle du nouveau Che-

valier qu'il avoit appris être arrivé chez *Morgane*. Nos deux Héros regardèrent ce défi comme une véritable bonne fortune; ils prirent jour pour le combat, & s'y préparèrent sans en instruire *Morgane*. *Ogier* avoit conservé sa bonne épée *Courtain* & *Artus* avoit retrouvé *Escalibor* (à ce qu'il croyoit) que sa sœur lui avoit rendue, disant qu'elle l'avoit fait repêcher dans le lac où *Artus* l'avoit fait jetter lors de sa défaite avec *Mordrec*. Avec de pareilles armes, la bataille fut sans doute admirable & merveilleuse. Quel dommage qu'elle ait eu si peu de spectateurs, que nous n'ayons pu en savoir les détails! Elle finit par la défaite du géant & de l'enchanteur, qui se déclarèrent esclaves de nos deux Rois, & tout-à-fait à leurs ordres. *Artus* s'attacha *Palambrun*, & *Ogier*, *Papillon*, qui les servirent depuis avec la plus grande soumission. Il les faisoient quelquefois joûter en leur présence, & se divertissoient infiniment des coups de force de l'un, & des tours de soupleſſe de l'autre.

Tandis que le temps se passoit aussi agréablement dans le château de *Morgane*, les

les siecles s'écouloient dans le reste du monde, & les événemens heureux & malheureux s'y succédoient. *Gautier*, après avoir regné quelque temps sur Jérusalem avec la belle *Clairette*, en fut chassé par les Sarrasins, qui avoient également repris le Royaume de Babylone sur *Gerard d'Euphrate*. *Gautier* fut contraint de se rembarquer pour l'Europe avec sa femme & ses deux enfans: ils y arriverent heureusement; & la Terre Sainte retomba sous le pouvoir des infideles, jusqu'à ce que la postérité d'*Ogier* la soumit de nouveau au joug du Christianisme; sous le regne de *Godefroy de Bouillon*, descendant de notre Héros.

Enfin, le moment arriva où *Ogier* devoit être séparé de sa belle Fée, au moins pour une année. Un jour qu'il étoit sur le bord d'une fontaine occupé de la conversation & des charmes de *Morgane*, cette merveilleuse couronne d'or qu'il avoit sur la tête, & qu'il n'avoit jamais quittée depuis le jour que la Fée la lui avoit donnée, se détacha tout-à-coup, & tomba au fond de l'eau qui rempliſſoit la fontaine. La sœur d'*Artus* la chercha, & voulut en vain

la faire chercher. Tandis qu'elle étoit occupée de cette inutile soin. *Ogier* retrouvant tout-à-coup le souvenir de la Cour de *Charlemagne*, se souvenant de la vie active, mais glorieuse qu'il y avoit menée, de tous les pays qu'il avoit parcourus en Conquérant, & dans lesquels il avoit été couronné, rougit de ne plus passer sa vie que dans une oisiveté voluptueuse, ou occupé tout au plus à combattre des fantômes; il passa le reste du jour à se promener tristement dans les allées & les bosquets du jardin, & rentra enfin sur le soir dans le château, où *Morgane*, dans une situation d'esprit encore plus triste, l'avoit devancé. Il la trouva en conférence avec son frere *Auberon*: celui-ci l'avoit instruite des ordres du Destin. Il étoit réglé qu'*Ogier* feroit encore un tour en France; réparoîtroit à la Cour d'une nouvelle Dynastie de Rois destinés à gouverner, pendant plusieurs siecles, ce puissant & brillant empire; se mettroit à la tête de l'armée du premier de ces Rois, & acheveroit de chasser de France les Payens & les Mécréans; de sorte que ne restant plus dans cet Etat un

seul homme qui ne suivît & ne respectât la Loi de J. C, les Rois de France pourroient légitimement ; & sans contredit, s'appeller *Rois Très-Chrétiens* ; enfin, il devoit animer dans Paris l'esprit de courtoisie, de galanterie & de gaieté qui y régnoit du temps de *Charlemagne*, & le mettre si bien à la mode en France, qu'il y subsistât long-temps. *Auberon* ajouta que tout cela devoit se passer dans le cours d'un an, au bout duquel *Morgane* retrouveroit son amant, & pourroit encore l'intéresser, & l'amuser pendant plusieurs siecles.

La Fée, un peu consolée par cette derniere promesse, consentit à laisser partir *Ogier* : elle lui déclara que, sachant quelle étoit la nature des inquiétudes qui l'agitoient, elle étoit prête à y déférer, & que, dès le lendemain, elle feroit tout préparer pour son voyage. *Auberon*, *Ogier* & elle souperent ensemble. Le Roi des Lutins apprit à notre Chevalier, que *Charlemagne* étoit mort depuis bien long-temps, qu'il avoit eu pendant deux siecles des successeurs qui, s'étant toujours trouvé de plus en plus foibles & incapables de gouverner, avoient laissé flotter

les rênes de l'Empire, & venoient enfin de les abandonner entiérement ; que l'illustre maison des *Capet* occupoit le trône, & que cette race devoit en porter la gloire au plus haut degré ; mais qu'après une suite de régnes foibles & malheureux, il étoit nécessaire de rétablir en France l'esprit de l'antique Chevalerie qui y étoit entiérement perdu ; & qu'*Ogier* étoit seul capable d'accomplir ce grand œuvre. Après une nuit remplie des assurances les plus vives de tendresse & de regrets, reçues & données par le Héros & la Fée, *Auberon*, s'étant retrouvé le matin auprès d'eux, présenta à *Ogier* un Lutin nommé *Benoît*, qu'il avoit destiné à lui servir d'Ecuyer pendant son voyage. C'étoit un petit démon dont l'adresse & l'intelligence étoient infinies ; il étoit capable de jouer toute sorte de personnages, & de faire toute sorte de métiers ; il étoit tel enfin qu'il falloit être pour servir un Chevalier qui devoit, pendant le cours d'un an, éprouver des aventures de toutes les especes. *Morgane*, de son côté, se chargea de fournir à son amant un cheval admirable ; elle ne pouvoit lui en donner un meilleur que le lutin *Papillon*,

qui prit pour lui obéir la forme d'un superbe coursier, auquel *Alfane*, *Bayard*, *Rabicant* même ne pouvoient être comparés. Quant à l'armure, on ne pouvoit rien faire de mieux que de rendre à *Ogier* celle qu'il avoit portée autrefois, & surtout la bonne épée *Courtain*. Il n'avoit aussi, pour être toujours aimé de toutes les Dames, qu'à conserver la figure mâle & agréable, la taille élégante & majestueuse, le ton noble, le propos spirituel & galant dont il avoit été doué en naissant, qu'il avoit conservé pendant le cours de sa vie chevalerefque, & qu'il avoit apporté à la Cour de *Morgane*. Quoiqu'il ne fût plus de la premiere jeunesse, il paroissoit être dans la plus belle saison de la vie, & ne pouvoit perdre aucun de ses agrémens tant qu'il resteroit auprès de la Fée; mais comme il s'en écartoit, il couroit risque d'être réduit à l'état de décrépitude. Pour prévenir ce malheur, *Auberon* & *Morgane* lui donnerent une bague: *Conservez précieusement*, lui dirent-ils, *cet anneau qui vous est nécessaire pour remplir l'honorable commission dont vous êtes chargé; gardez-vous de le perdre; & souvenez-vous*, ajouta *Morgane*, en lui di-

sant le plus tendre adieu, *souvenez-vous toujours que c'eſt à* Morgane *que vous devez la longue durée de votre jeuneſſe & de vos plaiſirs.*

Enfin, *Ogier* s'embarqua avec *Benoît* & *Papillon* ſur une barque que les lutins de la mer lui tenoient prête. Il fut tranſporté avec la plus grande rapidité ſur les côtes de Languedoc; il y débarqua, & gagna Montpellier, d'où, monté ſur le merveilleux *Papillon*, il parvint en peu de journées à Paris. Après une toilette militaire, il ſe rendit avec ſon Ecuyer *Benoît* au lieu où étoit autrefois le Palais de *Charlemagne*. C'étoit à la rive gauche de la Seine, dans le même lieu que *Julien*, ſurnommé l'*Apoſtat*, avoit pluſieurs ſiecles auparavant, choiſi pour ſon habitation. *Ogier* trouva ce palais abſolument détruit : il n'en reſtoit plus que les maſures. Les Normands ayant aſſiégé Paris ſous *Charles-le-Gros*, avoient ruiné cette demeure royale. On indique à notre Chevalier le nouveau palais, placé à la pointe de l'Iſle Notre-Dame, & on lui apprend que les Rois qui y réſident s'appellent *Hugues*, ſurnommé *Capet*, & *Robert* ſon fils. *Ogier* s'y tranſporte, en

traverſant des rues dont la plupart lui étoient inconnues, & paſſant devant des maiſons dont l'architecture étoit très-différente de celle employée de ſon temps. Les premiers auxquels il s'adreſſe entendent bien ce qu'il veut leur dire, mais lui répondent dans une langue remplie de mots qui lui ſont tous nouveaux: les ſoldats qui compoſent la garde royale, au lieu de piques & de lances dont ils étoient armés autrefois, ont des lombardes ou halbardes. Dès qu'il eſt entré dans la grande ſalle, on lui demande qui il eſt, & d'où il vient? Il ſe nomme; on ne le connoît pas: il demande à parler aux Grands Officiers du temps de *Charlemagne*, les nommant par leur nom propre qui étoit devenu auſſi inconnu que le ſien, & les déſignant par les titres de leurs offices; mais pluſieurs de ces belles places étoient abolies, & les autres ſubſiſtoient ſous de nouvelles dénominations. Par exemple, quand il demande le Chef des écuries, on croit qu'il veut parler de celui qui commande les armées; s'il s'informe des Diſtributeurs des aumônes, & des Tréſoriers des fonds deſtinés aux pauvres, on croit qu'il veut parler des

plus riches & des plus illuſtres Prélats de la Cour, & ainſi des autres. Enfin, il ne ſe reconnoît plus, & perſonne ne le reconnoît. Son ajuſtement étoit auſſi peu de mode que ſes paroles; quelques courtiſans lui firent remarquer qu'on ne paroiſſoit plus à la Cour armé de pied-en-cap, comme il l'étoit : on conſervoit tout au plus quelques petites pièces de ſon armure pour déſigner ſon grade militaire. *Corbleu*, dit alors notre héros impatienté, *vêtu ſui-je encore, comme convient à Paladin de la Cour de* Charles-le-Grand, *Empereur de Rome & Roi des François : ors apprenez que je me clame* (nomme) *Ogier-le-Danois*. On alloit lui reprocher qu'il parloit Gaulois, & que ſon langage n'étoit plus du bel uſage, lorſque le jeune *Matthieu de Montmorency*, fils de *Bouchard*, le conſidérant attentivement, crut reconnoître dans ſes traits ceux du Grand *Ogier*, dont il étoit arrière-petit fils par ſa mère. *Beau Couſin*, dit-il à *Güy de Laval*, auprès de qui il ſe trouvoit pourlors, ne vous ſemble-t il pas reconnoître ici l'image de ce noble ancêtre que nous avons ſi ſouvent admiré ſur la cheminée de la grande ſalle de notre château ?

Assurément, répondit *Guy*.... Aussi-tôt on s'aproche d'*Ogier*, on l'interroge: l'air noble & assuré avec lequel il répond, achève de faire penser que la conjecture est bien fondée. On est enfin persuadé que la Cour de *Hugues-Capet* renferme, pour ce moment, la fleur de la Chevalerie de *Charlemagne*, On le mêne en triomphe au Roi: sa bonne mine est généralement admirée de tout le monde; & l'on passe bientôt du soupçon que l'on avoit sur son compte, & du ridicule que l'on jettoit sur son ajustement, à l'attention, au respect & même à l'enthousiasme pour sa personne. Tel étoit dans ce temps-là, le caractère du public François, disposé à la plaisanterie, & cependant facile à séduire. Les Rois, après s'être bien assurés que c'étoit *Ogier*, le regardent comme un héros qui leur doit être d'un grand secours, & son retour comme une preuve évidente & miraculeuse de la protection que le ciel veut accorder à leur règne & à leur postérité. On lui donne un appartement dans le palais. Il reconnoît avec plaisir ceux de son nombreux *lignage*, & les descendans de ceux qui étoient ses compagnons d'ar-

mes, du temps de *Charlemagne*. Bientôt il n'y a plus un jeune Seigneur qui ne prétende lui appartenir, fût-ce même par les *Ganelons* & les *Haute-Feuille*.

On lui propose de changer quelque chose à son ajustement, & de s'habiller un peu plus à la mode : « J'y consens, » répondit-il, pourvu qu'on ne me propose » point d'altérer mes principes de con- » duite; je suivrai volontiers la mode sur » la façon de me vêtir, quand même elle » seroit un peu incommode ou fort ridi- » cule. Sur cet article-là il faut céder au » temps ; *l'habit ne fait pas le moine*, » ajouta-t-il en riant, & se servant d'un » proverbe qui étoit déjà à la mode du » temps de *Charlemagne* ». Il pensa de même sur les ameublemens & les orne- mens intérieurs des maisons, & même sur les ragoûts & la cuisine, qu'il trouva biens changés depuis 200 ans. L'heure des repas lui parut même indifférente, pourvu qu'il trouvât bien à se nourrir, conformé- ment à la force de son appétit & de son tempéramment.

Cependant on ne tarda pas à lui apprendre que la France & Paris même étoient menacés d'une nouvelle irruption

de la part des Normands, c'eſt-à-dire, des Norvégiens. Ces peuples barbares, habitans d'un pays ſitué par-delà le Danemarck, que ſa famille & lui-même avoient long-temps contenus, ayant trouvé enſuite de plus foibles barrières, avoient inondé toute l'Europe; & c'étoit en France qu'ils avoient fait les plus grands ravages. Les deſcendans dégénérés du grand *Charlemagne*, avoient eu bien de la peine à leur réſiſter, & avoient enfin été obligés d'acheter d'eux la paix, en leur livrant la belle Province de Neuſtrie. *Roland*, leur chef, s'étoit fait baptiſer; & toute ſon armée ayant ſuivi ſon exemple, ces anciens barbares étoient déjà regardés comme François; mais le Nord venoit encore d'en vomir une nouvelle troupe, qui conſervoit ſes anciennes erreurs & ſon ancienne férocité. Ils étoient débarqués à l'embouchure de la ſomme, & remontant des deux côtés de cette rivière, ils inondoient la Picardie, & menaçoient le Beauvoiſis & le Soiſſonnois. Les Rois propoſèrent à *Ogier* d'aller les combattre, à la tête de l'armée Françoiſe: on juge bien que cette propoſition lui fut infiniment agréable. Au bout de quelques jours on

lui remit l'état des troupes & des Officiers de son armée, dans lequel il lut des noms fameux qu'il connoissoit depuis long-temps; il remarqua qu'il n'y avoit aucun possesseur de fief de la couronne, grand ou petit, qui ne se fût empressé à servir contre ces ennemis communs de la religion & de l'Etat, oubliant, dans ce moment, les haines particulières qui les faisoient si souvent combattre les uns contre les autres. Les Evêques & les Abbés s'étoient également déterminés à faire marcher leurs vassaux sous la conduite de leurs vidames ou avoués, ou même sous la leur; car il se trouvoit encore des Prélats du goût de l'Archevêque *Turpin*.

Le rendez-vous général de l'armée étoit à Beauvais. *Ogier* y fit la revue des troupes; il vit, pour la première fois, armés en guerre, ces mêmes jeunes Chevaliers François que, les premiers jours de son séjour à la Cour de France, il avoit vu danser au bal, en habits parés & galans, ou se promener dans Paris avec aisance & liberté; il leur trouva sous les armes la même bonne grace; & enchanté de la manière dont ils se présentoient au combat: *Ah!* (leur dit-il) *beaux neveux*,

beaux cousins, à présent je vous reconnois pour être de mon lignage ; vous l'honorez & prouvez que en êtes ; mais j'en doutois. Ne soupçonnant plus leur valeur, il leur recommanda l'attention & la discipline ; & l'on marcha à l'ennemi, que l'on joignit près de Clermont en Beauvoisis. *Ogier* rangea bientôt son armée en bataille ; & s'avançant à la demi-portée du trait, il défia d'abord le chef de la troupe barbare, & lui proposa le combat seul à seul. Celui-ci le refusa, & l'on se prépara à une affaire générale. On commença par chanter, suivant l'usage, la chanson de *Roland*. *Ogier* l'écouta avec plaisir ; il en avoit connu le héros. Un bel esprit de l'armée s'avisa de lui dire que si l'on en avoit eu le temps, on en eût fait une pour lui, que les soldats auroient chantée aussi volontiers. *Corbleu*, répondit-il, *peu m'importe que l'on me chante, pourvu que l'on me suive !*

Au moment que l'on alloit charger, il fut assiégé d'une foule d'aides-de-camp, qui, de la part de leurs chefs, demandoit de quel côté telle ou telle troupe devoit agir. *Corbleu* répliqua-t-il, *allez tout droit devant vous, enfoncez tout ce*

qui vous ſera oppoſé ; en un mot, faites comme moi. Il fut obéi ; & les Barbares, malgré une réſiſtance longue & opiniâtre, furent enfoncés, pourſuivis, & entièrement défaits. *Ogier* tua, de ſa main, leur Roi, Duc ou Chef, nommé *Gayant-le-Cruel ;* ils furent obligés de repaſſer la Somme ; &, après avoir fait les pertes les plus conſidérables, le reſte de leur armée fut contraint de mettre bas les armes, & de ſe ſoumettre, non-ſeulement à la domination, mais à la religion du vainqueur. Ainſi il ne ſubſiſta plus en France un ſeul Payen, ni un ſeul Mécréant : aucun ne ſe rembarqua ; &, depuis, aucun n'a oſé reparoître. Pour leur en ôter tous les moyens, *Ogier* fit fortifier deux places ſur la ſomme : l'une fut nommée Abbeville, parce qu'elle fut fondée ſur le territoire de l'Abbaye de Saint-Riquier ; l'autre Saint-Valery. On y mit de bonnes garniſons, & on les confia à des Gouverneurs ſages & vigilans ; & cette campagne étant auſſi glorieuſement terminée, notre Héros revint à Paris, & y paſſa l'hiver, jouiſſant de la plus haute conſidération de la part des Rois, des Courtiſans, du Militaire,

même du Clergé, du Peuple, & surtout des Dames. Il faisoit revivre partout les principes de la vieille cour.; mais il les présentoit avec tant de graces, qu'on ne leur trouvoit pas l'air antique ni hors de mode. Il assistoit aux conseils & aux parlemens. Quand on y traitoit des affaires délicates & difficiles, il écoutoit avec attention; & après avoir bien entendu, il donnoit son avis suivant la raison & la justice. Si on lui opposoit des difficultés de forme, *Seigneurs*, disoit-il, *les loix & les formes sont faites pour soutenir la vérité & l'équité; si ce que je pense y est conforme, trouvez la forme convenable pour l'expédition; mais que ce qui est juste & utile soit exécuté & pratiqué.* Quand sur les usages militaires on lui disoit que les temps avoient apporté des changemens; *les principes de la tactique & de la discipline n'ont jamais varié*, répliquoit-il; *ils ont été, sont & seront les mêmes dans tous les temps, & chez toutes les nations, la différence des armes & des lieux ne fait qu'en modifier l'usage.* Il étoit rempli de respect pour sa religion, comme on l'étoit du temps de *Charlemagne;* il en pratiquoit tous les devoirs avec bonne

foi & simplicité, & ajoutoit que dans sa jeunesse il avoit souvent baisé l'anneau pastoral, & même les pieds de l'Archevêque *Turpin*, dont il honoroit le caractère; mais que comme ce bon Prélat avoit la fantaisie de faire le Chevalier, il s'étoit souvent battu contre lui, & l'avoit toujours culebuté. Le peuple François l'aimoit & le respectoit, d'autant plus qu'il ne se familiarisoit point trop; il étoit bon & humain, mais sans ostentation & sans foiblesse; on le reconnoissoit également à sa bonne mine & à la décence de son ajustement. Il ne devoit point la considération dont il jouissoit à ses grands airs, mais à ses bonnes manières. Il assistoit volontiers aux fêtes & aux divertissemens de la cour & de la ville, & jugeoit du mérite des productions des *Trouvères* & des *Menestrels*, d'après un sentiment naturel bien plus sûr que la discussion des regles, qu'il ne se piquoit point de connoître. Enfin la belle & noble galanterie étoit l'article sur lequel notre merveilleux Chevalier triomphoit véritablement. On avoit craint d'abord qu'un Chevalier dont les premières proueſſes avoient plus de deux

cens ans de date, ne pût égaler ceux qui commençoient leur carrière amoureuſes; mais il prouva bientôt, ſans réplique, que l'expérience, en pareille matière, eſt d'un extrême avantage. On avoit peine à concevoir comment il ne paroiſſoit pas avoir quarante ans; & il n'avoit garde d'expliquer ce myſtère, car il ne vouloit parler ni de ſon ſéjour chez *Morgane*, ni de l'obligation où il étoit d'y retourner, quand il auroit rempli ſa miſſion. Il prouvoit qu'il étoit diſcret, en ſe taiſant ſur ſes bonnes fortunes, même du temps de *Charlemagne*. Il convenoit ſeulement qu'il en avoit eu beaucoup, mais ſans nommer les maſques, il diſoit quelquefois en ſouriant qu'il avoit peut être plus de part à la généalogie des jeunes gens du règne de *Hugues-Capet*, qu'ils ne le croyoient eux-mêmes : *mais beaux fils*, leur diſoit-il, *nous tenions pour maxime, au temps jadis, qu'il faut être reſpectueux avec les Dames juſques au tête-à-tête, & diſcret après.* Des principes ſi dignes d'être applaudis, ſoutenus d'une haute réputation, d'une figure & d'une politeſſe nobles & militaires, lui procurèrent les plus brillans ſuccès : le beau ſexe aime

les Héros; & *Ogier* fit, dans son hiver, tant de conquêtes, que *Morgane*, en consultant son miroir magique, en fut jalouse; mais elle étoit bien sûre qu'il les oublieroit bientôt dans le château d'Avalon.

La plus singulières de ses aventures pensa découvrir un grand & important secret. Nous en allons faire le récit abrégé.

La vieille Comtesse de Senlis avoit figuré, dans sa jeunesse, parmi les plus jolies femmes des Cours de *Charles-le-Simple* & de *Louis-le-Fainéant*; on prétend même que si ces deux Monarques n'avoient pas mérité leur surnom, ils auroient pu se vanter de lui avoir plu; mais depuis quelque temps elle ne conservoit que le goût des plaisirs, dénué des moyens nécessaires pour les faire naître. Cependant ayant entendu faire les plus grands éloges de notre Héros, & s'appercevant qu'il étoit regardé de très-bon œil par les femmes les plus aimables de la Cour, elle voulut aussi former des projets sur son cœur: elle prit donc le prétexte de quelques prétentions qu'elle pouvoit avoir sur le Comté de Vermandois, & lui fit demander une audience particulière.

On la lui accorda; elle vint au rendez-vous dans l'ajuſtement le plus ſéduiſant. Sa robe & toute ſa parure étoient du couleur de roſe le plus frais; mais hélas! le reſte de ſa perſonne étoit feuille morte. Après avoir dit un mot très-léger de ſon affaire, elle ſe rejeta ſur la confiance qu'elle avoit en *Ogier*, & qu'elle ne doutoit pas qu'il ne méritât. *Je ſuis trop jeune*, lui diſoit-elle en minaudant, *pour avoir eté témoin de votre première apparition à cette Cour; mais je me ſouviens d'avoir, dans ma plus tendre enfance, entendu dire à ma vieille grand'mère, la Comteſſe de Troyes, qu'elle vous avoit encore vu à la Cour de* Charlemagne : *qu'il étoit beau, cet* Ogier-le-Danois, *s'écrioit-elle! qu'il étoit galant! qu'il étoit brillant! qu'il étoit diſcret! Elle s'attendriſſoit en me parlant de vos graces & de vos proueſſes; & peut s'en faut*, ajoutoit-elle, *peu s'en faut que je n'éprouve la même ſurpriſe & la même émotion en vous en entretenant. Seroit-il donc poſſible, ô mon cher Prince, que je trouvaſſe en vous les mêmes charmes qu'y trouvoit mon ayeule....* Tout autre qu'*Ogier* eût été fort embarraſſé de la réponſe. Nous croyons qu'il

auroit pu s'en tirer, sans un accident qui dérangea tout. La Comtesse, en disant ces mots, serroit la main d'*Ogier*; & comme il la retiroit; l'anneau que *Morgane* avoit mis au doigt du Paladin, fut entraîné par les doigts secs & décharnés de la douairière de Senlis. Dès que notre Héros cessa de l'avoir à son doigt, l'effet du charme fut suspendu, & il parut tout-à-coup vieux, caduc & décrépit. S'il en fut très-affligé, la Comtesse n'en fut pas moins étonnée; mais elle se douta, sur le champ, qu'il y avoit quelque mystère. Elle veut se jeter sur la bague : *Ogier* se précipite pour la ramasser, & tombe; la Comtesse l'écarte sans beaucoup de peine, se saisit de l'anneau, le met à son doigt, & se retrouve sur le champ à l'âge de vingt-ans : sa peau livide se blanchit; ses rides s'effacent; ses yeux battus & éteints jettent un feu égal à celui qui les animoit dans sa jeunesse; ses dents même se reproduisent subitement, & regarnissent sa bouche; *Ogier* rappelle le reste de ses forces pour la retenir; elle s'écrie; elle se défend; on accourt au bruit, & l'on est tout étonné de trouver dans le cabinet du vaillant *Ogier* un vieillard

décrépit aux prises avec une jeune & belle personne. Heureusement l'écuyer *Benoît* reconnoît son maître ; il étoit dans le secret de l'anneau ; & sans respect pour les nouveaux charmes de la Comtesse, il lui reprend de force la bague magique, & la rend à son maître, qui se retrouve tel qu'il étoit un moment auparavant, & la Dame de Senlis aussi.

Cette aventure qui avoit eu des témoins, fit, comme on peut le croire, grand bruit à la Cour : les politiques & les galans, les Dames, jeunes & vieilles, raisonnèrent là dessus à perte de vue : *Ogier* toujours discret, ne vouloit pas convenir, au moins, des principales circonstances ; la Comtesse les tournoit à son avantage, & prétendoit qu'*Ogier* avoit voulu lui-même lui sacrifier son anneau. Elle soutenoit qu'il lui appartenoit, & qu'on devoit forcer le Paladin à le lui rendre. Comme dans ce temps toute contestation importante & délicate se terminoit par un combat en champ clos, la Comtesse chercha par-tout des Chevaliers pour la défendre, espérant conserver encore cette jeunesse, dont depuis trente ou quarante ans elle n'avoit

retrouvé les agrémens que pendant un instant. Elle dépensa tout son bien, engagea tous ses châteaux, pour trouver des champions qui soutinssent sa cause. En épargnant aussi peu les avances, elle en eut jusqu'à trente. notre Héros reçut leurs défis tout à la fois; & leur ayant à tous assigné le même jour, il fondit au milieu de leur troupe comme un lion au milieu d'un troupeau, sans leur donner le temps de se reconnoître. Il les culebuta tous, les uns après les autres. & rentra triomphant dans Paris : on applaudit à sa victoire, & on la célébra par des fêtes brillantes.

Ogier sortoit de l'appartement de la belle Reine *Constance*, qui avoit voulu entendre de sa bouche le récit de son aventure avec la Comtesse de Senlis; elle en avoit été très-satisfaite, & en avoit beaucoup ri; notre Héros étoit prêt à remonter sur son cheval *Papillon*; son écuyer *Benoît* lui donnoit la main, & lui aidoit à mettre le pied à l'étrier, lorsque tout-à-coup un nuage brillant partit de l'horison, & s'approcha du Paladin: une main blanche, attachée au plus beau bras du monde, en sortit, tenant une

bouronne d'or ornée de pierreries, qu'elle posa & assura sur la tête d'*Ogier :* c'étoit la couronne fatale qui devoit le faire rentrer dans son enchantement aussi-tôt *Benoît* saute légèrement en croupe derrière son maître ; *Papillon* se trouve avoir des aîles, comme autrefois le cheval *Pégase*, & il s'élève du milieu de la cour du palais dans les airs. Le nuage enveloppoit *Morgane*; il les suivit, & l'on fut bientôt arrivé au château d'Avalon.

Depuis, *Ogier* n'a plus reparu en France. La nation Françoise, toujours aimable, & souvent victorieuse sous les descendans de *Hugues-Capet* n'a plus eu besoin ni de ses secours, ni de ses leçons ; du moins n'est-il plus nécessaire qu'il vienne nous les offrir en personne ; il nous suffit de lire le récit de ses exploits & la substance de ses maximes, dans le Roman que nous venons d'extraire.

Hiſtoire de Meurvin.

Si *Meurvin* fut un digne fils d'*Ogier-le-Danois*, le Roman de l'un n'eſt sûrement pas une digne ſuite du Roman de l'autre ; il eſt bien moins agréable, bien moins *in*génieux, & ces deux Ouvrages n'ont de reſſemblance qu'autant qu'ils ſont également pleins d'anachroniſmes & de fautes de Géographie : une des plus groſſières eſt celle qui fait paſſer tous les évènemens de *Meurvin* encore ſous le règne de *Charlemagne*. Pour rendre cette ſuppoſition vraiſemblable, il faudroit en faire une autre, qui eſt que *Charlemagne* régna aſſez long-temps pour faire la guerre avec *Doolin*, le voir marier, ſe brouiller avec ſon fils *Geoffroy*, élever le jeune *Ogier*, & voir le fils de celui-ci qui le délivre de priſon après lui avoir fait la guerre.

L'Auteur de cette belle Fable dit qu'il l'a tirée des Chroniques manuſcrites de l'Abbaye de Saint-Denis : il pourroit bien effectivement l'avoir trouvée dans la Bibliotheque de quelque Monaſtere ; & elle peut fort bien être l'ouvrage de quelque Moine également ignorant & ſuperſtitieux ; car on y voit un mêlange biſarre de féerie, de magie, & de dévotion chrétienne, qui prouve ce que nous

nous venons de dire. Nous allons mettre nos Lecteurs en état de juger ce monstre romanesque; mais nous ne nous y arrêterons pas long-temps; & nous n'en eussions jamais parlé, s'il ne devoit pas être regardé comme une suite d'*Ogier-le-Danois*.

Dès la premiere année que *Morgane* passa dans le château d'Avallon avec son cher *Ogier*, elle s'apperçut qu'elle alloit devenir mere, & la devint en effet. *Ogier*, par une suite de l'enchantement de la couronne d'or, ne s'apperçut de rien. *Morgane* fit, sous quelque prétexte, une petite absence, pendant laquelle elle mit au monde le Héros de ce Roman-ci. Une Fée, son amie intime, nommée *Meurvine*, prit soin d'elle au moment de son accouchement, & l'enfant ayant été baptisé le soir même, eut pour parrain & pour marraine le grand Roi *Artus* & cette Fée sage-femme. *Artus*, en vieux parrain galant, voulut que l'enfant portât le nom de la marraine, au moyen de quoi il fut appellé *Meurvin*.

Mais après en avoir fait un Chrétien, il falloit encore en faire un Héros : c'est

de quoi s'occupa *Morgane*, en demandant le lendemain toutes les Fées ses amies, à l'effet de douer le nouveau né. La plupart s'empresserent à remplir ses intentions : elles firent au jeune enfant les plus beaux dons du monde, mais malheureusement il y avoit une traîtresse. C'étoit une petite Fée, nommée *Gratiene*, qui avoit eu quelque mécontentement de *Morgane*; elle dit en murmurant : *Eh bien, moi je le doue de subir une longue prison, dont il ne pourra sortir que par le moyen d'un Hermite, dont la naissance aura coûté la vie à sa mere.* La bonne *Meurvine*, qui étoit présente, fut si irritée de l'impertinence de *Gratiene*, qu'elle lui donna une paire de soufflets, & la mit à la porte de l'appartement; mais le mal étoit fait. La mauvaise petite Fée s'en alla en grondant & promettant de se venger. Dès le soir, même elle en en trouva l'occasion : elle s'introduisit dans la chambre où étoit l'enfant, s'approcha de son berceau, l'enleva & souhaita d'être transportée sur les bords de la mer du pays des Sarrasins : elle le fut; mais à peine s'y trouva-t elle qu'elle s'apperçut que, par une punition du ciel, bien due à sa mauvaise action, elle avoit

perdu tout ſon pouvoir de Fée, & ſe trouvoit réduite à l'état de femme ordinaire, bien embarraſſée de ſa perſonne dans un pays étranger où elle n'étoit point connue, avec un enfant dont elle ne ſavoit que faire, qui crioit & lui demandoit la nourriture qui lui étoit néceſſaire : heureuſement qu'un bon homme paſſa avec trois chevres, dont une avoit perdu ſon chevreau, & étoit pleine de lait, Il voulut bien, par charité, nourrir l'enfant du lait de ſa chevre, & retirer pendant quelques jours dans ſa cabane le petit *Meurvin*, & celle qu'il croyoit ſa mere. Mais le gîte étoit mauvais; au bout de quelque temps, un marchand d'Aſie propoſa à *Gratiene* de l'emmener, elle & l'enfant, dans ſon pays, où il promettoit d'adopter le petit *Meurvin*, & de le faire élever par ſa femme. La propoſition fut acceptée. Nous paſſerons ſur les détails de l'enfance de notre Héros, que ſon pere d'adoption deſtinoit à l'état de Marchand dans une ville Sarraſine, où regnoit un Sultan nommé *Murmont*. Ce Sultan avoit une fille qui avoit vu le petit *Meurvin* à l'école, & qui le trouvoit fort joli, comme de ſon côté, il trouvoit la Princeſſe

fort à ſon gré. Ils ſe le dire, & avoient grande envie de s'épouſer; mais comment la fille d'un Roi pouvoit-elle épouſer un marchand? Pour rendre la choſe plus faiſable, on conſeilla à *Meurvin* de s'adonner aux exercices militaires : bientôt il s'y montra très-habile, & eut des occaſions de ſe ſignaler. Il y eut un tournoi à la Cour : *Meurvin* ne pouvoit y paroître à viſage découvert, il y vint avec des armes brunies, & la viſière du caſque baiſſée; il remporta le prix & le reçut des mains de ſa Princeſſe, qui le reconnut dans ce moment; mais auſſitôt il diſparut. Dans une autre occaſion il ſauva l'honneur d'une femme qui étoit injuſtement accuſée; il tua ſucceſſivement pluſieurs des injuſtes accuſateurs, & enfin une troupe entiere qui voulut le combattre. Cette expédition lui fit beaucoup d'honneur; mais ce qui lui en procura davantage, ce fut de ſauver la vie au Roi *Murmont*, qui étoit attaqué par un autre Roi Sarraſin, nommé *Murgalant*: il vainquit celui-ci, & procura la paix entre les deux Rois. *Murmont* l'arma Chevalier, l'employa contre les Chrétiens, & lui donna même le commandement de

ſes armées, mais il ne le jugea pas encore digne d'épouſer ſa fille.

Meurvin ignoroit qu'il avoit été baptiſé; & ayant été élevé dans la religion Mahométane, il l'avoit adoptée de bonne-foi, & combattoit de tout ſon cœur les Chrétiens, qu'il croyoit dans l'erreur. Dans une des batailles qu'il leur livra, il eut affaire au fameux *Galien Reſtauré*, fils du Marquis *Olivier* qui fut tué à Roncevaux *. De nouveaux ſervices rendus à *Murmont* le déterminèrent à faire *Meurvin* ſon Grand-Chambellan. Il donna en même-temps la Fée *Gratiene* pour Dame d'Honneur à ſa fille; ce fut ce qui procura à nos amans de grandes facilités pour ſe voir, mais non encore pour s'épouſer.

Dans ce temps régnoit à Babylone *Gautier-le-Danois*, fils de *Guyon de Danemarck*, & neveu d'*Ogier*. Il défendoit encore cette grande Ville contre les Sarraſins; il étoit aidé par ſes quatre fils, &

* Ce *Gallien*, qui fut Empereur de Conſtantinople, eſt le Héros d'un Roman dont nous donnerons quelque jour l'Extrait.

par un de leurs parens, le fameux *Huon de Bordeaux*. *Meurvin* fut chargé d'aller les attaquer, & gagna contre eux une grande bataille. Il y fit un terrible massacre des Chrétiens, & un grand nombre de prisonniers qui furent conduits à Damas. *Guyon* & *Gautier* n'étoient point à cette première affaire, mais il y en eut bientôt une plus sanglante. L'Empereur *Charlemagne* avoit eu la dévotion d'aller visiter le Saint-Sépulcre ; mais après y avoir satisfait *incognito*, il crut pouvoir passer à Babylone, où l'on apprit bientôt que l'armée chrétienne avoit été battue à plate-couture par un jeune Chevalier Sarrasin : c'étoit *Meurvin*. *Guyon* & *Gautier* son fils résolurent aussi-tôt de faire un dernier effort pour repousser les ennemis : *Charlemagne* n'hésita point à se joindre à eux ; on livra une seconde bataille, elle fut encore plus malheureuse que la première : *Meurvin* tua de sa propre main *Guyon de Danemarck* son oncle, qu'il ne connoissoit pas, & fit prisonniers *Gautier*, *Charlemagne*, & tout ce qu'il y avoit de Chevaliers, Barons & Pairs de France qui suivoient l'Empereur, enfin il prit Babylone.

Les Sarrasins vouloient massacrer cette fleur de la Chevalerie Françoise. Heureusement *Meurvin*, par un esprit d'honnêteté & de générosité naturelle, s'y opposa. Ces Sultans lui en furent très-mauvais gré, & il y eut une espèce de bataille dans Babylone entre eux & lui, pour décider du sort des Chétiens. Enfin, il l'emporta, & mit ces illustres prisonniers en sûreté dans un château nommé *Turgon*.

Ce fut alors que l'Etre Suprême jugea à propos de s'occuper du sort de *Meurvin* & des affaires des Chrétiens. Il étoit temps que notre Héros cessât de les combattre, & qu'il sût quelles étoient sa religion & sa naissance. Un Ange, envoyé du ciel exprès pour cela, força *Gratiene* à l'en instruire. Cette ci-devant Fée étoit toujours auprès de la Princesse, fille de *Murmont*. Ce fut à elle qu'elle fit d'abord l'histoire de la naissance de notre Héros, ensuite elle s'ouvrit à lui-même par une lettre. *Meurvin* ne pouvoit manquer d'être très-étonné en recevant cette nouvelle ; mais elle lui parut si miraculeuse, qu'elle opéra sur le champ sa conversion. Il se fit instruire par un Chevalier Chrétien qu'il avoit fait prisonnier, & qu'il gardoit auprès de

lui. De son côté, le fille de *Murmont* se convertit aussi, fut baptisée, & prit au baptême le nom de *Matebrune*. Le nouveau converti se hâta de délivrer l'Empereur, & tous les illustres captifs qu'il avoit faits, tant à Damas qu'à Babylone. Les infidèles irrités de cette défection, l'attaquèrent; mais ils furent vaincus. Les habitans de Damas, ceux de Babylone, furent convertis. *Murmont* lui-même fit croire au vainqueur & à sa fille, qu'il alloit se faire baptiser; mais c'étoit une ruse de guerre pour attraper *Meurvin*, qu'il fit prisonnier. Alors *Murmont* se joignant au Roi *Butor*, la guerre commença tout de plus belle. *Gautier*, *Bertrand* son fils, & les frères de celui-ci s'y signalèrent. *Charlemagne* étoit déja retourné en France avec *Huon de Bourdeaux*; enfin, *Gautier* & ses enfans repassèrent aussi en Europe.

Nous ne voulons point parler d'une guerre que l'Auteur suppose, très-mal-à-propos, que *Gautier le-Danois* & ses fils eurent contre *Charlemagne* en Europe. C'est un épisode, car *Meurvin* n'y est pour rien. Ne parlons que de lui. Il étoit question de le tirer de prison, & il y resta longtemps, conformément au vilain don que

la Fée *Gratiene* lui avoit fait. Il falloit qu'il en fût délivré par un homme dont la mère fût morte en le mettant au monde. Cet homme se trouva : c'étoit ce même *Roboaſtre* qui avoit autrefois suivi *Doolin*, bisaïeul de *Meurvin*, à la conquête de Vaucler & du Royaume de Danemarck. Il étoit fils du lutin *Mallembrun*, & d'une pauvre petite Fée qui étoit crevée (au pied de la lettre) en mettant au monde le terrible *Roboaſtre*, lequel, après la mort de son ami *Doolin* (premier du nom) s'étoit retiré dans un hermitage. Il y avoit passé un grand nombre d'années, lorsque le génie *Mallembrun* son père, fut forcé, par un ordre suprême, d'aller le chercher dans sa retraite, & de l'emmener en Syrie pour secourir & délivrer *Meurvin*. *Roboaſtre* obéit, & vint à bout de son entrepriſe. Il ne devoit avoir besoin, pour y réussir, que de sa terrible cognée ; mais l'Auteur du Roman juge à propos de lui faire faire des tours de fineſſe qui aboutiſſent à tuer le Roi *Butor* & sa femme. Il délivre notre Héros, qui reprend le chemin de l'Europe avec *Broque* (ce Chevalier Chrétien qui avoit été son Prédicateur) & *Roboaſtre*.

Chemin faisant, nos trois Chevaliers sont en danger d'être pris par des voleurs ; mais *Roboastre* les assomme. *Matabrune* fut aussi obligée d'user de finesse pour rejoindre son amant & futur époux *Meurvin*. Enfin ils s'embarquent ensemble, & arrivent en France, où ils s'épousent en toutes règles, & suivant le rite de notre sainte Religion.

Ici le Roman devroit finir; &, s'il en restoit-là, il en seroit un peu moins mauvais, mais il contient encore six chapitres ou 60. pages, dans lesquels on trouve l'histoire de la naissance & de la mort d'un monstre, que l'Auteur prétend être né de *Gratiene*, & du plus vilain des sept péchés mortels. Il s'appelloit *Lore*. C'étoit une hydre à trois têtes. Dès qu'il fut grand, il vint ravager la France : il fallut avoir recours au preux *Meurvin* pour le dompter. Il étoit dit (nous ne savons où) que ce monstre ne pouvoit être tué que par un homme qui n'auroit jamais été nourri de lait de femme. *Meurvin* avoit cet avantage. Il tua le monstre, en délivra la France; & nous voici délivrés nous-même du plus plat & du plus ridicule

Roman de chevalerie que nous ayons encore extrait. On ne nous apprend point le temps où *Meurvin* eſt mort. Le Roman dit qu'il fut emporté en Féerie, n'importe où. Il eut un fils nommé *Orian*, dont l fils eut une fille, qui fut mère de *Godefroy de Bouillon.*

TROISIEME CLASSE.

Suite des Romans hiſtoriques relatifs à l'Hiſtoire de France.

LES règnes des premiers Monarques de la France de la troiſième race depuis *Hugues-Capet* juſqu'à *Philippe-Auguſte*, ne nous fourniſſent proprement aucuns Romans qui concernent leurs amours. *Sauval*, Auteur des galanteries des Rois de France, y a ſeulement trouvé le fond de trois de ſes articles que l'on auroit pu étendre davantage pour en faire des Romans en règle. Le premier regarde le Roi *Robert* fils de *Hugues-Capet*. L'on ſait que ce Prince eut pluſieurs femmes ; mais celle qui eſt plus connue dans notre hiſtoire, qui y a joué un plus grand rôle, & dont le caractère pourroit figurer le plus avantageuſement dans un beau Roman hiſtorique, c'eſt *Conſtance d'Arles* ou *de Provence*. Elle ne parvint à la Couronne que par la répudiation que *Robert* fut obligé de faire de *Berthe de Bourgogne*,

qu'il avoit épousée veuve de *Hugues-le-Champenois*, *Comte de Blois*. Il est certain que cette Reine étoit cousine issue de germaine de *Robert*, étant tous les deux descendans de l'Empereur *Henri l'Oiseleur*, dont une fille avoit épousé *Hugues-le-Grand*, père de *Hugues-Capet*; & l'autre *Louis d'Outremer*, grand-père de *Berthe*. De plus, *Robert* avoit été parrain d'un des enfans que *Berthe* avoit eu de son premier mari. Ce compérage, que l'on appeloit *affinité spirituelle*, exigeoit une dispense aussi bien que la parenté. *Robert*, à la vérité, l'avoit prise des Evêques de France; mais il ne s'étoit point adressé au Pape. Le Souverain Pontife prétendit que, faute de son autorisation, le mariage étoit nul. Cela fit une grande affaire, & qui fut poussée si loin, que le Roi fut excommunié, & son Royaume mis en interdit. Une excommunication majeure, sur-tout émanée du Pape, étoit alors si respectée, que l'on assure que le Roi *Robert* fut abandonné de tous ses domestiques, & qu'il lui en resta à peine deux ou trois, qui même étoient si frappés de l'idée que l'on ne devoit avoir aucune communication avec un excommunié, que dès que le Roi

avoit mangé dans un plat, ou bu dans un verre, ils n'osoient plus s'en servir, & le brisoient, donnant aux chiens le reste du repas du Monarque. On répandit par toute la France que *Berthe* étoit accouchée d'un monstre qui avoit le col, la tête & les pieds d'une oye. Enfin, *Robert* fut obligé de répudier *Berthe*, qui étoit douce & sans ambition, & il se détermina à épouser *Constance*, qui étoit, dit-on, très-jolie, mais qui assurément n'avoit pas les qualités nécessaires pour le rendre heureux. Elle étoit, disent nos meilleurs Historiens, capricieuse & impérieuse à l'excès. Sa conduite avec son mari & ses enfans ne laisse aucunement lieu d'en douter. Il parut d'abord qu'elle devoit rendre la Cour assez brillante. Elevée dans un climat voluptueux, elle avoit amené de son pays des Musiciens & des Poëtes galans, & elle est la première qui ait fait connoître en France ces talens que l'on a appellé encore long temps la *science gaie*, c'est-à-dire, l'art de faire des chansons dans le goût Provençal : elle est la première qui ait introduit les *Troubadours* à Paris. Elle substitua (dit l'Abbé *Velli*) le luxe & la galanterie à la gravité, à la simplicité &

à la modeſtie qui régnoient auparavant à la Cour de ſon époux.

Pendant quelque temps, elle contint ſon arrogance naturelle, & ménagea juſqu'à un certain point l'eſprit du Roi ſon époux. D'abord elle craignoit le retour de *Berthe*, qui conſervoit toujours dans ſa retraite le titre de Reine. Mais dès qu'elle ſe vit mère de pluſieurs Princes, elle perdit toute inquiétude. Un Miniſtre, favori de ſon mari, fut le ſeul qui lui fit encore quelque ombrage. Il ſe nommoit *Hugues*, & fut le premier Comte de Beauvais. L'Egliſe d'Orléans l'avoit choiſi pour ſon *Avoué*, & le Roi lui avoit conféré la dignité éminente de Comte du Palais, c'eſt-à-dire, Grand-Maître de ſa Maiſon. *Conſtance* s'apperçut qu'il pouvoit balancer ſon autorité dans l'eſprit de ſon mari. Dès-lors elle jura ſa perte, & la concerta avec *Foulques Nera*, Comte d'Anjou, qui lui étoit dévoué.

La Reine formoit contre *Hugues* les accuſations les plus graves. Elle ſoutenoit qu'il indiſpoſuit *Robert* contre elle; mais véritablement il n'y avoit d'autre reproche à lui faire, que de s'être quelquefois oppoſé aux volontés déraiſonnables de la

Reine : cependant il périt de la manière la plus cruelle.

C'eſt ſur ſon malheur que *Sauval* a fondé ſon anecdote romaneſque. Il ſuppoſe que *Hugues de Beauvais* étoit épris des charmes d'*Almaſrède*, fille du Comte de Nogent-ſur-Seine, & qu'il vouloit l'épouſer ; mais que *Robert* ayant vu cette Demoiſelle, & en étant devenu amoureux, le Comte fit à ſon Souverain le ſacrifice de ſa paſſion, concevant combien une pareille complaiſance devoit lui être agréable. *Robert* prit effectivement *Hugues* dans la plus grande affection.

Suivant *Sauval*, le Roi eut d'*Almaſrède* un fils nommé *Amaury*, à qui ſon père donna par la ſuite, le comté de Montfort, & qui fut la tige de l'illuſtre Maiſon de ce nom. On ne ſait point préciſément combien dura cette intrigue, qui commença bien long-temps avant que *Robert* épousât *Conſtance* ; mais il eſt certain que le bon Roi ne fut tourmenté à ce ſujet qu'après ſon ſecond mariage. La Reine *Berthe*, bonne & douce, n'en concevoit aucun ombrage ; mais celle qui la remplaça ne fut pas ſi pacifique. Elle s'en prit au confident, attribuant le crédit & la

considération dont il jouissoit à la Cour, à un genre de service honteux. Un jour que le Roi étoit à la chasse avec son favori, & que, s'étant écarté tous deux du gros des chasseurs, ils prenoient ensemble le chemin de Nogent, ils furent attaqués par une troupe d'assassins qui, adressant leurs coups au Comte de Beauvais, le percerent aux yeux du Roi. Le Monarque crut les contenir en se faisant connoître, & les menaçant; mais on lui déclara qu'on le connoissoit très-bien; qu'on n'en vouloit point à sa personne, & qu'il eût à rebrousser chemin. Il fut forcé d'obéir; & pendant quelque temps, il ignora quels étoient les véritables coupables de la mort de son favori, & de l'outrage fait à sa personne. Quand il le découvrit, il ne dépendoit, pour ainsi dire, plus de lui de s'en venger. *Almasrède*, désolée d'un si cruel accident, s'étoit retirée dans un Couvent. Le Comte d'Anjou sentant toute l'énormité de sa faute, en étoit non seulement venu demander pardon au Roi, mais avoit résolu d'en faire une pénitence austère. Il avoit pris la croix, & étoit passé en Palestine pour faire la guerre aux Infidèles sous le commandement de *Godefroy de Bouillon*.

Il fit amende honorable, la corde au col, au milieu de l'Eglise du Saint-Sépulcre, pour l'assassinat qu'il avoit commis en la personne de *Hugues*. *Constance* seule triompha, en assujétissant à son joug son foible & timide époux. Sans être fort amoureux de la Reine, *Robert* n'osoit rien lui refuser. On en cite plusieurs exemples remarquables. Un jour qu'un courtisan qui lui étoit affidé, lui demandoit une grace particulière, il se détermina enfin à la lui accorder; *mais au moins*, ajouta-t-il, *faites ensorte que* Constance *n'en sache rien.*

Le bon Roi *Robert* étoit Poëte; mais il ne faisoit que des vers Latins, propres à être chantés dans les Eglises. *Constance*, qui confondoit toute espèce de poésie, disoit souvent à son époux que, puisqu'il faisoit des vers, il falloit qu'il en fît pour elle. Le bon Roi ne savoit trop comment s'en défendre, ni comment la satisfaire. Enfin, il fit une hymne que l'on chante encore quelquefois à Vêpres; & dont voici le premier vers Latin : *O Constantia martyrum* ! La Reine qui assistoit à l'office dans sa chapelle, le premier jour que l'on chanta cette production, reconnoissant

ſon nom dans le mot *Conſtantia*, comprit auſſi-tôt qu'elle étoit faite en ſon honneur, & remercia le bon Roi *Robert*, qui n'eut garde de la déſabuſer, de peur de la mettre de mauvaiſe humeur.

Les Dames ſujettes à l'humeur ne ſe corrigent point avec l'âge. Celle de *Conſtance* ne trouvant plus à s'exercer contre ſon mari, tomba ſur ſes enfans, dès qu'elle put leur ſuppoſer des torts à ſon égard. Elle étoit mère de quatre Princes, *Hugues*, *Henri*, *Robert* & *Eudes* *. Elle marqua pour le troiſième une prédiction qui auroit pu être la cauſe des plus grands troubles; mais qui, par la ſageſſe de ce fils chéri, n'eut pas de ſi fâcheuſes ſuites. *Hugues*, l'aîné, fut d'abord couronné Roi du vivant de ſon père. *Conſtance* en fut au déſeſpoir, & fit ce qu'elle put pour l'empêcher de recevoir cet hommage anticipé. Elle le laiſſoit manquer de tout, & le mit dans le cas d'être conſtitué priſon-

* Ce dernier n'eut aucun partage dans les biens de ſon père; il voulut s'en venger & ſe révolter, & périt miſérablement ſous le règne de *Henri premier*.

nier par un petit Comte de Beleſme, qui étoit ſon créancier. Ce malheureux Prince mourut enfin huit ans après avoir été couronné. La mère ne vouloit pas plus de bien au ſecond (*Henri*). Elle s'efforça de mettre encore des obſtacles à ſon élévation au trône : elle détournoit les Evêques, Pairs eccléſiaſtiques, d'aſſiſter & de concourir à ſon ſacre ; elle vouloit engager les Seigneurs, Pairs laïques, à s'y oppoſer, & elle gagna quelques-uns des uns & des autres. Pour favoriſer un de ſes fils aux dépens de l'autre, elle oſoit avancer cette maxime ſi dangereuſe dans un Etat Monarchique : *que ce n'eſt pas la primogéniture, mais la ſupériorité du mérite, qui doit aſſurer la couronne aux enfans des Rois.* Le foible *Robert* laiſſoit ainſi ſa femme, qu'il n'aimoit pas, ſe jouer de ſon ſceptre, & l'adjuger à ſa fantaiſie. Heureuſement les enfans furent plus ſages que leur mère : ils reconnurent la ſolidité des principes qu'elle oſoit attaquer. *Robert* ne voulut point combattre *Henri* ; & *Conſtance* traitant l'un de rébelle, & l'autre d'ingrat, engagea ſon époux à faire la guerre à tous les deux ; guerre aſſurément la plus étrange qui ait jamais été faite.

Enfin tout s'accommoda peu avant la mort du Roi *Robert*. *Henri* conserva la couronne. Le favori de *Constance* eut la Bourgogne, bel & superbe apanage, ou plutôt souveraineté, qui, au titre Royal près, égaloit la possession de la France.

Avec tous ces défauts, *Constance* étoit dévote, à la manière de son temps; elle haïssoit les Hérétiques, & avoit grande dévotion aux reliques. On en cite deux singulières preuves: on prétend qu'il s'éleva en France une secte de Fanatiques, qu'on appeloit Manichéens: on leur imputoit des opinions extravagantes, & des crimes abominables; on en fit brûler un grand nombre; & parmi les malheureux qui périrent dans cette espèce d'*Auto-da-fé*, se trouva *Etienne*, Confesseur de la Reine. Celle-ci craignant peut-être qu'on ne la soupçonnât de partager ses erreurs, si elle vouloit le sauver, assista à son supplice; & au moment qu'il passoit devant elle pour y être conduit, comme il vouloit lui parler, elle lui appliqua sur le visage un coup du haut de sa canne, & lui creva un œil. Il faut remarquer qu'elle avoit introduit parmi les Dames de la Cour, cette mode de porter des cannes

légères, dont le haut ou pommeau étoit fait en forme d'oiseau avec un bec piquant.

Constance est la principale bienfaitrice de l'Abbaye de *Saint Jean-d'Angely* qui a donné son nom à une ville, située sur les côtes du Poitou & de la Saintonge. Un Moine ayant produit tout à-coup un crâne humain, qu'il assura être celui de S. Jean-Baptiste, que le Roi *Pepin* avoit apporté dans ce lieu (on ne sait pas trop d'où, ni pourquoi) les peuples du voisinage eurent bientôt en cette Relique, une grande dévotion, & *Constance* leur en donna l'exemple. De toutes les Eglises qui prétendent à l'honneur de posséder la tête de St. Jean-Baptiste, il n'y en a point de si richement dotée que celle l'Abbaye de *S. Jean-d'Angely*.

Henri régna donc sur la France, après son père *Robert*. Ce fut un bon Roi, brave, sage & prudent; mais comme il ne paroît point qu'il fût galant, il n'y a eu aucun Roman sur son compte. Il eut deux femmes: la première, fille de l'Empereur *Conrad*, dont il n'eut point d'enfans. La seconde s'appeloit *Anne*; elle fut mère de deux Princes & d'une Prin-

ceſſe : l'aîné régna après ſon père. C'eſt une grande queſtion de ſavoir ſi cette Reine *Anne* étoit Princeſſe de Ruſſie, & ſi *Henri* l'avoit envoyé chercher au fond du Nord, pour éviter les difficultés qu'avoient éprouvées ſes prédéceſſeurs, en épouſant des Princeſſes Françoiſes, qui ſe trouvoient preſque toujours leurs parentes, ou ſi elle étoit de la maiſon Françoiſe des Comtes de *Roucy*. Quoi qu'il en ſoit, elle eut le déſagrément de n'être point Régente pendant la minorité de ſon fils *Philippe Premier : Baudouin*, Comte de Flandres, lui fut préféré. Pour s'en conſoler, elle épouſa, en ſecondes noces, *Raoul de Péronne*, Comte de Crépi en Valois.

Mais ſi la perſonne de *Henri Premier* ne nous fournit pas de Roman, au moins deux grands perſonnages qui vécurent ſous ſon règne & ſous celui de ſon prédéceſſeur, ont été les Héros des deux fameux Romans de *Richard ſans peur*, & de *Robert-le-Diable*. Ils furent tous deux Ducs de Normandie, ſous les Rois de France, *Hugues-Capet*, *Robert* & *Henri*. Le premier ne fut pas père, mais grand-père du ſecond, qui même ne lui ſuccéda

qu'après son frère aîné, *Richard III.* Ce *Robert*, qui fut père de *Guillaume le Conquérant*, fut effectivement surnommé *le Diable*, parce qu'il traitoit les vaincus avec la dernière rigueur. Il fut très utile à *Henri Premier*, & l'affermit sur son trône, au moyen de quoi *Henri* lui céda les Comtés de Gisors, de Pontoise & tout le Vexin. Cependant il nous a paru que le Roi *Henri* ne jouoit pas un assez grand rôle dans son Roman pour le placer ici. Nous en parlerons quelque jour à titre de Roman de Chevalerie, ou du moins de vieux Roman François.

L'Histoire de *Philippe Premier*, au contraire, auroit pu donner lieu à un assez beau Roman historique, dont *Bertrade* eût été l'héroïne. *Sanval* a traité ces amours, mais en trop peu de mots, dans les galanteries des Rois de France. Voici la substance de cette Histoire, tout-à-fait conforme aux récits des vrais Historiens, préférables à *Sanval*, qui a, dans le peu qu'il en a dit, altéré ces faits, & d'une manière peu intéressante.

Bertrade, fille de *Simon*, *Comte de Montfort*, étoit une de ces femmes qui semblent

blent nées par les grandes aventures, & dont la vie doit être remplie d'évènemens tantôt heureux, tantôt malheureux mais toujours éclatans. L'Abbé *Suger*, Miniſtre de *Louis-le-Jeune*, & Hiſtorien de *Louis-le-Gros*, fils de *Philippe*, nous a laiſſé le portrait de *Bertrade* dans la vie de *Louis-le Gros*, qu'il a écrite en Latin : en voici à-peu-près la traduction.

Bertrade avoit autant d'eſprit que de beauté, & elle ſavoit mieux qu'aucune femme du monde ſe ſervir de tous ſes avantages. Sérieuſe ou folâtre, prude ou coquette, impérieuſe ou ſouple, ſuivant les circonſtances, pour aſſujettir un cœur, elle ne perdoit jamais ſon objet de vue. Son empire étoit d'autant plus aſſuré, qu'il ne paroiſſoit jamais pénible. On s'eſtimoit plus heureux de lui obéir, que de commander à d'autres; & même en ſuivant aveuglément ſa volonté & ſes caprices, on regrettoit de n'en pas faire aſſez pour elle. Avec tant d'avantages, le premier que *Bertrade* enflamma, fut un très-grand Seigneur, mais un homme fort déſagréable, *Foulques*, Comte d'Anjou, ſurnommé *le Rechin*, ſurnom qui lui venoit ou de ſon caractère, ou de ſa figure, ou de

l'état dans lequel il se trouvoit réduit. Il pouvoit le mériter à tous ces titres, car il étoit querelleur & revêche, difforme & mal fait, goutteux au point d'en être estropié. Il avoit mis à la mode une espèce de soulier large & recourbé par le bout, qui cachoit l'état de ses pieds. Le hasard lui fit voir *Bertrade* chez le Comte d'Evreux, son oncle & son tuteur. *Foulques* en devint éperduement amoureux, & pensa à l'épouser, quoiqu'il eût une autre femme qui s'appeloit *Ermangarde de Bourbon*. Il n'hésita point à se séparer de sa femme ; & comme il étoit alors très aisé de trouver des moyens pour cela, en alléguant des parentés qui, jusqu'au septiéme degré, faisoient déclarer les mariages nuls, il trouva qu'il étoit parent d'*Ermangarde* ; & quoiqu'il en eût un fils, qui fut depuis Comte d'Anjou, sous le nom de *Geoffroy Martel*, il fut bientôt libre d'obtenir *Bertrade* de ses parens. Ceux-ci lui opposèrent, pendant quelque temps, des difficultés, dont le but étoit d'obtenir de lui la restitution de la ville du Mans, sur laquelle le Duc de Normandie, aîné des Comtes d'Evreux, avoit des droits. L'amoureux *Foulques* sacrifia

tout pour posséder *Bertrade*, & crut encore l'avoir trop peu payée. L'ambition fut cause, sans doute, que la jeune Comtesse fut pendant quelque temps satisfaite de son mariage, ou parut l'être. Elle donna à *Foulques* un second fils, qui dans la suite fut Roi de Jérusalem. Mais la satisfaction d'être richement mariée, ne remplit pas long-temps tous les vœux d'une femme jeune & coquette, sur-tout si elle entrevoit qu'elle peut faire encore une plus grande fortune : or *Bertrade* conçut bientôt cette espérance. *Philippe Premier*, Roi de France, eut occasion de la voir à Tours, dont son mari étoit Souverain; il s'enflamma pour elle & elle s'en apperçut. *Philippe* étoit jeune, bien fait, aimable, & avoit un de ces caractères doux & aisés à dominer, dont les femmes font un si grand cas, sur-tout dans ceux dont elles veulent faire leurs époux. Cette entrevue eut de grandes suites. Quoiqu'il y eût près de vingt ans que *Philippe* eut épousé *Berthe*, fille de *Florent*, Comte de Hollande & de Frize, quoiqu'il en eût eu déjà une fille & trois fils, dont l'aîné lui succéda sous le nom de *Louis-le-Gros*, il prit cependant le

parti de faire rompre son mariage, toujours sous le prétexte de parenté. Ce projet odieux fut exécuté ; *Berthe* qui étoit douce & bonne, subit tranquillement, mais tristement, son sort, & mourut trois ou quatre ans après sa répudiation. *Bertrade* parut bientôt absolument triompher. Elle se concerta avec le Roi, s'échappa d'auprès de son vieux mari au moment qu'il s'y attendoit le moins, se rendit à Orléans, où le Roi l'attendoit. Ce fut-là que ces deux amans travaillèrent de concert à s'unir, certainement contre toutes les règles, mais avec un desir égal de se dispenser de les suivre. Un Evêque de Bayeux, dont la complaisance fut bien payée, bénit leur mariage : le Roi voulant y donner une publicité, qui d'un côté étoit fort nécessaire, mais qui par l'évènement parut indiscrète, invita aux fêtes qu'il donna à l'occasion de ses noces, non-seulement les plus grands Seigneurs, mais même les Prélats de son Royaume. *Yves de Chartres* fut du nombre; & ce fut lui qui leva l'étendard de la résistance. C'étoit un Evêque d'une grande réputation d'érudition, d'éloquence & de sagesse ; il avoit déjà soutenu les droits du Roi contre les

Papes ; & dans cette occasion, il parut vouloir soutenir les droits de la religion & de l'honnêteté publique contre le Roi même. Il traita de scandale & d'adultere le mariage du Roi avec une femme dont le mari étoit vivant ; il demanda l'assemblée d'un Concile ; il l'obtint. Le Pape y envoya des Légats ; & ceux-ci ayant paru avoir quelques complaisances pour le Roi, *Yves de Chartres* tonna contre eux. Enfin, un second Concile où le Pape *Urbain II*, qui étoit François, & étoit venu en France pour prêcher la premiere Croisade, assista en personne, condamna absolument l'union de *Philippe* & de *Bertrade*, & le Roi fut excommunié. Les deux époux, ou pour mieux dire les deux amans, feignirent, pendant un temps, de se séparer ; mais ils n'agissoient pas sincérement. Un troisieme, un quatrieme Concile, remirent encore la chose en question ; l'union de *Bertrade* finissoit toujours par être condamnée ; les excommunications contre le Roi étoient aggravées ; le Royaume étoit mis en interdit ; les Seigneurs particuliers prenant prétexte de ces condamnations pour se révolter, le Royaume étoit dans un désordre horrible. *Philippe*

n'eut d'autre reſſource que de faire couronner Roi ſon fils aîné. Il étoit en état de combattre ; dès qu'il fut aſſocié à ſon pere, il attaqua les Seigneurs rébelles, & les vainquit. Mais ce Prince eut bientôt des querelles très-ſérieuſes avec *Bertrade*. Il lui pardonna cependant dans la ſuite, en quoi il prouva bien la bonté & la nobleſſe de ſon caractere. Enfin, après plus de dix ans d'union toujours ſubſiſtante, quoique toujours combattue, après que *Bertrade* eut eu de *Philippe* trois Princes & deux Princeſſes, ils comparurent l'un & l'autre dans un concile à Beaugency, ils reconnurent que leur union étoit illégitime ; ils promirent de ne ſe plus fréquenter ; & cependant après cette cérémonie leur union ſubſiſta.

Foulques le Rechin jouoit, au milieu de tous ces embarras, un aſſez ſingulier perſonnage. Il fut, ſans doute, très-piqué d'être abandonné par ſa femme, puiſqu'il en étoit fort amoureux ; par la même raiſon, il craignoit de l'irriter trop contre lui ; il la redemandoit ; il ſe joignoit à ceux qui la blâmoient, mais c'étoit avec un grand ménagement pour ſa perſonne : il vouloit la rappeller auprès de

lui par les procédés, plutôt que par la violence. On lit qu'après le Concile de Beaugency, *Philippe* & *Bertrade* allèrent faire une visite à *Foulques*; que ce premier mari de *Bertrade* la reçut avec tous les honneurs & toute la tendresse imaginables, qu'il la traita en Reine, la retint tant qu'il put, aussi bien que le Roi; dans son château d'Angers. L'Abbé *Suger* dit qu'on publia, à cete occasion, que Bertrade étoit magicienne, & qu'elle avoit ensorcelé & *Foulques* & le Roi. Oui, sans doute, elle étoit sorciere; mais les charmes avec lesquels elle opéroit des prodiges, étoient dans ses yeux, dans son esprit, & dans le grand art de la coquetterie. Et n'avons-nous pas vu des exemples de pareils sortiléges? Enfin *Foulques le Rechin* mourut. Il n'y eut plus alors de difficulté à la confirmation de l'union de *Philippe* & de *Bertrade*; elle fut Reine sans contestation; ses enfans furent déclarés capables de succéder à la couronne, mais ils n'ont point été dans le cas de profiter de cet avantage. *Philippe* lui-même mourut peu de temps après: la Reine, sa veuve, eut pour son douaire le domaine de Haute-Bruyere, dans le Diocèse de Char-

tres : elle y mourut, & y eſt enterrée. Elle avoit pris l'habit de l'Ordre de Fontevrault, dont *Robert d'Abriſſel* avoit été le Fondateur, ſous le régne même de *Philippe premier*. Il ſemble que ce Fondateur d'Ordre, à qui l'on a attribué des principes très-ſinguliers, s'en ſoit fait un de rendre ſon Ordre agréable aux Dames & aux Princeſſes, car il y a donné toute ſupériorité aux femmes ſur les hommes.

Le régne de *Philippe premier* ne fournit point d'autres circonſtances perſonnelles à ce Roi, propres à faire la matiere d'un Roman; mais c'eſt ſous ce régne qu'eurent lieu la premiere croiſade, la premiere conquête de Jéruſalem, & par conſéquent les exploits de *Godefroy de Bouillon*, Héros d'un des plus beaux Romans de Chevalerie Françoiſe, connu anciennement ſous le nom de *Chevalier au Cigne*, & depuis ſous celui même de *Godefroy de Bouillon*.

L'hiſtoire de *Louis-le-Gros* eſt encore moins romaneſque que celle de ſon pere. Deux ſeules circonſtances de la vie des deux femmes que l'on connoît à ce Monarque, pourroient fournir matiere à ces petits Romans qu'on appelle *Nouvelles Hiſtoriques*.

Louis-le-Gros, du vivant de *Philippe* son père, avoit été fiancé à *Lucième*, fille du Grand Sénéchal de France, *Guy de Rochefort*, de la Maison de *Mont-le-Hery*, branche de celle de *Montmorency*. C'étoit la faveur de *Guy* qui avoit déterminé le Roi *Philippe* à vouloir cette alliance, & son fils à y consentir. Pendant quatre ans *Lucième* fut élevée & traitée en Reine. Quoiqu'elle fût assez jeune pour être insensible peut-être à l'amour que son futur époux eût pu avoir pour elle, elle ne pouvoit sûrement pas l'être à l'éclat & à la magnificence attachés à la dignité Royale : elle voyoit autour d'elle empressement & soumission. *Bertrade* même, dont l'état étoit toujours sujet à quelques contradictions, caressoit cette Reine enfant, dont le père avoit autant de crédit sur l'esprit de *Bertrade* que sur celui de *Philippe*. Mais le vieux Monarque mourut. Rarement les favoris des pères deviennent-ils ceux des enfans. *Guy de Rochefort* fut disgracié, & ce qui peut-être l'affligea davantage dans sa disgrace, c'est que des deux frères *Garlande* qui lui succédèrent dans la faveur du Roi, l'aîné, auquel on donna sa charge

de Grand Sénéchal, étoit son gendre, ayant épousé la sœur de *Lucième*. Ce fut peut-être ce qui contribua le plus aux malheurs de celle-ci. Les haines & les jalousies de famille n'influent que trop souvent sur les résolutions des Grands: nous avons vu de plus petites causes produire de plus grands événemens que celui de la dissolution du mariage, ou du moins des accords de *Louis-le-Gros* avec *Lucième*, soit que l'on alléguât des raisons de parenté, ou qu'on se servît du prétexte de la contrainte qu'on prétendoit que *Philippe* avoit faite à son fils pour lui faire épouser cette Demoiselle, elle fut obligée de renoncer au titre de Reine. Ce qui facilita beaucoup la rupture de ce mariage, fut qu'il n'avoit pas été consommé; aussi la plupart de nos Historiens ne la comptent-ils point parmi nos Reines de France. *Guy* fit, avec un très-mauvais succès, la guerre à ses deux gendres, le Roi & son favori; il mourut dépouillé de ses terres & châteaux, entre lesquels on comptoit Chevreuse. *Lucième* épousa *Guichard*, Seigneur de Beaujeu; & devint ainsi simple Dame, de Reine qu'elle avoit été. Nous ignorons si elle eut lieu de regretter

la Couronne qu'elle avoit portée dans sa jeunesse.

Lucième fut remplacée par *Adélaïde de Savoye*, arrière-petite-fille de *Humbert aux blanches mains*, que la Maison de Savoye reconnoît pour sa tige. *Adélaïde* descendoit, d'ailleurs, de *Charlemagne* par les Rois d'Italie & de Provence. Cette alliance, faite sous les meilleurs auspices, réussit suivant les souhaits de la Nation Françoise. Pendant 22 ans qu'*Adélaïde* régna avec *Louis-le-Gros*, elle en eut huit enfans, dont sept Princes. L'aîné mourut avant son père; le second lui succéda sous le nom de *Louis-le-Jeune*; le cinquième fut la tige de la Maison de *Dreux*, dont sont sortis les derniers Duc de *Bretagne*, & dont quelques branches ont encore subsisté jusques au siècle dernier; du septième sortit la branche de *Courtenay*, qui a duré jusques à nos jours. Cette bonne Reine a été la fondatrice de l'Abbaye de *Montmartre*; cependant, à la mort de son époux, elle ne se retira point dans un Monastère; au contraire, nous voyons qu'elle épousa *Matthieu de Montmorency*, Connétable de France, que l'on croit qui étoit jeune encore, qui

lui ſurvécut, & dont elle eut, dit-on, encore une fille, qui fut mariée à *Gaucher de Châtillon*. Elle n'avoit eu pour douaire, de *Louis-le-Gros*, qu'une terre près de Senlis, qu'elle légua en mourant à cette Abbaye, où elle fut enterrée. Ce *Matthieu*, premier du nom, de qui deſcendent, par une autre femme, tous ceux de la Maiſon de *Montmorency* actuellement ſubſiſtans, même ceux de la branche de *Laval*, ſe trouva donc beau-père du Roi de France & du Roi d'Angleterre. Nous ignorons ſi la ſimple eſtime que méritoit un Chevalier d'une naiſſance illuſtre, d'une bravoure & d'une probité diſtinguées, engagea la Reine *Adélaïde* à épouſer *Matthieu de Montmorency*, ou ſi quelque ſentiment plus tendre la détermina à lui donner la main.

Le règne de *Louis-le-Jeune* nous fournit l'intéreſſante hiſtoire du mariage de ce Monarque avec la riche héritière de Guienne, *Eléonore*; de ſes inquiétudes jalouſes ſur la conduite de cette Reine; & enfin de ſon divorce qui, ſur quelques raiſons qu'il ait été fondé, étoit certainement une grande faute en politique. On met communément au nombre des

Romans hiſtoriques, l'hiſtoire de la Reine *Eléonore*, écrite par le ſieur de *Larrey*, ſous le titre de l'*Héritière de Guyenne*. Ceux qui voudront ſavoir tout ce que différens Auteurs ont débité, avec fondement ou ſans fondement, ſur les galanteries de la première femme de *Louis-le Jeune*, peuvent conſulter ce Livre, & le lire tout entier. Il eſt aſſez commun; il y en a deux éditions, toutes deux de Hollande, 1691 & 1692. Ceux qui ne voudront prendre qu'une légère idée de l'*Héritière de Guienne*, par un extrait tel que nous pourrions le placer ici, peuvent conſulter le premier de nos volumes du mois d'Octobre 1776. Ils verront qu'à l'occaſion des amours du Roi *Henri ſecond d'Angleterre*, & de la belle *Roſamonde*, nous avons fait l'hiſtoire entière de la Reine *Eléonore*, qui traverſa, d'une manière aſſez barbare, ces amours de ſon ſecond époux. Cette Reine eut toujours des aventures d'éclat ſur l'un & ſur l'autre trône, qu'elle occupa ſucceſſivement. Sur celui de France elle parut vive, coquette, galante, & l'on prétend qu'elle donna de juſtes ſujets d'inquiétudes à *Louis VII*. Sur celui d'Angleterre, elle fut jalouſe

jusques à la fureur, du Roi *Henri II.* Etant veuve, elle se montra ambitieuse, impérieuse, intrigante : l'on croit qu'elle eut, avant que de mourir, le chagrin de voir sur le trône *Jean-sans-terre*, le troisième de ses fils, monstre couronné, assassin de son neveu, qui perdit & qui mérita du perdre le bel héritage de sa mère.

Le règne de *Philippe-Auguste* nous fournira nombre de Romans historiques, dont les extraits mériteront d'intéresser. Indépendamment de ce que disent des amours de ce Roi, *Sauval & Vanel*, dans leurs *Galanteries des Rois de France*, le charmant Roman des *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste, par Mademoiselle de Lussan*, & trois autres, doivent nous arrêter, tant parce qu'ils sont agréables & bien écrits, que parce qu'ils tiennent essentiellement à ce règne, & que *Philippe-Auguste* en est souvent un des Héros. Nous allons, dès aujourd'hui donner quelques éclaircissemens sur ces Romans & sur leurs Auteurs; de sorte que dans notre second volume du mois d'Avril prochain, nous n'aurons plus qu'à extraire les faits que chacun d'eux contient.

La première partie *des Anecdotes de Philippe-Auguſte* parut, pour la première fois, en 1733, en trois volumes; & la ſeconde, en trois autres volumes; en 1738. On prétend que la Demoiſelle qui en eſt Auteur, étoit fille naturelle d'un Prince de Savoie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle ne faiſoit point connoître ſa famille, & qu'elle diſoit qu'elle ne la connoiſſoit pas elle-même. Elle ne vivoit que d'une modique penſion, ou d'une rente viagère qui avoit été placée ſur ſa tête, ſans qu'elle pût dire par qui. Elle n'étoit déjà plus jeune, lorſqu'elle put ajouter à ſon revenu le produit de ſes ouvrages; car elle eſt morte en 1758, âgée de 75 ans, & cet ouvrage-ci eſt un des premiers qu'elle ait publiés. Elle avoit par conſéquent plus de 40 ans quand elle ſe mit à compoſer des Livres, qui ſont preſque tous des Romans. Nous en allons donner la liſte, en attendant que nos Lecteurs les retrouvent tous ſucceſſivement extraits dans nos volumes, ſuivant leur ordre alphabétique ou hiſtorique.

Mademoiſelle *de Luſſan* publia, en 1727, l'hiſtoire de la *Comteſſe de Gondès*. Ce Roman parut bien écrit & intéreſſant,

il l'eſt en effet. Le ſujet en eſt fort ſimple, les épiſodes bien amenées, & il ne finit point triſtement. Il eſt réimprimé dans la *Bibliothèque de Campagne*, édition de Hollande *1749*, en 18 volumes. Il forme la plus grande partie du douzième.

Le ſecond ouvrage de Mademoiſelle *de Luſſan*, eſt *les Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, dont nous venons de parler.

Le troiſième, *les Veillées de Theſſalie*, imprimé en 1741. Ce Roman parut encore plus agréable que les deux précédens. On y vit avec plaiſir une jeune Bergère s'imaginer être enſorcelée par un jeune homme qu'elle trouve aimable, & qui trouble ſon repos. Le ſuccès de ce Roman augmenta encore par celui d'une pièce qui en fut tirée, & qui eſt intitulée : *la Magie de l'Amour*. L'Auteur s'appelloit *Autreau*: Il étoit Peintre, & mourut fort vieux en 1745.

La même année, ou la ſuivante, Mademoiſelle *de Luſſan* publia les *Mémoires ſecrets de la Cour de France ſous le règne de Charles VII.* Nous aurons occaſion de parler de cet ouvrage dans la ſuite de nos extraits des Romans hiſtoriques pour la

France, & nous examinerons si Mademoiselle *de Lussan* en est véritablement l'Auteur, ou si elle n'a fait que copier un Roman plus ancien sous le même titre, dont l'Auteur est une Madame *Durand*, morte en 1736.

En 1749, elle publia l'histoire de *Marie d'Angleterre*, Reine de France, seconde femme de *Louis XII*, qui n'en eut point d'enfans. On sait que cette Reine, étant retournée dans sa patrie, épousa *Charles Brandon*, qui avoit eu le bonheur de lui plaire. *Henri VIII*, frère de *Marie*, fit *Brandon Duc de Suffolck*, & voulut que la Reine Douairière de France ne perdît point son rang en l'épousant. On l'appela la *Reine-Ducheſſe*. *Marie* ne devoit pas être dégradée en cédant à un amour très-bien placé; car *Suffolck* méritoit d'en être aimé, & elle vécut long temps heureuse avec lui. Mademoiselle *de Lussan* n'est pas la première qui ait traité le sujet de ce Roman historique: il l'avoit déjà été dans le siècle précédent.

Les *Anecdotes de la Cour de François premier*, par Mademoiselle *de Lussan*, parurent en trois volumes à-peu-près dans

le même temps, & furent jugées très-inférieures aux *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*. On y trouva de la diffuſion & du bavardage. Les *Annalles Galantes de la Cour de Henri II*, qui les ſuivirent de près, n'eurent pas un ſuccès plus heureux. Cependant nous avons lieu de croire qu'en éclairant ces Romans hiſtoriques avec le flambeau de la véritable hiſtoire, nous trouverons moyen d'en faire quelque jour un extrait qui fera aſſez de plaiſir à nos Lecteurs.

On a prétendu que le Roman de *Mourat & Turquia*, qui a paru en 1752, étoit encore de Mademoiſelle *de Luſſan*. Il n'eſt point trop dans ſon genre. Cependant il n'a point été réclamé par d'autres, & il lui eſt reſté. A quelques traits d'eſprit près, l'ouvrage eſt médiocre.

Mademoiſelle *de Luſſan* a donné au Public ſes quatre derniers ouvrages comme de véritables hiſtoires; mais s'ils doivent être regardés comme tels, ce ſont des hiſtoires très-foibles, écrites d'un ſtyle fait pour le Roman: elle entre dans des détails minutieux, qui prouvent dans quel genre elle avoit juſques alors exercé ſa plume.

Les deux premiers de ces ouvrages sont l'*Histoire de Charles VI*, & celle de *Louis XI*, tous deux Rois de France. Le troisième est l'*Histoire de la révolution*, ou plutôt *de la révolte de Naples*, des années 1647 & 1648. Les faits en sont si singuliers, que ce livre ne peut manquer d'amuser. Nous conseillons à nos Lecteurs de le lire, d'autant plus que, quoique les évènemens en soient fort extraordinaires, il n'est point assez décidément romanesque pour que nous en puissions faire entrer l'extrait dans notre *Bibliothèque*. Nous en pouvons dire autant du dernier ouvrage, imprimé en 1757; c'est *la Vie du brave Crillon*. Il y a des traits fort agréables & fort piquans; mais il eût été à souhaiter que cette vie d'un guerrier fameux par sa bravoure, eût été écrite d'un style plus mâle, & n'eût pas été abandonnée à la plume d'une femme accoutumée à écrire des Romans.

Au reste, on doit être en garde sur tous les éloges & toutes les critiques que l'on a pu faire des ouvrages de Mademoiselle *de Lussan*, car on lui a contesté la propriété de la plus grande partie. On fait remonter les premiers secours qu'elle

a reçus, en fait de littérature, jusques à M. *Huet*, Evêque d'Avranches, que l'on prétend qui a été le premier à l'encourager à faire des Romans. Il est constant que pendant les trente dernieres années de sa vie, elle a vécu avec un bon & honnête homme, nommé M. *de la Serre*, qui est mort un peu avant elle, âgé de 94 ans, & qui n'est connu comme Auteur que par quelques paroles d'Opéra, dont le meilleur est *Pirame* & *Thisbé*. *La Serre* l'aidoit & la conseilloit, au moins, dans ses ouvrages, s'il n'en faisoit pas la plus grande partie.

Elle avoit aussi pour ami, quand elle publia les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste* & les *Veillées de Thessalie*, un certain Abbé de *Boismoran*, insigne joueur, & mauvais ecclésiastique, mais homme de beaucoup d'esprit. Enfin, un M. *Baudout de Juilly*, connu par plusieurs histoires assez estimables, entre autres, par une de *Philippe-Auguste*, lui a aussi, dit-on, servi de guide dans ses dernières productions. Cet Auteur est mort bien long-temps après avoir été oublié dans le monde littéraire, car tous ses ouvrages sont du règne de *Louis XIV*;

& il n'eſt mort qu'aſſez tard ſous le règne de *Louis XV*. Au reſte, ſi les liaiſons de Mademoiſelle *de Luſſan* avec des Auteurs & des gens d'eſprit, ont jeté des ſoupçons ſur ſes talens; ſes mœurs n'ont jamais paru ſuſpectes, car elle a toujours été très-laide; & ſi elle n'avoit pas le ſtyle mâle de nos bons & grands écrivains, elle avoit au moins le ton de voix & les traits de viſage d'un de ces hommes qui peuvent avoir beaucoup d'eſprit & de ſience, mais dont la figure n'eſt point agréable.

Le ſecond Roman que nous extrairons après celui des *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, eſt intitulé *Alix de France*. L'Auteur nous en eſt inconnu: il a été imprimé dès 1687 *in 12*. L'héroïne de ce Roman étoit fille de *Louis-le-Jeune*, & ſœur de *Philippe-Auguſte*. Elle fut promiſe & accordée d'abord à *Richard cœur de lion*, Roi d'Angleterre; mais ce Monarque étant amoureux d'une autre Princeſſe, & s'étant d'ailleurs brouillé avec *Philippe-Auguſte*, refuſa d'épouſer celle-ci, qui fut mariée enſuite à un Comte *de Ponthieu*. Ce ſont les amours d'*Alix* avec ce Comte qui forment la partie la plus ſingulière & la plus intéreſſante de ce

Roman. Le Comte *de Ponthieu* paroît tantôt habillé en femme sous un nom supposé, tantôt sous celui de son sexe, & sous son véritable nom. Il en résulte des évènemens bizarres; mais qui, en admettant une supposition en elle-même peu vraisemblable, pourront paroître amusans.

Les deux Romans qui suivront celui-là, sont de M. le Bailli *de la Vieuville*, mort il y a fort peu d'années, Grand-Prieur de Champagne, dans l'Ordre de Malthe. Il avoit, lors de sa mort, à-peu-près 80 ans; & quand il composa ces deux Romans & quelques autres, il étoit fort jeune, & s'appelloit le Chevalier *de Vignacour*. L'un est intitulé: *Adelle de Ponthieu*; il a été imprimé pour la première fois en 1722, réimprimé en 1723, 1725 & 1728, & inséré dans plusieurs Recueils de Romans, tels que *la Bibliothèque de Campagne*. Quoique écrit avec assez de négligence, les évènemens en parurent intéressans, & l'ouvrage fit plaisir. La scène se passe presque toujours à la Cour des Rois *Louis le-Jeune* & *Philippe-Auguste*. On suppose même que l'Héroïne fut d'abord attachée à la Reine *Eléonore de Guienne*; ainsi les évènemens de ces deux règnes se trouvant mêlés avec

les aventures d'*Adelle de Ponthieu*, on peut bien les regarder comme relatifs à l'hiſtoire de France de ces temps-là.

Nous en pouvons dire autant de l'autre Roman de M. le Chevalier *de Vignacourt*, (*la Comteſſe de Vergi*). L'hiſtoire des mêmes règnes y eſt encore plus altérée que dans le précédent, cependant elle s'y trouve : au reſte, ce n'eſt pas cette partie hiſtorique qui a fait la fortune de l'ouvrage, mais l'aventure intéreſſante & terrible de la Comteſſe avec ſon époux, au ſujet de *Raoul de Coucy* ſon amant. C'eſt ce Roman qui a ſervi de première baſe à la fameuſe Romance, aux Héroïdes, aux Drames repréſentés ou non repréſentés, & enfin aux nouvelles Hiſtoires intitulées *Gabrielle de Vergi*, & *Raoul de Coucy*. Le Roman dont nous parlons a été imprimé pour la première fois en 1722, & ſe retrouve dans les mêmes Recueils qu'*Adelle de Ponthieu*.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Février de la *Bibliothèque des Romans;* & je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 31 Janvier 1778.

AMEILHON.

De l'Imprimerie de L. JORRY, rue de la Huchette.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MARS, 1778.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte Catherine, près de celle S. Louis, au Marais ;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS.

LA Bibliothèque universelle des Romans, Ouvrage périodique, est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv.
Et en Province, de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout tems AU BUREAU, rue Neuve Sainte Catherine, près de celle S. Louis, au Marais.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

MARS, 1778.

QUATRIEME CLASSE.

SUITE DES ROMANS FRANÇOIS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Le nouvel Abailard, ou *Lettres d'un Singe au Docteur Abadolf; traduit de l'Allemand, deux parties en un volume, imprimé aux Indes, & se trouve à Paris*, 1763.

LA FRANCE LITTÉRAIRE attribue ce petit Ouvrage à *M. Thorel de Campi-*

g: cules, Tréſorier de France à Lyon. Cet Auteur, s'il vit encore, n'a guère plus de quarante ans. Ainſi il eſt entré de bonne heure dans la carrière littéraire ; car avant qu'il eût compoſé ce Roman, on lui avoit attribué quelques Livres du même genre, des Eſſais de littérature, des Anecdotes morales ſur la fatuité, & il avoit été un des premiers Auteurs du *Journal des Dames*. Les Journaliſtes qui parlèrent de cette fiction dans ſa nouveauté, en firent de légers extraits, ſans aucun éloge. Ils remarquèrent que la fable en étoit fort extraordinaire, ſans être intéreſſante. L'Auteur ſuppoſe qu'un Docteur Allemand avoit un ſinge, dont l'inſtinct étoit admirable juſqu'au prodige. En voyant étudier ſon maître, il apprit, non pas à parler, mais à lire & à écrire. Le Docteur s'apperçut que Ligri (c'étoit le nom du ſinge) étoit parvenu à ce degré de ſcience, & même qu'il avoit déjà bien profité de ſes lectures. Il prit cet animal dans la plus grande affection ; cependant il le céda à ſa fille, qu'il envoyoit en France chez un oncle maternel qui la demandoit pour l'élever chez lui, & qui pouvoit la doter richement, car il étoit

Financier, Le Docteur charge le singe de lui rendre compte de tout ce qui arrivera à sa fille, & même de ce qu'il remarquera de singulier en France. *Ligri* tient parole; & ce sont ses lettres qui forment le Roman dont nous sommes obligés de dire un mot. On auroit pu tirer meilleur parti de ce cadre. Les observations & les réflexions du singe sur les mœurs de Paris, sont triviales, les critiques rebattues; les portraits des divers personnages sont chargés de ridicule, mais aucun n'est bien plaisant: les deux principaux Acteurs même (*Thérèse* & d'*Armilly*) ne sont pas fort intéressans. Des évènemens assez peu naturels conduisent la nièce du Docteur dans les Isles Françoises de l'Amérique avec son amant, & une fille d'opéra qui étoit entretenue par l'oncle Financier, & qui les accompagne par pure amitié; il leur arrive, dans le nouveau monde, des aventures encore bien plus étranges que dans l'ancien. L'Actrice a des maximes de philosophie assez singulières sur la manière dont une jolie femme peut obliger ses amis & ses amies. On trouve dans la seconde partie de l'ouvrage deux personnages très-odieux, le fils d'un Gouverneur

de Saint-Dominque, & un Abbé. Ce dernier eſt un monſtre des plus révoltans; le premier ne vaut guère mieux. Comme il eſt amoureux de *Thérèſe*, & même auſſi de la fille d'opéra, il traite cruellement d'*Armilly*; c'eſt ce qui a autoriſé l'Auteur à donner à ſon Roman le titre de *Nouvel Abailard*. Heureuſement que le Chirurgien qui a ſervi à cette opération, reconnoît d'*Armilly* & *Thérèſe*, pour lui avoir autrefois ſauvé la vie; il leur procure leur retour en Allemagne, auprès du Docteur *Abadolf*. Ils y retrouvent M. *le Gros*, Financier, oncle de *Thérèſe*, qui épouſe ſon ancienne maîtreſſe, de l'opéra de Paris. Le Chirurgien épouſe une fille que *Thérèſe* a eue d'*Armilly*. Ces deux amans ſont réunis; tout le monde eſt content, même le ſinge, qui n'a pas perdu ſa maîtreſſe de vue, au milieu de tant d'évènemens extraordinaires. Le récit en eſt entremêlé de digreſſions & de diſſertations, dont le ſinge eſt toujours ſuppoſé l'Auteur, au grand étonnement du Lecteur; car il y en a qui roulent ſur l'inſuffiſance de la loi naturelle, ſur la néceſſité d'une religion, &c....

Tel eſt à-peu-près l'extrait de ce Roman, que l'on trouve, au tome quatrième de l'*Année Litteraire* 1763. Après avoir lu l'ouvrage, nous ne pouvons diſconvenir que la critique du Journaliſte ne ſoit aſſez juſte. Nous trouvons ſeulement beaucoup trop forte la phraſe par laquelle *M. Fréron* termina cet article de ſes Feuilles. *L'Auteur*, dit-il, *eſt de Lyon; il doit s'eſtimer très-heureux que la Loi terrible qui s'obſervoit autrefois avec rigueur dans cette Ville, ait été abolie. Lorſqu'on avoit compoſé un mauvais écrit, il falloit l'effacer avec ſa Langue, ou être jeté dans le Rhône.*

Aben-Muſlu, *ou* les vrais Amis, *Hiſtoire Turque, qui renferme les intrigues du ſerrail, ſous les règnes d'*Ibrahim *&* de Mahomet IV, *les motifs de la guerre de Candie, & le ſiège de cette Ville; Paris, 1737, deux petits volumes* in-douze, *réimprimés dans* la Bibliothèque de Campagne, *dont ils forment le tome quatrième, Paris,* 1738.

Nous n'avons pu découvrir quel étoit l'Auteur de ce Roman, qui eſt aſſez bien écrit, & qui préſente quelques faits hiſtoriques, du nombre de ceux que l'on retrouve toujours avec plaiſir; mais qui d'ailleurs n'a pas par lui-même un fort grand intérêt. Pour mettre nos Lecteurs en état d'en juger, nous allons en donner un Extrait abrégé, dans lequel cependant nous tâcherons de ne ſupprimer que des longueurs.

Ibrahim occupoit le trône des Ottomans. Il avoit ſuccédé à ſon frère *Amurath IV*; mais il étoit loin d'égaler, par ſes qualités, ſon aîné; & il avoit tous ſes

défauts. Voluptueux, débauché, & cruel comme lui, il n'avoit ni la force & la beauté du corps, ni l'humeur guerrière d'*Amurath*, encore moins la vivacité de son esprit; car il étoit presque imbécille & incapable de se méler d'aucune affaire. Il abandonnoit le soin de son Empire à sa mère, la Sultane *Validé*. Ce fut par son conseil qu'il fit faire une recherche exacte de ceux d'entre les Bachas de son Empire qui vexoient le plus fortement ses sujets. Quoique ce désordre fût très-général en Turquie, le Grand-Visir annonça qu'il étoit chargé par le Sultan d'y remédier; & il s'embarqua lui-même avec le Capitan-Bacha pour aller visiter l'Archipel & les grandes Isles de Chypre & de Rhodes, & forcer ceux qui les gouvernoient à rendre gorge. L'on juge bien que c'étoit dans la vue de s'attribuer les richerches qu'ils avoient acquises, & non de les rendre aux malheureux à qui ils les avoient enlevées. *Muslu*, Bacha de Chypre, parut un des plus coupables, parce qu'il étoit un des plus riches. Le Grand-Visir jura sa perte, & se prépara à se rendre dans son Isle. *Muslu* sentit aussitôt de quel danger il étoit menacé. La

révolte étoit sa seule ressource; il s'y détermina, & se ligua avec quelques autres Bachas, ses voisins; mais avant que de suivre cette dangereuse résolution, il voulut écarter son fils unique, qu'il chérissoit tendrement, & dont la figure noble, l'esprit & le caractère lui faisoient concevoir les plus flatteuses espérances. Il le fit passer à Alep, sous la conduite d'un Derviche fameux, qui voyageoit presque continuellement dans l'Empire Ottoman, avec la réputation d'un saint personnage, quoiqu'au fond il ne méritât que celle d'un fourbe & d'un intriguant. *Musu* lui avoit rendu service, & le Moine Mahométan lui en témoigna sa reconnoissance, en se chargeant d'assez bonne foi du soin du jeune *Aben-Musu*.

Chemin faisant, le Derviche mit le jeune Héros de ce Roman parfaitement au fait des mystères de son métier : il lui en expliqua tous les avantages, & lui conseilla de s'en servir pour profiter comme lui de l'imbécillité des gens avec lesquels il se rencontreroient dans les différentes provinces qu'ils devoient parcourir. Il l'avertit sur-tout de s'attacher aux femmes, auprès desquelles sa jeunesse & sa

figure lui donneroient plus d'accès, & dont les foiblesses pouvoient lui procurer plus de plaisirs. *Aben-Muslu* retint fort bien ces instructions, & en fit usage pour s'introduire auprès des dévotes musulmanes d'Alep. *Jakaia* (c'étoit le nom du Derviche) le présenta dans plusieurs maisons, où, à l'abri de la réputation du maître, sa figure & ses agrémens le firent bien recevoir. Après l'avoir établi dans cette grande ville, *Jakaia* l'y laissa; & le jeune Turc y vécut pendant quelque tems, principalement dans la maison d'une pieuse & honnête veuve très-attachée aux Derviches. Elle avoit une fille de la figure la plus agréable, que la dévote vouloit parfaitement instruire dans sa religion. Elle lui donna pour instituteur, d'abord le vieux *Jakaia*, & ensuite, après le départ de celui-ci, le jeune *Aben-Muslu*. Cette charmante occupation le retint à Alep plus long tems qu'il n'avoit pensé. Des nouvelles qu'il reçut de Chypre le déterminèrent enfin à quitter la vie voluptueuse qu'il y menoit. On lui apprit que son père, après avoir été vaincu, avoit péri par la mort ordinaire aux rebelles de la Porte, & que le Visir s'étoit emparé de

ſes grands biens, ſous prétexte de les remettre entre les mains du Sultan. Le jeune *Muslu*, qui ſavoit combien peu il revient au Souverain de ce que l'on pille en ſon nom, s'en prit au Grand-Viſir, auteur du déſaſtre de ſa famille, & réſolut d'aller le chercher, & de le pourſuivre juſques dans la capitale de l'Empire. Il prit donc la route de Conſtantinople. Ce qui acheva de l'y déterminer, c'eſt qu'*Emine*, (nom de la jeune perſonne qu'il inſtruiſoit & qu'il aimoit déjà), avoit diſparu tout-à-coup d'Alep. *Aben* eſpéra en avoir des nouvelles plutôt au centre de l'Empire que par-tout ailleurs; il partit dans cette confiance, & arriva ſans être reconnu. Il ne pouvoit pas l'être, car il avoit été élevé loin de la capitale, & on ne ſoupçonnoit même pas qu'il exiſtât encore; pluſieurs jeunes gens ayant été enveloppés dans le malheur du Bacha de Chypre, on croyoit que ſon fils avoit péri avec eux. Il ſe préſenta au Caïmacan comme fils d'un marchand d'Alep qui venoit chercher fortune à Conſtantinople. Sa figure diſpoſa ce Lieutenant du Grand-Viſir à le bien recevoir, & à lui procurer les bonnes graces du premier Miniſtre. Celui-ci enchanté

des discours & de l'adresse de *Musta*, le fit recevoir parmi les *Agalas*, c'est à-dire, les *Pages du serrail*.

Animé par ce premier succès, *Aben-Musta* cherchoit l'occasion de venger son père, lorsqu'il fut distrait par une rencontre aussi imprévue qu'intéressante pour lui. Son zèle, ses graces personnelles, & son envie de plaire, lui avoient acquis la faveur du Sultan, (ce qui lui donnoit beaucoup de liberté dans le serrail). Chargé souvent de différentes commissions, il traversoit librement les jardins, & pouvoit, quand il le vouloit, s'y promener & s'y arrêter. Un jour qu'assis au fond d'un bosquet, il réfléchissoit sur sa situation, il entend, à quelque distance de lui le son de voix de deux femmes qui s'entretenoient. Le desir de les voir & de suivre leur conversation, l'entraîne; il se glisse derrière des charmilles, & s'approche d'elles. Elles parloient Italien, & il entendoit cette langue; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il reconnut une d'entr'elles pour sa chère *Emina*! Peu maître de lui, il court vers elle, tombe à ses genoux, couvre ses mains de larmes & de baisers, & fait éclater la joie la plus vive.

Emine, de son côté, ne parut ni moins tendre, ni moins satisfaite. Quand les premiers transports de leur reconnoissance furent passés, elle s'informa par quel heureux hasard ils se trouvoient réunis dans un lieu où elle espéroit si peu le revoir. Il lui dit en peu de mots que, ne sachant ce qu'elle étoit devenue, il avoit pris le parti de venir jusqu'à Constantinople pour la trouver, & que changeant d'état & d'habit, il avoit cru que le moyen le plus sûr de savoir de ses nouvelles, étoit de s'approcher du serrail. *Emine*, de son côté, lui apprit que le Grand-Visir qui cherchoit à entretenir son imbécille Souverain dans une honteuse molleſſe, faisant chercher dans tout l'Empire des filles dont les graces & la figure pussent l'amuser & le séduire, elle avoit eu le malheur d'être enlevée par les Spahis chargés de cette odieuse commission, & qu'elle n'avoit point eu le tems de l'avertir de ce cruel enlèvement. Elle ajouta qu'heureusement, depuis qu'elle étoit dans le serrail, le Sultan n'avoit pás encore jeté les yeux sur elle, & jura qu'elle redoubleroit de soins & d'efforts pour se soustraire à ses regards. L'on juge que l'amoureux *Aben-Muſtu*

sentit une haine encore plus implacable pour le Visir. Il renouvella à la belle *Emine* les protestations de l'amour le plus sincère, annonça qu'il alloit songer aux moyens d'assurer leur commune délivrance, & la pria de consentir qu'en attendant ils se vissent encore quelquefois. *Emine* en fit sentir à son amant toutes les difficultés : elles étoient si grandes, qu'ils furent même obligés d'abréger leur tendre conversation. Ils en furent avertis par un témoin non suspect à *Emine*, c'étoit la personne avec qui *Muslu* l'avoit trouvée en conversation ; elle se nommoit *Lucie*, & étoit l'amie intime d'*Emine*, à qui elle n'avoit cependant été donnée que pour la servir en qualité d'esclave. *Lucie* n'appréhendoit pas de se montrer dans les jardins du serrail, son état lui faisant moins craindre de rencontrer les regards du Sultan. *Emine* ne put donc que dire à son amant que ce seroit par *Lucie* qu'il recevroit de ses nouvelles. Les deux belles s'étant ensuite retirées, laissèrent le jeune Turc dans une grande inquiétude. Ce tourment se fit sentir pendant quelques jours, & duroit encore lorsqu'en traversant les jardins il s'apperçut qu'un jeune

Boſtangi le regardoit attentivement. *Aben-Muſlu* s'étant arrêté auprès de lui, ils commencèrent une converſation en Italien. Le Jardinier lui parla d'abord d'*Emine*, & il ajouta que c'étoit *Lucie* qui l'avoit chargé de lui parler. = Vous avez donc des relations avec cette aimable fille ? = Oui ſans doute, lui dit le Boſtangi Italien, nos liaiſons ſont intimes, & bien plus anciennes que notre ſéjour dans ce pays, où nous ne ſommes occupés que du deſir de nous procurer notre liberté ; peut-être pourrons-nous, en même tems, contribuer à la vôtre ; car il me ſemble qu'*Emine* & vous, êtes dans le cas de former les mêmes vœux. Le Page en convint, & parut deſirer d'être plus inſtruit des aventures du Boſtangi & de *Lucie*. Je ne vous cacherai rien à ce ſujet, répondit celui-ci ; mon nom eſt *Lanello Sanadi* ; Veniſe eſt ma patrie. Si je me trouve dans l'état où vous me voyez, ſi je me crois même heureux d'y être, c'eſt parce qu'il me procure l'occaſion de voir & d'entretenir quelquefois ma chère *Lucie*, quand elle vient dans ces jardins avec les autres eſclaves cueillir des fleurs pour les Sultanes.

La conversation d'un Page & d'un Bostangi n'étant point suspecte, *Lanello* eut tout le tems de faire à *Musta* le récit de ses aventures & de ses amours avec *Lucie*. Nous n'en dirons qu'un mot, parce qu'ils ne nous ont pas paru bien intéressans; le seul mérite qu'ait cet épisode, est de peindre les mœurs de Venise. *Lanello* s'étoit attaché à la femme d'un vieux Sénateur, mais par malheur il vit la belle-fille de la Dame, & en devint amoureux. La belle-mère traversa ces amours; & n'ayant pu venir à bout de ramener à elle le jeune *Lanello*, elle fit enlever sa belle-fille. Bientôt *Lanello* lui-même fut, par l'effet de la plus noire calomnie, bannie des Etats de la République. Il courut à Malthe, où *Lucie* avoit des parens, & où il espéroit en apprendre des nouvelles. N'ayant reçu aucun éclaircissement à cet égard, il s'embarqua pour la Sicile sur un Vaisseau Malthois, qui, après un rude combat, fut pris par un Bâtiment Turc. *Lanello* fait esclave, & mené à Constantinople, soupçonna que sa maîtresse avoit eu le même sort que lui, & habitoit le serrail du Sultan. Il chercha alors les moyens d'y avoir entrée, & y parvint en faisant valoir ses ta-

lens pour le jardinage ; il y trouva en effet *Lucie*.

Muſtu étant inſtruit des aventures de celui à qui il parloit, ſentit qu'il pouvoit prendre en lui la plus grande confiance ; il dut à ſes ſoins le plaiſir de voir quelquefois *Emine*. Une circonſtance qui leur parut d'abord fâcheuſe, leur procura enſuite des facilités auxquelles ils ne s'attendoient pas.

Une Sultane qui avoit été chère à *Ibrahim*, & qui lui avoit la première procuré la ſatisfaction d'être père, demanda à l'Empereur la permiſſion de faire le pélerinage de la Mecque, & de ſe rendre pour cet effet en Egypte par mer. *Ibrahim* n'eut pas de peine à lui accorder cette grace, & y joignit celle de la faire voyager avec tout le faſte d'une Impératrice. *Emine*, *Lucie*, le Boſtangi *Lanello*, furent nommés pour l'accompagner. *Muſtu* ſeul, qui avoit pris dans le ſerrail le nom de *Haſnadar*, ne fut pas du voyage. *Lanello* occupé de ſa délivrance, ne ſe fit aucun ſcrupule de donner avis à un chevalier de Malthe de ſes amis, du prochain départ de la Sultane, embarquée ſur un gros & peſant bâtiment, qu'il n'étoit pas difficile d'enlever.

Les ennemis de la Puiſſance Mahométane ne manquèrent pas de profiter de l'avis. Ils attendirent au paſſage le Navire Turc, l'attaquèrent, l'enlevèrent après un combat, & le conduiſirent d'abord en Candie, où ils furent bien reçus des Vénitiens; & enſuite à Malthe.

Sans nous arrêter à décrire ce qui arriva à la Sultane, diſons que les Eſclaves Chrétiens furent délivrés, & que par conſéquent *Lucie* & *Lanello* ſe trouvèrent en liberté dans l'Iſle de Malthe. *Lucie* qui y avoit des parens, obtint aiſément la facilité de retourner à Veniſe avec ſon amant & ſon amie, qui ne voulut point la quitter, juſqu'à ce qu'elle reçût des nouvelles de ſon cher *Muſtu*.

Ce ne fut pourtant pas ſans difficulté que *Lucie* ſe fit reconnoître de ſes parens, & que *Lanello* obtint ſa grace. La belle-mère de *Lucie*, après l'avoir fait diſparoître, avoit imputé à ſon amant les crimes les plus atroces; & c'étoit ſous ce prétexte qu'il avoit été banni. Mais enfin elle-même s'étant démaſquée peu de tems après par des fautes de conduite inexcuſables, & *Lanello* s'étant bien juſtifié, la vérité fut abſolument découverte. Les deux amans

s'épousèrent, & consolèrent le vieux Senateur, père de *Lucie*, qui enfin les fit héritiers de tous ses biens. *Emine* s'étant déclarée Chrétienne, se retira dans un couvent, attendant toujours des nouvelles de *Muslu*.

Cependant on reçut à Constantinople la nouvelle de la prise du navire; on apprit que les galères de Malthe qui s'en étoient emparées avoient relâché à Candie, & y avoient été bien reçues: aussi-tôt le Divan prit la résolution d'en tirer vengeance, & de tomber sur les Vénitiens qui avoient, disoit-on, manqué aux traités avec la Porte, en donnant asyle aux Malthois. De ce moment fut décidée l'expédition de Candie, qui a coûté tant de sang aux Puissances Chrétiennes & Mahométanes. On en commençoit les préparatifs; *Muslu* les voyoit avec peine, non pas qu'il eût aucune inquiétude sur le sort de son amante & de son ami, puisqu'il savoit qu'ils étoient entre les mains des Chrétiens, mais parce que lui-même étoit embarassé du tems où il pourroit les rejoindre, & des moyens qu'il pourroit saisir pour cela. Une révolution à laquelle il eut

ut quelque part, lui en procura la faci-
té. Le Sultan se rendoit de plus en plus
dieux & mépriſable à ſes ſujets, par la
ébauche à laquelle il ſe livroit, & les
iolences qu'il exerçoit pour y ſatisfaire.
on ſerrail, peuplé de beautés, amenées par
es ordres de toutes les provinces de l'Eu-
ope & de l'Aſie, ſur leſquelles il exer-
oit ſon deſpotiſme, ne lui ſuffiſoient pas
ncore. Il alla chercher juſques dans le
ieux ſerrail les Sultanes & les odaliſques
ui avoient ſervi aux plaiſirs de ſon frère
Amurath. Quelques-unes ſe prêtèrent à
es caprices, d'autres rejetèrent ſes pro-
oſitions avec horreur; car les Turs re-
ardent comme le plus grand des crimes
n commerce avec les femmes de leurs
arens. Une odaliſque qui avoit plu à
rahim, ſur-tout par ſes agaceries, &
art de la coquetterie qu'elle poſſédoit
arfaitement, mais dont enſuite il s'étoit
égoûté, devint le miniſtre de ſes plaiſirs;
n l'appelloit *Checher-Para*, c'eſt-à-dire
mbre & ſucre. Pour étendre la commiſ-
on dont elle s'étoit chargée, elle ſortoit
ouvent du ſerrail, & alloit dans Conſtan-
inople, à la découverte des beautés de
oute eſpèce: elle parcouroit les bains pu-

blics fréquentés par les femmes de condition libre ; & soit qu'elles fussent Chrétiennes, Juives ou Musulmanes, dès qu'elle en trouvoit quelqu'une digne de l'attention du voluptueux Souverain, elle la faisoit enlever. Ayant entendu parler des charmes de la fille du Muphti, elle en entretint *Ibrahim*, qui osa aussi-tôt la faire demander à son père, pour la mettre au nombre des odalisques, Le vieux chef de la loi, révolté d'une proposition si indécente, dissimula cependant, & dit qu'il signifieroit à sa fille les ordres du Sultan. L'on juge du chagrin avec lequel la belle les reçut. Mais en vain le père & la fille cherchèrent ils les moyens de s'y soustraire, le Pontife Mahométan se vit ravir sa fille par le Grand-Visir, qui vint en personne la conduire dans le serrail, où elle fut indignement violée. Ce dernier trait détermina le Muphti à la révolte : il se concerta avec la Sultane *Validé*, qui, après avoir eu tout crédit sur l'esprit de son fils, en avoit été maltraitée, pour avoir voulu s'opposer à l'excès de ses fureurs voluptueuses. Cette mère ambitieuse & dénaturée résolut la perte de son fils, & l'élévation, sur le trône, de son petit-fils

Mahomet, qui n'étoit âgé que de cinq ans ; d'un côté on échauffa l'esprit des Janissaires, en séduisant leur Aga, qui étoit prêt à partir pour l'expédition de Candie ; de l'autre, on gagna des officiers de l'intérieur du serrail. On s'adressa à *Aben-Muslu*, qui entra aisément dans cette conspiration, dès qu'on l'eut assuré que le Grand-Visir en seroit la première victime, & qui sentit, de plus, que c'étoit un moyen de s'échapper, & de joindre *Emine* en Europe.

Le Muphti ayant d'ailleurs employé le crédit des Mollahs à échauffer l'esprit du peuple, il s'éleva tout-à-coup un cri général. Ce ne fut d'abord que sur le Grand-Visir que parut vouloir tomber la fureur des révoltés ; & le Muphti fut député pour obtenir du Sultan que le Ministre leur fût livré. *Ibrahim* fut forcé de remettre le sceau de l'Empire à l'Aga des Janissaires. Le premier acte d'autorité que fit ce nouveau Visir, fut de faire étrangler son prédécesseur, & de s'emparer de toutes ses richesses. Il en fit cependant quelque part à *Aben-Muslu*, qui, recouvrant ainsi une partie de la fortune de son père, se trouva en état de s'embar-

quer, dans le fort du tumulte, sur un Vaisseau Sicilien, qui le transporta dans cette Isle Chrétienne, où, ayant vendu ses diamans, qui faisoient la plus grande partie de sa pacotille, il prit des lettres-de-change sur Venise, & s'y rendit lui-même.

Cependant la révolution de Constantinople s'acheva, avec les circonstances les plus capables d'effrayer les Souverains despotiques. Trois fetfa successifs du Muphti déclarèrent *Ibrahim* indigne du trône, comme imbécille & tyran, ordonnèrent qu'il seroit enfermé, & qu'on reconnoîtroit à sa place son fils *Mahomet*, quoiqu'il fût encore enfant, pour ne point enlever l'Empire à l'illustre race des Ottomans, reconnoissant qu'il vaut mieux obéir à un Prince qui ne peut faire ni bien ni mal, qu'à un forcené, qui fait de ses sujets autant de victimes de ses caprices. Enfin la dernière décision doctrinale du Pontife Mahometan, fut qu'*Ibrahim* méritoit la mort, pour avoir abusé des femmes & des filles de ses sujets, & les leur avoir ravies par violence. C'est ainsi que le Muphti vengeoit sur son Souverain ses blessures particulières. Les suites en furent

horribles. *Ibrahim* fut étranglé par quatre muets; on en fit signer l'ordre à son propre fils, & ensuite on le couronna; on établit une espèce de conseil de régence, dont la Sultane *Kiosem-Validé*, grand-mère du Sultan, fut le chef, & dont le Muphti & le nouveau Visir furent les principaux membres; on confirma la résolution de la guerre de Candie, & le nouveau Grand-Visir partit, à la tête d'une nombreuse armée, pour cette conquête.

Revenons à *Aben-Musiu*. Son premier soin en arrivant à Venise, fut de s'informer de *Lanello-Sanadi*. On le conduisit à son palais, où il trouva son ami jouissant des biens & des honneurs de sa famille, & marié à sa chère *Lucie*. Pressé de s'informer de la belle *Emine*, il fut bientôt tranquillisé à cet égard, car *Lucie* la lui présenta, l'ayant fait sortir du couvent où elle s'étoit retirée. « *Emine* a donc » embrassé la religion chrétienne, s'écria » *Musiu*?... Elle est née dans cette religion, » & en a toujours fait profession, lui ré» pondit-on ». Le jeune Musulman en parut très-étonné; il s'en expliqua avec *Emine*, & nos Lecteurs vont être au fait de tous les détails de cette histoire.

Si *Muſtu* fut ſurpris d'apprendre qu'*Emine* étoit Chrétienne, elle, de ſon côté, l'aſſura qu'elle ne l'étoit pas moins de ce qu'il n'étoit pas Chrétien. Elle lui avoua qu'elle l'avoit toujours ſoupçonné de n'avoir joué le perſonnage de Mahométan, que par quelques raiſons particulières, & d'être né comme elle au ſein de l'Europe & de la Chrétienté. Le Turc ſe crut obligé de la détromper, & ſon aveu pénétra *Emine* de chagrin. Elle étoit forcée de renoncer à l'épouſer, s'il ne renonçoit lui-même à ſes principes, & les combats de *Muſtu* furent longs & cruels. Avant de dire comment enfin tout ſe concilia, mettons, en peu de mots, nos Lecteurs au fait de l'hiſtoire d'*Emine*. Elle étoit née à Florence, d'un père riche & d'une mère noble. Leur union avoit été malheureuſe, comme de pareils aſſortimens le ſont quelquefois. Ce fut ſurtout, à la ſuite d'un voyage que *Perès*, père d'*Emine*, fit dans l'Iſle de Chypre que le malheureux Négociant Florentin eut les plus mortels chagrins. La mère d'*Emine* ſe lia avec un Marquis François; & cette liaiſon fut ſuſpecte non ſeulement au mari, mais à toute la ville. *Perès*

s'en plaignit ; la femme s'offensa de ses plaintes, & continua de faire des dépenses si multipliées & si extravagantes, qu'elles entraînèrent la ruine de son mari. Mais l'éclat de sa déroute fut précédé de la mort de la Dame. Après ce double évènement, *Peres* n'étant plus retenu à Florence par aucuns liens, s'embarqua avec sa fille, qui n'étoit âgée que de six ans, & une vieille parente, pour aller s'établir en Candie. Malheureusement ils furent attaqués en mer par un Corsaire Turc. Le père d'*Emine* fut tué dans le combat, ou du moins disparut. La jeune enfant & sa parente furent transportées en Palestine, & de là à Alep. Le corsaire, qui étoit aussi honnete qu'un homme de son état peut l'être, les y maintint pendant quelques années sur un pied très-commode & très-décent, leur permettant d'exercer en secret leur religion, pourvu qu'elles ne contrediſſent point, à l'extérieur, celle du pays. Ce bon corsaire mourut, leur laissant de quoi subsister honorablement à Alep. Ce fut pendant leur séjour dans cette ville que *Muslu* les connut sous l'habit de Derviche: il en fut d'autant mieux reçu, qu'on le soupçonna

d'être un Chrétien déguisé. Le reste de l'histoire des deux amans est déjà connu. *Emine* recommanda à *Muslu* de faire des recherches pour savoir qu'étoit devenue cette parente qui lui avoit si long tems servi de mère à Alep. Mais l'ancien Page du Sultan ne pouvoit en avoir des nouvelles qu'en retournant dans un pays qu'il ne pouvoit ni ne vouloit plus habiter.

Ces deux amans & leur ami étoient dans cette situation embarrassante, lorsqu'un nouvel incident les en fit sortir. La République ayant cru devoir faire de nouveaux efforts pour secourir l'Isle de Candie, ordonna la levée de plusieurs régimens. *Lanello* fut mis à la tête d'un de ces corps de troupes, & chercha à le composer d'Officiers les plus capables de faire honneur à son choix. Le premier à qui il proposa d'y commander une compagnie, fut un Chevalier de *Graville*, François, qui depuis quelque tems s'étoit retiré à Venise. L'histoire de ce Chevalier est rapportée toute entière dans le Roman que nous extrayons ; mais nous ne la répéterons point ici : elle n'apprend autre chose qu'une vérité constatée, qui est que

tel François qui a fait dans sa patrie des étourderies très-marquées, & des imprudences qui pourroient même passer pour des fautes graves, peut devenir un très-bon sujet quand il est corrigé par ses malheurs, & que l'âge a mûri sa tête. *Graville* ayant eu la première compagnie du régiment de *Sanadi*, *Muslu* accepta volontiers la seconde; & le Colonel & ces deux Capitaines s'embarquèrent avec leurs troupes, après avoir fait à leurs maîtresses les plus tendres adieux, les avoir assurées qu'ils reviendroient plus dignes d'elles, qu'ils ne l'avoient jamais été.

Bientôt ils arrivèrent à la vue de Candie; &, malgré les efforts de la Flotte Ottomane, ils y débarquèrent. La ville de Retimo, & le Fort de S. Théodore étoient déjà pris; & les Turcs faisoient le siège de la ville de Candie même: le Fort de la Suada opposoit aux Infidèles une forte résistance; mais il étoit enfin près de succomber, lorsque nos nouveaux arrivés trouvèrent moyen de se jeter dans la ville, & même de soutenir le Fort. Ils y firent des merveilles, & furent heureusement secondés par un corps de Volontaires François, qui, sous le commandement du Duc

de la Feuillade, étoient accourus pour défendre ce dernier boulevard de la Chrétienté. Le Général des Vénitiens lui-même étoit François : c'étoit le Marquis *de S. André*, qui avoit succédé au Marquis *de Ville*. Ce fut sous les ordres & sous les yeux de ces Généraux, que *Lanello*, *Graville* & *Muslu* firent des prodiges de valeur. Les détails en sont dans le Roman forts longs & un peu obscurs. Dans une sortie, la plus terrible de toutes, *Lanello* est fait prisonnier ; & ses deux amis tentent l'impossible pour le délivrer. Dans une nouvelle affaire qu'ils engagent, ils prennent deux Pachas, & offrent aux Grand Visir leur échange contre *Lanello* : ils ne peuvent l'obtenir ; les Turcs ont trop bien reconnu quelle étoit la bravoure du Colonel Vénitien ; on ne veut l'échanque contre un certain Turc, que l'on a appris être dans l'armée chrétienne, & qui fait plus de tort à ses compatriotes que tous les Italiens & les François qui défendoient encore Candie. Ce Turc, c'est *Muslu* il prend son parti ; c'est d'aller s'offrir lui-même pour retirer son ami de captivité. Il se passe entr'eux & le Grand-Visir une scène qui nous rappelle

celle de *Damon* & de *Pithias* devant *Denis-le-Tyran*, ou de *Tite* & *Egéſipe* devant *Dioclétien*. Enfin le Viſir, touché de leurs tendres ſentimens, les relâche tous deux, & entame avec eux une négociation pour la capitulation de Candie. Après s'être bien fait autoriſer par la République, *Lanello* & *Muſtu* ont le bonheur de la conclure. Les Turcs & les Vénitiens étoient également engagés à faire ce traité. Les premiers, par les troubles dont l'Empire Turc avoit été continuellement agité pendant la minorité de *Mahomet IV*, & pendant ſon règne. La Sultane *Kioſem*, ſa grand-mère, avoit prétendu être ſeule maîtreſſe de l'Empire, ſous le nom de cet enfant, comme elle l'avoit été ſous celui d'*Ibrahim*, qui avoit âge d'homme ; la Sultane *Tachan*, mère de *Mahomet*, avoit voulu partager au moins le crédit. De ces querelles entre ces deux femmes, réſultèrent les plus grands troubles : le chef des Spahis, c'eſt-à-dire, le Général de la Cavalerie Turque, étoit pour *Tachan* ; l'Aga qui commandoit les Janiſſaires de la garde du Sultan, étoit pour *Kioſem* : celle-ci fit aſſaſſiner le chef des Spahis dans ſon camp ; mais

craignant encore le parti de sa rivale, elle vouloit détroner son petit-fils aîné, & faire couronner le cadet, dont la mère ne lui faisoit aucun ombrage. Ses desseins ne réussirent pas à beaucoup près : dans le tems que la première des Validés se donnoit des mouvemens dans le serrail pour faire les grands changemens qu'elle méditoit, on débaucha à l'Aga sa propre troupe. Le Visir & le vénérable Muphti pénétrèrent dans le serrail. L'Aga fut arrêté ; &, sur un ordre du jeune *Mahomet*, véritable ou supposé, il eut la tête tranchée. Il fallut un peu plus de cérémonie pour faire perir la Sultane *Kiosem*; mais le Muphti décida, par un fetsa, qu'elle étoit digne de mort: cette malheureuse Princesse, mère & grand-mère d'Empereurs Ottomans, fut étranglée, & dépouillée de ses richesses; & le jeune *Mahomet IV* fut affermi sur son trône & n'eut plus à craindre son frère *Soliman*, qui ne régna qu'après lui. Cependant les troubles ne finirent pas encore. Il s'éleva dans l'Asie un parti en faveur d'un Prince de la Maison Ottomane, fils d'*Amuath IV*, frère d'*Ibrahim* & oncle de *Mahomet*. *Orcan*, Bacha d'Alep, se dé-

clara pour lui, d'autant plus que, par des circonſtances aſſez ſingulières que nous aurons peut-être occaſion de rapporter ailleurs, *Soliman* ſe trouvoit lui-même à Alep. Il fallut oppoſer à ce prétendant au trône un Général & une armée, ce qui retarda néceſſairement les opérations du ſiège de Candie. *Mahomet-Cuperli*, auſſi habile Miniſtre qu'il étoit bon guerrier, fut chargé de tous les ſoins néceſſaires pour appaiſer cette rebellion : il fit paroître le jeune Sultan lui-même à la tête de ſon armée ; & ce ne fut qu'après avoir gagné une bataille contre le Bacha d'Alep, qu'il réuſſit à le tromper par des promeſſes flatteuſes, mais illuſoires. Il l'engagea à amener avec lui à une conférence ſon prétendu Sultan *Soliman* ; & quand il les eut fait tomber dans ce piège, *Orcan* fut arrêté, & perdit la tête ; *Soliman* lui-même livré à ſon compétiteur, ne fut transféré à Conſtantinople que pour périr par la main des muets. *Mahomet-Cuperli* ne ſurvécut pas long-tems à l'honneur d'avoir rendu cet important ſervice ; mais il avoit ſi bien mérité la confiance de ſon maître, que ſon fils lui

succéda dans la dignité de Grand-Visir, & eut le bonheur de remplir pendant nombre d'années avec gloire cette délicate place : exemple unique dans l'Empire Ottoman !

Ce fut ce Visir qui termina la guerre de Candie, & vint à bout de conquérir cette Isle, mais ce ne fut qu'en 1670, la vingt-deuxième année du règne de *Mahomet*. L'Auteur du Roman ne suppose pas que cette guerre dura si long tems ; car s'il adoptoit cette vérité historique, *Muslu* auroit fait attendre trop long tems la belle *Emine* à Venise ; & elle & lui auroient perdu leurs plus belles années. Nous trouvons même que l'Auteur du Roman ne leur en a fait que trop perdre ; & nous devons nous hâter de dire qu'ils furent unis dès que *Lanello* & *Muslu* furent de retour à Venise. Ils y furent reçus avec les honneurs que méritoient deux personnes qui avoient tiré la République d'un très-mauvais pas ; car outre que, par le traité, elle conservoit encore un pied dans l'Isle de Candie ; si la capitulation de la ville n'eut pas été suivie d'un traité de paix, la do-

mination turque pouvoit s'étendre encore beaucoup davantage aux dépens de la domination vénitienne.

Muſtu embraſſa enfin la religion chrétienne; il s'établit à Veniſe, & fut élevé au rang des nobles : ſa poſtérité jouit encore de cet honneur : il en eut une nombreuſe de ſa chère *Emine*. Leurs enfans ſe marièrent à ceux de *Lanello* & de *Lucie ;* & ces deux maiſons ont continué de vivre dans la plus grande union, entretenue par de fréquentes alliances.

*Mémoires de M. d'*Ablincourt *& de Mademoiſelle de* Saint-Simon, *Amſterdam, Lyon, & Paris, chez* Dufour, 1769, *un volume* in-douze *de* 270 *pages.*

Ce petit Roman moderne, dont l'Auteur nous eſt inconnu, ne contient pas des évènemens extraordinaires, ni des faits bien ſinguliers. L'intrigue en eſt fort ſimple; il n'y eſt queſtion que de deux amans, dont on lit les aventures avec intérêt. Il eſt bien écrit, quoique le ſtyle en paroiſſe ſans prétention: nous ſommes perſuadés que nos Lecteurs verront avec plaiſir la marche ſimple & régulière de cette petite hiſtoire. Nous nous ſommes ſervi, autant qu'il nous a été poſſible, des termes de l'Auteur & nous n'avons retranché que quelques détails, & des lettres tout-à-fait étrangères au fond du ſujet.

La première campagne que le Roi *Louis XV* fit en Flandre (celle de 1744, dans laquelle les villes de Menin, Ypres & Furnes furent ſoumiſes, venoit de finir: le *Maréchal de Saxe*, en occupant le camp

de Courtray, s'étoit mis dans une position si avantageuse, qu'il en imposoit aux ennemis de la France, tandis que le Roi voloit au secours de l'Alsace. Le Chevalier d'*Ablincourt* servoit en qualité de Capitaine de Cavalerie dans cette armée ; il ne sortoit de sa tente que pour faire son service, ou se promener tristement, seul, plongé dans la plus affreuse rêverie, baignant de ses pleurs un portrait qu'il ne pouvoit cesser de regarder. Il étoit dans cette situation d'esprit, lorsqu'il rencontra le Comte d'*Arcy*, son intime camarade & son ami ; il ne le reconnut point d'abord, & ne s'apperçut qu'il étoit auprès de lui que lorsque d'*Arcy* lui demanda l'explication de ces paroles, que le malheureux d'*Ablincourt* prononçoit, se croyant seul : *crédule Sophie, devois-tu me condamner sur des apparences si légères* ? L'infortuné Chevalier ne répondit d'abord que par des soupirs ; mais son ami le pressant de ne lui rien cacher : « Tu » l exiges ? mon cher d'*Arcy*, s'écria-t-il » enfin, je vais te satisfaire : apprends » donc ce que jamais personne ne saura » que toi ; connois la source intarissable » de mes larmes ». A ces mots, ils s'as-

firent sur le gazon, dans un endroit assez écarté du grand chemin ; & le Chevalier faisant trève à sa douleur, poursuivit en ces termes :

Vous savez, mon ami, quelle est ma naissance. Mon père, après avoir exercé des emplois militaires considérables, s'étoit retiré dans une terre en Bourgogne, à quatre lieues de Dijon. Il avoit trois enfans (deux fils & une fille) ; j'étois le second, & destiné à l'Ordre de Malthe ; j'y fus admis dès le berceau. On nous envoya, mon frère & moi, à Paris, pour y faire nos exercices ; j'en revins le premier pour me préparer à faire mes caravanes. Avant que le moment de mon départ fût arrivé, mon père m'envoya passer quelque tems à Dijon, pour suivre un procès : j'y retrouvai un de mes anciens camarades d'Académie, nommé *Saint-Géran*. Après m'avoir conduit dans les assemblées, où je vis les personnes les plus aimables & les plus belles de la ville avec assez d'indifférence, il me conduisit enfin dans un château appartenant à une de ses tantes, où étoit sa sœur, dont il me vanta beaucoup les agrémens : elle en avoit assurément ; mais je fus bien plus frappé

des charmes d'une jeune personne de ses parentes qui étoit avec elle, & que j'entendis nommer Mademoiselle de *Saint-Simon*. C'est elle qui fait le malheur de ma vie, & dont je parlois tout-à-l'heure sous le nom de *Sophie*. Je revins à Dijon rempli de son idée, & faisant à *Saint-Géran* de continuelles questions sur son compte; il m'assura qu'elle étoit aussi aimable & aussi sage que belle, & je ne lui cachai pas tout ce que je sentois pour elle. Il me prévint qu'il s'étoit apperçu du trouble dans lequel m'avoit jeté la première vue de Sophie, & qu'il croyoit avoir remarqué que j'avois fait aussi quelqu'impression sur son cœur; mais il ajouta que ma passion ne pouvoit être heureuse que par un mariage dont il ne croyoit pas que, vu l'inégalité de nos fortunes, nous pussions jamais concevoir l'espérance. Je ne cessai pendant plusieurs jours de lui parler de *Sophie*. Je desirois ardemment de me trouver à portée de la revoir; & mon desir augmenta lorsque j'eus vu dans une lettre de Mademoiselle de *Saint-Géran* à son frère, que sa cousine paroissoit depuis quelques jours triste & rêveuse, & qu'on craignoit pour sa santé. Je ne pensois qu'à me

rapprocher du château de Madame de *Blenac*, (c'étoit le nom de la tante) lorsque l'on m'engagea dans une partie de chasse, qui me conduisit près de cette habitation. Laissant les autres courir après leur gibier, je m'avançois vers le château; une compagnie de perdrix étant partie à mes pieds, je voulus la tirer; mon fusil creva & me blessa sérieusement. On me porta aussi-tôt chez le Chirurgien du village de Madame de *Blenac*. Le lendemain, *Saint-Géran* ayant appris mon accident, vint me voir & me trouva malade, moins de mes blessures, que d'une fièvre causée par l'agitation que m'avoit occasionnée l'idée de me voir si près de *Sophie*. Je ne dissimulai rien à mon ami de ce que je sentois: *je soulagerai bientôt vos maux*, me dit-il. Il alla dîner au château; &, dès l'après-dînée, je le vis arriver en carrosse avec Madame de *Blenac* elle-même qui venoit me chercher pour me conduire chez elle. Ma joie fut extrême, mais je la dissimulai; je me fis même plus malade que je n'étois, dans l'espérance de rester plus long tems dans le château; mais cette précaution me causa d'abord un petit chagrin; car Madame de *Blenac* m'ayant fait

mettre dans la chambre la plus commode, ordonna qu'on n'y laissât entrer que le Chirurgien & quelques domestiques pour me servir. *Saint-Géran* avoit été obligé de retourner à Dijon, où il avoit des affaires de plus d'une espèce. J'étois désolé de me trouver si près de *Sophie* sans pouvoir la voir & lui parler. Je craignois d'annoncer mon rétablissement, dans la crainte d'abréger mon séjour ; lorsqu'un soir trouvant ouverte une porte de ma chambre qui donnoit dans le jardin, j'y entrai & m'y promenai par la plus belle nuit du monde ; j'entendis deux femmes qui conseroient, & je reconnus la voix de *Sophie*. *Oui*, disoit-elle à Mademoiselle de Saint-Géran, *cette passion que j'ai conçue si subitement, ne peut faire que le malheur de ma vie ; je ne sais si celui que j'aime est digne de tous les sentimens que j'ai déjà pour lui ; mon amour n'est fondé que sur un coup de sympathie, & sur un aveugle pressentiment qui me fait croire que je ne peux être heureuse qu'avec lui. Cependant je sais que ce n'est qu'un cadet, dont la fortune ne peut jamais engager mes parens à m'unir avec lui..... Ne désespérez de rien*, lui répondit sa cousine, *si*

votre passion est véritable, que vous apprenniez que d'Ablincourt la mérite & la justifie, & que vous ayez le courage de l'avouer à nos parens, ils pourront peut-être vous pardonner le goût que vous avez conçu pour lui, & lui accorder votre main; car enfin, d'Ablincourt *est homme de bonne maison: la Croix de Malthe qu'il porte peut encore, à l'âge qu'il a, se quitter aisément; & sa famille ne refuseroit sûrement pas de l'établir s'il trouvoit un parti aussi avantageux que vous l'êtes.*

Vous pouvez bien juger, mon cher d'*Arcy*, combien je fus transporté en entendant cette conversation. Je sortis tout-à-coup de derrière la charmille qui me cachoit, je me jetai aux pieds de *Sophie*; & saisissant une de ses mains & la baisant, je lui jurai un amour éternel. Elle n'eut pas la force ni de retirer sa main, ni de me répondre. Elle s'évanouit. Mademoiselle de *Saint-Géran* s'empressa à la secourir; & le premier regard que *Sophie* jeta sur moi, & que le clair de lune me fit appercevoir, me confirma tout ce que je venois d'entendre. Mademoiselle de *Saint-Géran*, qui ne pouvoit nier qu'elle ne fût dans la confidence,

loin d'interrompre notre conversation, ne fit que modérer le trouble qui y régnoit d'abord. Nous prîmes des mesures avec elle pour nous revoir les soirs, & en sa présence, dans ce lieu même qui étoit assez écarté pour que nous n'eussions point à craindre d'y être surpris. Nous nous quittâmes après nous être donné mille assurances de fidélité réciproque ; & nous nous vîmes effectivement tous les soirs pendant huit jours que dura encore ma retraite. Après cela j'eus enfin de Madame de *Blenac* la permission de paroître dans le sallon ; mais bientôt la tante parla d'une partie qu'elle avoit faite, il y avoit déjà quelque tems, d'aller passer quinze jours avec ses deux nièces dans le château d'une autre Dame de la Province ; elle me fit entendre qu'elle l'exécuteroit dès que je pourrois retourner à Dijon : c'étoit une tournure très-honnête pour me donner mon congé : il fallut bien que je l'acceptasse. Du reste Madame de *Blenac* me consola un peu en me priant de venir quelquefois la voir quand elle seroit de retour chez elle. Je fus donc obligé de me séparer de *Sophie* ! Je pris le tems de son absence pour retourner chez mon père,

que j'engageai bientôt à me laisser repartir pour Dijon, & à me permettre d'y passer l'hiver, sous prétexte des affaires pour lesquelles il m'y avoit envoyé d'abord. Mon premier soin fut de courir au château de *Bienac*, mais je n'y trouvai que la tante. Ses deux nièces, après leur voyage, étoient retournées à leur couvent, qui étoit un Abbaye à quelques lieues de Dijon. De retour à la ville, je m'affligeai d'abord immodérément ; mais je pris enfin une résolution toujours hardie, quoiqu'elle ne soit pas nouvelle, & que je l'eusse déjà lue dans plusieurs Romans, d'après lesquels il paroît qu'elle a souvent eu du succès. Je résolus de pénétrer dans ce couvent, en me déguisant en fille, à la faveur de ma jeunesse, de la douceur des traits de mon visage, & de la couleur de mes cheveux. Ce ne fut pas sans peine que j'engageai l'homme d'affaires de mon père, chez qui j'étois logé à Dijon, & sa femme, qui avoit été ma gouvernante, à se prêter à la folie que m'inspiroit ma passion; mais enfin ayant persuadé au mari & à la femme que ma santé & peut-être ma vie dépendoient

dépendoient de l'exécution de ce projet, je pris avec eux des mesures pour n'être pas soupçonné par mon père. Je fis accroire à *Saint-Géran* que j'allois faire un autre voyage; & mon ancienne gouvernante me conduisit à l'Abbaye, où elle me présenta comme sa nièce. Vous pouvez juger de mon émotion quand je me vis sous le même toît avec *Sophie !* J'étois très-embarrassé pour me découvrir à elle, je ne l'osai pas d'abord. Je fus placé dans la même chambre qu'une Demoiselle *de la Grange*, qui m'a causé, dans la suite, bien des chagrins, mais en qui je ne pus m'empêcher de reconnoître des qualités aimables. Ce fut elle qui me présenta dans le jardin, aux autres pensionnaires. Ma présence, dans le déguisement où j'étois, ne me parut produire que quelques soupçons dans l'esprit de Mademoiselle de *Saint-Géran* & de *Sophie* : je fus quelque temps sans trouver l'occasion de les instruire ; enfin, passant un jour par un corridor sur lequel donnoit la chambre qu'occupoient les deux cousines, j'y entrai, & trouvai moyen de me cacher derrière une alcove, me doutant bien qu'elles ne tarderoient

pas à rentrer. Elles revinrent effectivement, & j'entendis leur converſation, comme j'avois, quelque tems auparavant, entendu celle qu'elles avoient eue dans le château de *Blenac*. Il y étoit encore queſtion de moi ; elles doutoient ſi c'étoit moi-même qui m'étois déguiſé pour me rapprocher d'elles. Je fixai leur incertitude en me faiſant reconnoître, & je renouvellai à *Sophie* les proteſtations de tendreſſe & de fidélité que je lui avois déjà faites en préſence de ſa couſine. L'on me fit les reproches convenables ; on me témoigna les inquiétudes trop bien fondées que cauſoit mon imprudente démarche ; mais enfin l'on me pardonna, & les deux couſines conſentirent à garder le ſecret, & me permirent de les voir tous les jours, pourvu que ce fût toujours en préſence l'une de l'autre : ce fut ainſi que j'eus la facilité d'entretenir *Sophie* de mes ſentimens. Je paſſai quelque tems dans cette maiſon avec des douceurs infinies ; & quoique les faveurs que j'obtenois de Mademoiſelle de *Saint-Simon* fuſſent très-légères & très-innocentes, elles avoient pour moi des charmes inexprimables.

Mais enfin Mademoiselle *de la Grange* vint troubler mon bonheur. Je vous ai déjà dit que je logeois avec elle. Quelque précaution que je prisse pour conserver mon secret, je m'apperçus que son cœur, bien plus que ses yeux, l'avoient pénétré. Je dissimulai cependant le plus que je pus; mais enfin, un soir, je fus reconnu; & une déclaration très-vive me jetta dans un embarras plus aisé à concevoir que facile à exprimer. L'idée de *Sophie* me soutint contre tout ce que pouvoit m'offrir de séduisant l'inclination que Mademoiselle *de la Grange* paroissoit avoir pour moi, & tout ce que mes sens pouvoient m'inspirer en sa faveur, car elle étoit fort jolie. Je me contentai de lui dire que j'étois un malheureux jeune homme qu'une affaire d'honneur avoit forcé de prendre un déguisement aussi dangereux. Je la conjurai de garder fidèlement le silence, & je lui promis, pour l'y engager, peut-être plus qu'elle ne demandoit, en l'assurant de mon respect pour sa vertu. Ce bon procédé me valut du moins quelques confidences de la part de la Demoiselle. Elle m'apprit que sa naissance, sans être fort illustre, étoit honnête, & sa fortune assez

considérable pour lui faire épouser un homme de qualité ; que c'étoit dans cette espérance qu'elle avoit écouté les soupirs d'un jeune étourdi, qu'elle avoit cru amoureux d'elle, qu'elle avoit reconnu faux & léger, & qui avoit poussé la perfidie jusqu'à sacrifier à une autre Demoiselle des lettres fort tendres qu'elle avoit eu l'imprudence de lui écrire. Ce procédé horrible avoit fait du bruit, & avoit engagé ses parens à la placer dans ce couvent, où elle faisoit de tristes réflexions sur le caractère général de notre sexe.

Uniquement occupé de *Sophie*, je n'avois point envie de désabuser Mademoiselle *de la Grange* de la mauvaise opinion qu'elle avoit des hommes : je me contentai de la conjurer encore de ne point trahir mon secret, elle me promit toujours la plus grande discrétion ; mais ce ne fut pas sans inquiétude que je fis part de cette scène aux deux cousines : elles en furent alarmées, ainsi que moi, & il résulta du petit conseil que nous tînmes ensemble, que je devois chercher à me retirer du couvent. Vous jugez combien ce parti me parut cruel à prendre ! Je me rendis cependant à la raison, J'écri-

vis à mon ancienne gouvernante de me venir reprendre ; & je m'en affligeois, lorſque je vis commencer des ſcènes plus cruelles.

M. de *Saint-Simon* vint rendre viſite d'abord à l'Abbeſſe, qui étoit ſon amie & ſa parente, enſuite fit venir ſa fille au parloir ; & lui préſentant d'un air d'autorité un cavalier bien mis, mais d'un âge fort mûr, & d'une figure peu agréable : « Voici, ma fille, lui dit-il, M. le Baron » d'*Anilly* qui me fait l'honneur de re» chercher mon alliance ; il eſt mon ami, » & fort galant homme ; vous ne pouvez » qu'être heureuſe avec lui ; je vous prie » de le regarder déſormais comme votre » époux ; je crois que les mouvemens de » votre cœur s'accorderont avec l'obéiſ» ſance que vous me devez ; & j'ai tout » lieu de l'attendre de l'éducation ver» tueuſe que vous avez eue ».

Cette entrevue jeta la plus cruelle alarme dans notre petite ſociété. Nouveau conſeil, nouvelle réſolution de me faire partir, d'autant plus que j'eſſuyois encore quelques perſécutions de la part de Mademoiſelle *de la Grange*, qui me voyant cauſer ſouvent avec Mademoiſelle *de*

Saint-Géran & *Sophie*, connoiſſant mon ſexe, & cherchant la cauſe de ma froideur à ſon égard, ſoupçonnoit que j'étois amoureux d'une d'elles. J'avois beau l'aſſurer que ma conduite à leur égard n'étoit que l'effet d'un ménagement fondé ſur ce que je craignois d'être reconnu d'elles, les ayant vues à Dijon; on ne me croyoit point: enfin je pris le parti de ménager un peu plus Mademoiſelle *de la Grange*, dans l'eſpérance de l'amuſer juſqu'à l'inſtant de mon départ: ce moment cruel approchoit; & j'en étois déjà à faire les adieux les plus tendres à *Sophie*, en préſence de ſa couſine; elle m'aſſuroit d'une fidélité éternelle, & qu'elle feroit tous les efforts imaginables pour ne point être livrée au Baron: de mon côté, je lui promettois de tenter les coups les plus hardis pour me délivrer de cet odieux rival: nous nous donnions ces tendres aſſurances dans le jardin: « Mais, » me diſoit *Sophie*, ſi vous témoignez » tant de regret de quitter cette maiſon, » c'eſt peut-être autant & plus pour Ma» demoiſelle *de la Grange* que pour moi! » Non, lui répondois-je, quoique Made» moiſelle *de la Grange* paroiſſe auſſi diſ-

» posée à me combler de faveurs que » vous usez de rigueur & de réserve en- » vers moi, elle n'a fait aucune impres- » sion sur mon cœur; vous en êtes si bien » la maîtresse, qu'aucune autre ne peut » le rendre sensible, me causer aucun » plaisir, ni le moindre regret.... ». Ah ! je suis trahie, s'écria une voix que nous entendîmes aussi-tôt sortir de derrière une charmille. C'étoit Mademoiselle *de la Grange* : nous courûmes à ce cri, & la trouvâmes évanouie. Nous nous empressâmes à la faire revenir; mais dès qu'elle ouvroit les yeux, elle rejetoit avec horreur les secours de *Sophie*, & me lançoit des regards de fureur. Elle m'accabloit de reproches, & formoit des projets de vengeance dont je fus effrayé. Je me crus obligé de lui demander grace, du moins pour *Sophie*. Eh bien ! dit-elle, je t'abandonne, & elle aussi, aux malheurs dont va l'accabler sa famille ; son père va la forcer à épouser le Baron d'*Anilly* ; il ne tardera pas, après son mariage, de savoir que sa femme a aimé un jeune homme, qui a même passé avec elle quelque tems, déguisé en fille, dans son couvent. Il est vieux & jaloux, &.....

Qu'entends-je ? s'écria alors une nouvelle voix forte & terrible, à quelques pas de nous : je me retournai avec précipitation ; jugez de mon état, lorsque je vis le Comte *de Saint-Simon*, suivi de l'Abbesse & du Baron d'*Anilly*. Il cherchoit *Sophie* dans les jardins, & venoit la presser de terminer le mariage projeté. « Fille indigne du jour, dit avec fureur le Comte, » qui t'eût cru capable d'une pareille infamie ? Et toi, qui es-tu, me dit-il en » faisant un geste violent, qui te sers d'un » indigne déguisement pour faciliter tes » lâches desseins ? ... » Je ne sais à quel excès l'alloit porter la colère, lorsque le Baron d'*Anilly* l'arrêtant : « C'est à moi, » lui dit-il, à vous venger d'un lâche suborneur ; livrez-le à mon ressentiment ; » sa vie doit me répondre de l'affront » sanglant qu'il me fait. Il faut l'arrêter, » & lui faire avouer tous ses crimes ». Il s'avança impétueusement sur moi, *Sophie* & Mademoiselle *de Saint-Géran* firent un grand cri, & voulurent se jeter entre nous ; je profitai de cet instant pour arracher, avec une promptitude extrême, l'épée du Baron d'*Anilly*, & reculant quelques pas en arrière : « Personne, dis-

» je avec fureur, n'attaquera mes jours
» impunément; je reſpecte en vous le père
» de *Sophie*, ajoutai-je, en m'adreſſant
» au Comte, je ne ſuis ni un lâche ni un
» ſuborneur, vous ſaurez un jour mon
» nom & mes deſſeins, ils ne peuvent
» vous faire déshonneur; cependant reſ-
» pectez la vertu de votre fille, elle eſt
» plus pure que le jour qui nous éclaire,
» je ſuis ici ſans ſon aveu, & rien n'eſt
» égal à l'innocence de nos ſentimens.
» Pour toi, dis-je au Baron d'*Anilly*, ſi
» tu as quelque généroſité, profite de la
» vie que je te laiſſe; pour ceſſer de tyran-
» niſer un cœur dont la poſſeſſion ne
» t'eſt pas réſervée, ou crains de trouver
» un ennemi dangereux qui te le diſpu-
» tera juſqu'au dernier ſoupir ». En ache-
vant de prononcer ces mots, je me retirai, jetant un regard douloureux ſur *Sophie*. J'étois déſeſpéré de la laiſſer dans une criſe auſſi violente, ſans pouvoir lui donner aucun ſecours. Je traverſai précipitamment les cours de l'Abbaye, n'ayant rencontré d'autre obſtacle que quelques Religieuſes, qui, effrayées de me voir armé, n'osèrent s'oppoſer à mon paſſage. Je ſortis promptement du couvent, & au

coin de la haie la plus prochaine, je rencontrai mon ancienne gouvernante qui venoit me chercher; je montai précipitamment en chaise avec elle, & nous nous éloignâmes avec la plus grande vîtesse.

Je lui racontai, en chemin, l'aventure terrible qui avoit précédé mon départ, & les alarmes que me causoit le danger de *Sophie*, qui avoit tout à redouter d'un père brusque & emporté. Elle me promit de s'informer, sous main, de tout ce qui arriveroit, & de m'en instruire exactement: elle me conseilla de ne pas différer à me rendre chez mon père, que mon absence commençoit à inquiéter extrêmement. Je ne jugeai pas à propos de me montrer à Dijon, & je partis sur le champ pour Bourg-Neuf.

Mon père m'y attendoit avec inquiétude depuis quelque tems: je m'excusai sur la lenteur ordinaire des affaires; il parut content de la façon dont je les avois terminées. Pour moi, uniquement occupé du souvenir de *Sophie*, je passois les journées entières dans les endroits les plus écartés du parc: je frémissois, au souvenir des périls dans lesquels je l'avois

laissée : dans cet état, je reçus une lettre de ma confidente. Elle marquoit que mon aventure avoit été étouffée par la prudence du père de *Sophie ;* qu'on disoit simplement dans Dijon que le mariage de Mademoiselle *de Saint-Simon* étoit retardé pour des intérêts de famille ; elle ajoutoit qu'elle avoit su plus particulièrement des nouvelles de *Sophie ;* qu'elle avoit été dangereusement malade ; qu'elle étoit fort resserrée, & menoit une vie très-languissante.

Quelques jours après mon père me fit appeller dans son cabinet, & me signifia qu'il falloit me disposer à partir pour Malthe, & qu'il ne me donnoit que quelques jours pour faire les préparatifs de mon voyage. Je sortis promptement de son cabinet, pour cacher des larmes que je ne pouvois plus retenir, & qui m'auroient trahi. L'idée de m'éloigner de *Sophie*, me paroissoit insupportable : je fus quelque tems sans savoir à quel parti m'arrêter ; enfin je me déterminai à écrire à Mademoiselle *de S int-Simon*, pour savoir ses intentions, avant d'entreprendre un voyage que je ne pouvois plus éviter. Je chargeai mon valet de-chambre

de lui remettre une lettre conçue, à-peu-près, en ces termes :

« Qu'êtes-vous devenue, adorable *Sophie*, êtes-vous donc perdue pour moi ? » Je vous demande en vain à tout ce qui » m'environne ; tout eſt inſenſible aux » plaintes de votre malheureux amant. » Que je ſouffre de vos peines ! qu'elles » me ſont ſenſibles ! Hélas ! pourroient-» elles égaler celles que je ſens ? Il me » manquoit un dernier coup pour m'ac-» cabler, mon père vient de me le por-» ter ; il m'ordonne de partir pour Mal-» the. Ah ! que ne m'arrache-t-il la vie ! » Vous laiſſerai-je donc en proie à de » barbares tyrans ? Non, il y va de mes » jours, il y va des vôtres, qui me ſont » mille fois plus chers encore. M'aimez-» vous toujours, malgré tous les maux » que je vous cauſe ? Ah ! par pitié, dai-» gnez me raſſurer ; dites un ſeul mot, » j'irai vous arracher à votre eſclavage ; » je quitterai patrie, parens, biens, for-» tune ; vous me tiendrez lieu de tout, & » nous irons enſemble habiter des cli-» mats, où des cœurs injuſtes & cruels » ne pourront traverſer la pureté de notre » affection ».

Je recommandai à mon zélé commissionnaire la plus grande diligence ; & me reposant sur son adresse & sa fidélité, j'attendis son retour avec impatience. Il revint quelques jours après : il avoit gagné une tourrière de l'Abbaye, qui se chargea de ma lettre & de la réponse : elle lui dit que *Sophie* étoit dans un état à toucher les cœurs les plus insensibles, languissante, & pouvant à peine se soutenir : j'ouvris avec précipitation la lettre qu'il me donna, & j'y lus ces paroles avec un saisissement que je ne puis exprimer.

» Que l'amour nous cause de tourmens, mon cher Chevalier ! Est-il dans » le monde deux personnes plus malheureuses que nous ? Tout devient des obstacles pour notre passion, & tout cela » ne sert qu'à augmenter la mienne. Nous » pouvons être malheureux, ne nous rendons pas coupables ; au nom de votre » amour, ne faites aucune tentative pour » m'arracher de ce triste lieu : obéissez à » votre père ; éloignez-vous. Hélas ! je » sens que mon cœur se déchire à cet » ordre cruel ; des espaces immenses, des » mers vont donc nous séparer ? Il ne

» me reſtera que votre image, gravée » profondément dans mon cœur ; elle » occupera tous mes momens ; elle me » tiendra lieu de tout ce que j'ai perdu. » O ciel qui vois la pureté de mes ſenti- » mens, ta juſtice eſt intéreſſée à les ré- » compenſer ! Eſpérons tout du tems, » mon cher Chevalier ; ma paſſion ne peut » finir qu'avec ma vie. Je vous réitère » avec plaiſir cette aſſurance ; adieu, je » ſens que je m'attendris, & j'ai beſoin » de toute ma vertu pour ne pas révoquer » un ordre ſi funeſte ; ſoyez ſûr que je » trouverai des moyens pour rompre mon » mariage avec le Baron d'*Anilly*, & vous » conſerver votre *Sophie* ».

Je relus vingt fois cette précieuſe lettre, & je la baignois de mes larmes, enfin voyant une neceſſité abſolue de partir, j'allai aſſurer mon père que j'étois prêt à ſuivre ſes ordres : quelques jours après je pris congé de lui, & je gagnai la route de Marſeille.

Les larmes qui coulèrent en ce moment des yeux du Chevalier d'*Ablincourt*, obligèrent le Comte d'*Arcy* d'interrompre la narration de ſon ami, & de l'engager à en remettre la ſuite au lendemain.

» Volontiers, dit d'*Ablincourt*; ce qu'il » me reſte à vous apprendre, vous con- » vaincra que, pénétré d'un amour que je » n'aurai jamais la force de dompter, je » n'ai de reſſource que de pleurer juſqu'à » la mort la perte que j'ai faite ». Ces deux Officiers ſe donnèrent rendez-vous pour le lendemain, au même endroit, & à la même heure.

En rendant compte de la première partie de ce petit Roman, nous n'avons preſque été que des copiſtes fidèles; nous abregerons davantage l'extrait de la ſeconde partie.

Dans la converſation du lendemain, le Comte d'*Arcy*, pour diſſiper un peu la ſombre triſteſſe dans laquelle étoit plongé d'*Ablincourt*, lui apprit que c'étoit lui-même qui étoit le volage, l'infidèle, l'ingrat enfin par lequel Mademoiſelle *de la Grange* ſe plaignoit d'avoir été trahie, & lui conta ſon hiſtoire avec elle, en l'aſſurant d'abord, comme il avoit déjà pu s'en douter, que cette fille étoit très-romaneſque, très-aiſée à enflammer, & pouſſant l'effervescence de l'amour juſqu'à la fureur. D'*Arcy*, déjà Capitaine de cavalerie, ayant paſſé un quartier d'hiver à

Dijon, jeune, galant, & assez étourdi, se répandit dans le grand monde, & courtisa toutes les beautés de cette ville; il distingua cependant Mademoiselle d'*Erville*; il s'y attacha même sérieusement; mais cette Demoiselle, très-réservée sur l'amour, ne lui promit que de l'amitié; & le fit enfin si bien languir, qu'il résolut de paroître s'attacher à une autre pour la piquer. Mademoiselle *de la Grange* lui parut propre à remplir ce rôle, il feignit de l'aimer, & la suivit par-tout avec affectation; la Demoiselle qui étoit vive, & qui le trouvoit aussi aimable, prit la chose au sérieux, & se crut aimée tout de bon. Elle répondit bientôt à la passion qu'elle croyoit avoir inspirée, & ne négligea rien pour pouvoir s'assurer de sa conquête. D'*Arcy* profita de ces dispositions; &, quoique au fond il n'aimât que Mademoiselle d'*Erville*, & lui offrît souvent de lui sacrifier Mademoiselle *de la Grange*, comme il vit qu'il ne pouvoit tirer aucun parti de ce sacrifice, il entretint commerce avec cette facile beauté jusqu'à son départ pour l'armée; alors ils convinrent de s'écrire. Les lettres de la Demoiselle furent fréquentes,

& remplies des sentimens les plus vifs & les plus tendres, celles du cavalier étoient bien plus rares & bien plus froides. Ils se donnoient réciproquement, dans leurs lettres, des noms supposés & romanesques. Mademoiselle *de la Grange* s'appelloit *Zéma*, & elle appelloit d'*Arcy Montréfor*.

Le Comte ayant ainsi fait sa confession à son ami, lui montra un assez grand nombre de ces lettres de *Zéma* à *Montréfor*, qu'il avoit conservées. L'Auteur du Roman en a inséré douze dans la petite histoire que nous extrayons. *Zéma* y paroît fort ardente, & se plaint de la froideur & du silence de *Montréfor*; mais ces lettres d'amour & de reproches ne paroîtroient peut-être pas fort intéressantes à nos Lecteurs: nous les supprimons.

D'*Ablincourt*, en homme véritablement passionné, fit des reproches à d'*Arcy* sur sa conduite, qui offensoit également & Mademoiselle *de la Grange*, & Mademoiselle d'*Erville*; mais sans disputer trop long tems sur cette matière, il reprit le fil de sa propre histoire.

Forcé de partir pour Malthe, il s'arrêta peu à Marseille, & s'embarqua pour Na-

ples, comptant y trouver des facilités pour paſſer à ſa deſtination ; mais l'occaſion s'étant fait attendre, il ſéjourna quelque tems dans cette grande ville. Comme il avoit été préſenté à la Cour par l'Ambaſſadeur de ſa nation, il y fut invité à un grand bal, dans lequel il lui arriva une aventure moins extraordinaire dans ce pays-là, qu'elle ne le ſeroit dans le nôtre. Il étoit maſqué ; après avoir été bien examiné par des maſques qu'il ne connoiſſoit pas, un d'entr'eux l'invita, tout bas, à le ſuivre, & à venir recevoir la récompenſe d'un amour trop conſtant, pour n'être pas couronné. Il ne ſavoit ce qu'on vouloit lui dire ; cependant il ſuivit le maſque obligeant, & ſe laiſſa conduire, à travers un jardin & pluſieurs rues, juſqu'auprès d'un grand palais, où on le fit entrer par une petite porte, & monter, par un eſcalier dérobé, juſques dans un boudoir charmant, au fond duquel, ſur un canapé volupteux, étoit établie, dans un déshabillé très-galant, une belle Dame, qu'il reconnut aiſément pour l'avoir vue à la Cour, dont elle faiſoit un des principaux ornemens. Si-tôt qu'elle apperçut notre Chevalier ; venez, cher Prince, lui

dit-elle je m'abandonne.... A ces mots, le Chevalier, toujours masqué, parut décontenancé; la belle elle-même fut troublée: ah, Dieu! me serois-je trompée, s'écria-t-elle; oui, repliqua d'*Ablincourt* en se démasquant; mais, ajouta-t-il en se jetant à ses genoux, pardonnez une erreur dont je ne suis pas coupable, qui me procure l'occasion de voir des beautés dont l'impression doit rester éternellement gravée dans mon cœur. Le Chevalier exprimoit effectivement, dans ce moment, tout ce qu'il sentoit; il oublioit *Sophie*, dont il étoit éloigné de plus de trois cens lieues, & étoit occupé d'un objet propre à l'enchanter. On le gronda d'abord doucement; on lui pardonna bientôt après; enfin on conclut qu'il n'étoit pas possible, sans beaucoup de risque, de le laisser partir à l'heure qu'il étoit, & retourner au bal de la Cour, ni dans la ville. On s'expliqua; il dit qui il étoit, & fut que la dame auprès de laquelle il se trouvoit, étoit la Princesse *Torelli*, épouse d'un Seigneur Sicilien considérable, riche, mais vieux & jaloux. La Dame oublia le Prince, pour qui on avoit pris le Chevalier François; elle ne s'occu-

pa plus que de lui jusqu'au jour ; alors on pensa aux moyens de le faire sortir avec sûreté, & de renouveller souvent de si agréables rendez-vous. On y réussit ; & la bonne fortune de d'*Ablincourt* fut complette. On convint qu'il feroit connoissance avec le mari, pour pouvoir paroître, le jour, dans la maison, sans préjudice des rendez-vous secrets & nocturnes. Cette conduite adroite & prudente réussit pendant quelque tems ; mais enfin l'époux Sicilien découvrit toute l'intrigue: ce qui lui ouvrit les yeux fut un accident qui arriva au Chevalier, en accompagnant la Princesse dans une promenade à cheval : une pointe que fit le courtier, Napolitain & très-vif, qu'il montoit, fit tomber le jeune François ; il se blessa : la Dame, en voyant couler son sang, s'évanouit ; & l'on eut de la peine à la faire revenir. Cet accident n'eut aucunes autres suites fâcheuses que celles qui résultèrent de la jalousie du mari. Celle d'un Sicilien éclairé sur la conduite de sa femme, est terrible ; nous en allons voir la preuve. *Torelli* dînant un jour en tiers avec sa femme & d'*Ablincourt*, leur propose, comme partie de plaisir, d'aller

passer une journée dans une maison de campagne qu'il a sur le bord de la mer, à quelques lieues de la capitale : l'offre est acceptée, l'on s'y rend, l'on s'y promène, on y soupe, dans l'espérance de revenir la nuit par le plus beau tems du monde. mais après le souper un bruit terrible se fait entendre; des corsaires prétendus, habillés à la Turque, traversent la cour & pénètrent dans le sallon. Ils veulent enlever la Princesse, & attaquer d'*Ablincourt*. Heureusement celui-ci, indépendamment de son épée, marchoit toujours muni de deux paires de pistolets chargés: il en fait, contre les assassins, l'usage le plus heureux; il tue, il blesse, & s'apperçoit que *Torelli* est non seulement épargné par les barbares, mais qu'il se refugie & se met en sûreté derrière eux. Le Chevalier comprend alors qu'il y a de la trahison. Que faire pour se défendre contre un si grand nombre? Il auroit succombé, si, par bonheur, un secours inespéré ne lui fut arrivé. Les Chevaliers François arrêtés comme lui à Naples, apprirent, par un heureux hasard, qu'il étoit engagé dans une partie très-dangereuse; que *Torelli* avoit aposté

des assassins pour l'accabler dans le tems qu'il y penseroit le moins : ils accourent, ils le sauvent, & achèvent de mettre en déroute la troupe ennemie. Le chef de ces assassins, prêt à être massacré, se retourne vers le traître Sicilien : « Malheu-» reux, lui dit-il en bon Italien, tu nous » as engagé par l'appât du gain, à com-» mettre un crime dont nous ne retirons » que la mort pour toute récompense : » reçois-la toi-même de ma main ». En disant ces mots, il plonge son poignard dans le sein de *Torelli*, & se perce ensuite lui-même.

Cette histoire, ajouta d'*Ablincourt*, fit beaucoup d'éclat dans la ville ; & quoique le crime du Sicilien fût bien constaté, & mon innocence bien prouvée, Naples me devint odieux après une scène de cette espèce. Je me hâtai d'en sortir, & je gagnai Malthe. J'y passai un an, entièrement occupé des devoirs de mon état. Au bout de ce tems, je reçus une lettre de mon père, qui me rappelloit en France, en m'apprenant la mort de mon frère aîné. Je repassai par Naples, & il est vrai que j'y reçus de la part de la Princesse *Torelli*, des propositions qui auroient

flatté tout autre que moi : elle m'offroit sa main avec un rang & une fortune considérables, mais l'idée de *Sophie* me détermina à la refuser. J'espérois de revoir en France celle qui seule pouvoit me fixer ; je laissai toute la ville de Naples raisonner sur mon prétendu mariage avec la Princesse douairière ; je m'embarquai pour Marseille, & j'y arrivai heureusement. Un homme de mon pays que je trouvai, par hasard, dans l'auberge où je me logeai en arrivant, m'apprit que *Sophie*, après avoir résisté pendant dix-huit mois aux instances de son père & du Baron d'*Anilly*, étoit enfin prête à épouser mon vieux & odieux rival. Cette nouvelle me troubla, au point de me déterminer à partir sur le champ. Je courus jour & nuit ; j'arrivai à Dijon, & je descendis chez mon ancienne gouvernante. Elle m'apprit que le mariage de Mademoiselle *de Saint-Simon* devoit se faire ce jour-là même dans une jolie maison, à la porte de la ville : j'y courus ; & me mêlant avec quelques curieux de la fête, j'entrai dans le jardin sans être reconnu : je n'y fus pas long tems sans y voir arriver *Sophie*, & la Marquise d'*Avin*, sa

couſine, que l'on appelloit ci-devant Mademoiſelle *de Saint-Géran*. Elles cauſoient, & j'écoutai leur converſation. *Laiſſez-moi croire* d'Ablincourt *coupable*, diſoit *Sophie* d'une voix languiſſante, *cette idée m'eſt néceſſaire pour me conſoler du malheur qui vient de m'arriver. Après avoir long-tems réſiſté, toujours ſoutenue par l'idée de* d'Ablincourt, *comment me ſerois-je enfin ſoumiſe aux ordres de mon père, ſi je n'avois cru mon amant infidèle? Il l'eſt; ne ſommes-nous pas aſſurées qu'il oublie, dans les bras de ſon Italienne, l'infortunée* Sophie?.... *Non*, m'écriai-je en me montrant à l'inſtant, & me précipitant à ſes pieds, *non, je ne ſuis point coupable. J'ai réſiſté à toutes les offres avantageuſes que l'on a pu me faire; je me ſuis conſervé pour vous, & je reviens tendre & fidèle.... Mais, repondez-moi ô ma chère* Sophie! *Eſt-ce à la Baronne* d'Anilly *que je parle?.... Oui,* d'Ablincourt, me répondit-elle en verſant un torrent de larmes.... *Mes maux ſont donc ſans remède*, repris-je auſſi-tôt? En même tems, tournant la pointe de mon épée contre ma poitrine, je me l'y plongeai.

geai. Les Dames firent auſſi-tôt des cris affreux : la Baronne s'élança ſur moi ; & ſi ſa couſine ne l'en eut empêchée, elle ſe ſeroit percée à ſon tour. On accourut, & certe ſcène fit le plus grand éclat. Le Comte de *Saint-Simon*, le Baron d'*Anilly*, & mon père qui aſſiſtoit à cette fatale noce, m'entourèrent ; on m'emporta : heureuſement que ma bleſſure ne ſe trouva point mortelle ; le coup de mon épée, mal aſſuré, avoit gliſſé le long des côtes. On me tranſporta à la ville, où mon père ne quitta le chevet de mon lit que lorſque je fus entièrement rétabli. Alors me parlant avec autant de raiſon que de tendreſſe, il me fit entendre que je ne pouvois pas reparoître de quelque tems, dans un endroit qui avoit été témoin d'une ſcène auſſi ſingulière. Il m'apprit qu'il avoit obtenu pour moi une compagnie de cavalerie, dans le régiment où nous ſervons actuellement l'un & l'autre ; & je ne pus lui refuſer de partir pour faire cette campagne. Depuis qu'elle eſt commencée, & que je ſuis éloigné de la Bourgogne, vous voyez, mon cher d'*Arcy*, que je n'ai d'autre occupation que de

penser à *Sophie*, de gémir sur le parti qu'elle a pris en me croyant coupable ; & je n'ai d'autre consolation que de baiser son portrait, & une lettre que j'ai reçue d'elle depuis que nous sommes en Flandre. La voici : daignez la lire.

« Je vous ai donc perdu pour jamais, » infortuné Chevalier ! Victime d'un sort » cruel, je suis au pouvoir d'un homme » que je déteste, & que mon devoir m'or- » donne d'aimer ; vous m'avez été fidèle, » je vous ai toujours aimé ; & nous som- » mes séparés pour toujours. Pour tou- » jours ! Dieu ! quel mot affreux ! Et com- » ment puis-je le prononcer sans mourir ? » C'en est fait, il n'est plus de joie pour » moi dans le monde : livrée au malheur » le plus terrible, la mort est l'objet de » tous mes vœux. Il y a des momens où » je desire, pour votre tranquillité, que » vous puissiez m'oublier ; bientôt après » je sens que cette idée est pour moi le » plus grand des malheurs : modérez votre » douleur, mais ne perdez pas le souvenir » de la passion la plus constante qui fut » jamais. Je vais traîner une vie malheu- » reuse, dont je souhaite de voir bientôt

» terminer le cours, puisque tous ces » momens ne peuvent être employés à » vous donner des marques d'un amour » qui ne finira qu'avec *Sophie* ».

D'*Ablincourt* ayant ainsi fini le récit touchant & fidèle de ses malheurs, d'*Arcy* eut bien de la peine à le consoler. Il étoit encore occupé de ce triste soin, lorsque toute la cavalerie, campée & cantonnée auprès de Courtray, reçut ordre de marcher pour s'opposer à la retraite du Duc d'*Aremberg*, Général de l'Armée Autrichienne, qui vouloit passer le pont d'Espierres. Le régiment où servoient les deux amis, fut employé dans cette occasion, & s'en tira avec gloire, mais non sans perte. Notre Chevalier y reçut un coup de sabre, qui lui détacha presque le bras du corps, & le renversa de son cheval. D'*Arcy*, qui heureusement ne fut point blessé dans le même tems, secourut son ami, empêcha qu'il ne fût écrasé par les chevaux, le fit enlever, & transporter à Courtray. Là, il fallut achever de lui couper le bras; & pendant long temps sa blessure parut si dangereuse, qu'on douta s'il conserveroit la vie. Le bruit de l'extrêmité où il étoit réduit, courut jus-

qu'à Dijon. Le père de d'*Ablincourt* en fut alarmé ; il accourut, embrassa son fils, & lui tint fidelle compagnie, dans l'état cruel ou il étoit réduit, jusqu'à ce que sa guérison fût parfaitement confirmée. Pendant tout ce tems, d'*Ablincourt* n'avoit osé demander trop préciſément des nouvelles de *Sophie* : quand il avoit prononcé son nom, on l'avoit exhorté à conserver sa vie pour elle; & il ne savoit trop si ce n'étoit pas uniquement pour le calmer, qu'on lui tenoit ce consolant langage; mais enfin, dès qu'il fut en état d'être transporté, on le conduisit à Lille, où il fut beaucoup mieux, & plus commodément logé. Alors, comme il ne cessoit de s'occuper de l'objet de sa tendresse, d'*Arcy* qui étoit dans le secret de la vive satisfaction qu'il devoit bientôt éprouver, & qui ne l'avoit pas quitté, depuis la fin de la campagne, le prépara à recevoir la visite de la Baronne d'*Anilly*. Elle entra dans sa chambre lorsqu'il étoit entre son père & son ami. Une pareille démarche lui annonçoit que tout étoit disposé pour son bonheur ; mais il falloit le mettre au fait des évènemens qui l'avoient préparé : les voici.

Après la terrible scène de Dijon, le Baron d'*Anilly* n'avoit eu d'autre parti à prendre que de soustraire sa nouvelle épouse aux regards d'un public qui raisonnoit sans cesse sur son aventure. Il l'avoit conduite dans un château très-écarté de la ville & du grand chemin, & l'y tenoit resserrée avec une extrême rigueur. Elle passa ainsi quelques mois dans la solitude & la tristesse; c'étoit de là, cependant, qu'elle avoit trouvé moyen d'écrire à d'*Ablincourt*, mais une seule fois seulement, sans avoir pu depuis lui donner aucune de ses nouvelles, ni en recevoir de lui. Enfin un accident qui ne fut funeste qu'au Baron, rendit à *Sophie* la liberté. D'*Anilly* chassant aux perdrix sur sa terre, qui étoit assez étendue, trouva des braconniers qui prenoient la liberté d'en venir tirer sur son fief. Comme il étoit très-jaloux de ses droits, cette rencontre le mit en fureur; il leur ordonna impérieusement de mettre bas les armes, ils refusèrent; ayant voulu tirer sur l'un d'eux, il le manqua; le coquin fut plus adroit, & blessa mortellement le mari de *Sophie*. Les meurtriers s'enfuirent; & ce ne fut que quel-

ques heures après, que l'on trouva le Baron baigné dans son sang. On le rapporta chez lui, où il ne vécut que vingt-quatre heures, pendant lesquelles il ne s'occupa qu'à témoigner à sa femme toute la tendresse & tout le regret de l'avoir rendue malheureuse. Il fit en sa faveur les dispositions les plus avantageuses, & lui donna tout ce que la coutume de Bourgogne permet à un mari de laisser à sa femme. Enfin il pria le Comte de *Saint-Simon*, qui se trouvoit présent à cette mort tragique, d'accorder sa fille à d'*Ablincourt*, dont l'alliance devoit lui convenir de toutes manières.

Sophie & son père étant de retour à Dijon, les dernières dispositions du Baron furent bientôt connues du père de d'*Ablincourt*, & l'on s'occupoit des moyens d'en instruire le Chevalier, lorsqu'on apprit sa blessure & le danger où il étoit de perdre la vie. Le Comte d'*Ablincourt* partit bientôt pour aller voir son fils, & peu de tems après le Comte de *Saint-Simon* fut si touché des inquiétudes où il voyoit sa fille, qu'il ne put lui refuser de se rendre aussi en Flandre avec elle; mais ils se cachèrent dans

Lille, & n'osèrent se montrer que lorsque la convalescence du blessé fut absolument assurée.

On peut juger des transports des deux amans, quand ils se revirent. On prit des mesures pour leur mariage. Le Chevalier, privé d'un bras, quitta le service, comblé des bienfaits de la Cour; & content de posséder son aimable *Sophie*, il vit tranquille dans ses terres, adoré de sa femme, chéri de ses voisins, estimé de ses égaux, & regardé comme le père des malheureux, qu'il ne cesse de soulager.

Abramulé, ou *Hiſtoire du détrônement de* Mahomet IV, *Empereur des Turcs; Nouvelle Hiſtorique, par M.* le Noble, *Paris*, 1696; *Amſterdam*, 1697, *& dans les Œuvres de* le Noble, *tome* 6, *Paris*, 1716.

Le morceau que nous allons extraire, eſt plus intéreſſant par ce qu'il contient d'hiſtorique, que par la partie vraiment romaneſque. La plupart des Romans de l'Auteur ſont dans le même cas. M. *le Noble* avoit moins d'imagination qu'il n'avoit de connoiſſances. Comme *Abramulé* eſt le premier Ouvrage de ſa façon dont nous avons occaſion de parler, nos Lecteurs nous ſauront peut-être gré de nous étendre un peu ſur ſa perſonne & ſur les productions de ſon eſprit, dont la plupart ſont des Romans. En les faiſant connoître, nous remplirons de plus en plus notre titre de *Bibliothèque générale des Romans*. Nous parlerons en même tems de quelques Livres qui ne doivent pas par eux-mêmes entrer dans notre plan, mais dont nous avons droit de parler, parce que l'Auteur nous appartient en quelque ſorte. Nous apprendrons ce que l'on en doit

penſer ; & l'on ſaura s'ils ſont dignes ou non d'être lus ; mais nous nous attacherons ſur-tout aux Romans que nous devons extraire par la ſuite. Nous préviendrons nos Lecteurs ſur ces articles, & nous leur donnerons un avant-goût du plaiſir plus ou moins grand qu'ils auront à en lire les Extraits, lorſque l'ordre alphabétique nous y conduira.

Euſtache le Noble naquit à Troyes en Champagne, en 1643 ; ſa famille étoit déjà illuſtrée par pluſieurs emplois conſidérables dans la Magiſtrature. Son père & ſon grand-père avoient été Lieutenans-Géneraux au Bailliage de Troyes, & Conſeillers au Grand-Conſeil. Il ſuivit leurs traces ; & ayant montré de l'eſprit & des talens, il fut (nous ne pouvons pas bien dire en quelle année) revêtu de la charge du Procureur-Général au Parlement de Metz. Pendant quelques années il exerça cette place avec éclat : il ſe trouva dans des circonſtances propres à prouver qu'il étoit habile politique, adroit courtiſan, & juriſconſulte très-inſtruit. Mais enfin il abuſa des talens que l'on reconnoiſſoit en lui ; il fut ſoupçonné de vexation & de

malverſation. L'accroiſſement de ſa fortune auroit dépoſé contre lui, ſi un goût exceſſif pour la dépenſe ne l'eut encore plus dérangé que ſon habileté ſuſpecte ne pouvoit l'enrichir. Non content des tours qu'il jouoit impunément dans le reſſort de ſon Parlement, il voulut exercer ſon ſavoir faire dans Paris même. On découvrit qu'il avoit fait à ſon profit de faux actes : la Cour, comme de raiſon, l'abandonna à la juſtice régulière & ordinaire. Forcé de ſe défaire de ſa charge, il fut décrété & mis en priſon au Châtelet, & au bout de quelque tems condamné, comme fauſſaire, à faire amende honorable, & à un banniſſement de neuf ans. il en appella au Parlement de Paris, & fut transféré à la Conciergerie, où il demeura pendant pluſieurs années, trouvant moyen de prolonger la déciſion de ſon affaire, par la profonde connoiſſance qu'il avoit des formes & de la chicane. Il profita du loiſir de ſa priſon pour faire une partie des Ouvrages dont nous allons parler ; mais ce ne fut pas là ſa ſeule & ſa plus mauvaiſe occupation. Il fit connoiſſance avec une femme que l'on appelloit *la belle Epicière*, à qui ſon mari avoit

déjà intenté des procès fort désagréables. Réunis dans la même prison, & assortis par la figure & par le caractère, car *le Noble* étoit aimable & libertin, & l'*Epicière* jolie & coquette, ils vécurent ensemble dans la plus grande intimité. Il fut l'amant & l'avocat de cette femme, dont le procès même servit à rendre le sien plus difficile à décider: des enfans faits dans la prison, une évasion dont il fut complice, multiplièrent les accusations, & embrouillèrent l'affaire; enfin, en 1698 la Sentence du Châtelet fut confirmée, & *le Noble* fut banni; mais il obtint son rappel d'une manière cependant fort humiliante, car il fut déclaré incapable de posséder jamais aucun office de judicature. Il vécut encore douze ou treize ans dans cet état déshonorant. Il continuoit d'écrire, & de flatter même bassement ceux qui l'avoient abandonné ou puni, protestant cependant toujours de son innocence, à laquelle personne n'ajoutoit foi. Il mourut enfin en 1711, si pauvre, qu'il fut enterré par la chatité de sa paroisse (*S. Severin*). On remarqua alors qu'il avoit fait gagner cent mille écus à son Libraire, lequel s'étoit trouvé

opulent dans le même tems où l'Auteur mouroit, pour ainſi dire, de faim; mais il faut faire entrer ſa mauvaiſe conduite pour quelque choſe, & même pour beaucoup, dans le peu de part à une fortune dont il avoit fait les premiers frais par la compoſition de ſes ouvrages.

Comme nous parlons ici de *le Noble*, ſans être obligés de faire ſon éloge, nous nous permettrons une réflexion effrayante pour quelques-uns de nous autres Gens de Lettres, mais après tout très-morale. C'eſt un grand malheur que d'avoir une réputation littéraire, & de tenir un rang diſtingué ſur le parnaſſe, quand dans la ſociété civile on eſt diſcrédité & reconnu pour mauvais ſujet. Dans ce malheureux cas, la gloire que l'on acquiert d'un côté, fait reſſortir la honte dont on eſt accablé de l'autre. Si M. *le Noble* n'eut pas fait des Ouvrages en grand nombre, & aſſez bons pour que nous nous croyions obligés d'en parler, nous ne ſerions pas forcés de dire que c'étoit un Magiſtrat dëshonoré, & un mauvais citoyen.

Parlons donc de ſes Ouvrages, dans leſquels on trouve généralement de l'eſprit & de l'érudition, mais ſouvent un

ſtyle très-négligé parce qu'il travailloit vîte, & la plupart du tems pour de l'argent qu'il étoit preſſé de manger.

Le premier Ouvrage que nous trouvons dans le Recueil de ſes Œuvres en vingt volumes, eſt une Nouvelle hiſtorique, intitulée *Zulima*. L'on voit que l'ordre alphabétique ne nous conduira pas à parler ſi-tôt de ce petit morceau. Le ſujet en eſt tiré d'une aventure fort ſingulière, qu'on lit dans l'hiſtoire d'Allemagne. Du tems des Croiſades, un Comte *de Gleichem*, en Weſtphalie, fut fait priſonnier par les Sarraſins, & conduit en Egypte. La fille du Soudan en devint amoureuſe, & ſe détermina à paſſer avec lui en Europe, & à ſe faire Chrétienne, à condition qu'il l'épouſeroit dès qu'il ſeroit de retour chez lui. Ils y arrivèrent heureuſement; mais la femme du Comte vivoit encore : elle étoit même très-belle, aimoit beaucoup ſon mari, & en étoit également aimée. *Gleichem* ſe trouva alors fort embarraſſé. Suivant les principes de notre religion, il ne pouvoit épouſer la fille du Soudan ; il étoit au déſeſpoir d'être obligé de manquer de reconnoiſſance, & de ne pouvoir remplir

la parole qu'il avoit donnée à la Princeſſe d'Egypte, parole qui étoit une condition eſſentielle de ſa liberté. Après bien des combats intérieurs & des difficultés, le Comte, ſa femme & la Princeſſe prirent un parti conforme aux mœurs de ce tems-là. Ils ſe rendirent d'Allemagne à Rome, & s'adreſsèrent au Pape, que l'on regardoit alors comme la ſource de toutes diſpenſes & de toutes graces ſpirituelles. Le Comte ſe jetta aux pieds du Pontife, & lui demanda la permiſſion d'épouſer *Zulima* (c'étoit le nom de la Princeſſe) en conſervant cependant ſa première femme. Le Saint-Père trouva le cas ſi extraordinaire & ſi ſingulier, imagina ſi peu que de pareilles circonſtances puſſent ſe renouveller une autre fois, qu'il accorda la permiſſion qui lui étoit demandée. C'eſt le ſeul exemple qu'il y ait dans la religion catholique, d'une bigamie autoriſée par le Chef de l'Egliſe. L'on voit encore à Erford le tombeau du Comte entre ſes deux femmes, avec une épitaphe contenant leur hiſtoire.

Pour en faire un vrai Roman, quoiqu'elle ſoit déjà aſſez romaneſque, M. *le Noble* ſuppoſe que *Noradin*, Soudan

d'Égypte, père de *Zulima*, veut lui faire épouser son Grand-Visir; mais la Princesse devient amoureuse d'un esclave réduit aux plus vils emplois, & qui, en gardant ses troupeaux, ne paroissoit occupé que du portrait d'une beauté qu'il regardoit sans cesse. Cet esclave étoit le Prince de Westphalie; & le portrait représentoit sa femme *Léonore*, qu'il croyoit noyée, parce que dans un naufrage qu'ils avoient fait en se rendant ensemble à la Terre-Sainte, il avoit cru se sauver seul sur les côtes de Syrie. *Zulima* demande le Prince pour esclave, & le traite avec une bonté & une distinction capables de lui faire sentir quels sont les sentimens qu'elle a conçus pour lui. Le Seigneur Allemand commençoit à y répondre, d'autant mieux qu'il espéroit par-là, se procurer la liberté; lorsque *Zulima*, d'après le portrait de *Léonore*, la reconnoît parmi les esclaves de la Princesse *Phédime*, sa parente & son amie: elle n'hésiste point à la réunir avec son époux, mais elle veut passer avec eux en Europe, & embrasser leur religion: cette résolution est suivie, (on conçoit que ce n'est qu'après beaucoup de difficultés & d'em-

barras). Ils arrivent enfin en Westphalie, où ils vivent tous trois en très-bonne intelligence. M. *le Noble* a (très-mal-à-propos, à notre avis) supprimé la circonstance la plus piquante de l'histoire, car il ne marie point *Zulima* du vivant de *Léonore*, mais seulement après sa mort.

Zulima fut imprimé, pour la première fois, en 1695, & l'année suivante parut un autre ouvrage de M. *le Noble*, qui est le second qui nous tombe sous la main. Il eut beaucoup de succès, sans doute, par le mérite du sujet; car il est intitulé *Milord Courtenai*, ou les *premières amours d'Elisabeth, Reine d'Angleterre.* Un pareil sujet est fait pour intéresser; mais *le Noble* n'en tira, selon nous, qu'un très-médiocre parti; car il introduit les plus grands personnages, auquels il fait jouer des rôles très-peu dignes d'eux. Pour être dispensés de faire l'extrait de ce petit Roman quand son tour viendra, suivant l'ordre alphabétique, disons dès aujourd'hui que l'Auteur fait remonter son histoire jusqu'à la mort de *Henri VIII;* qu'il suppose que, pendant le règne d'*Edouard VI*, les deux Princesses, *Marie* & *Elisa-*

beth, qui portèrent successivement la couronne d'Angleterre, furent toutes deux également sensibles pour le jeune *Courtenai*; mais que ce Seigneur Anglois préféra *Elisabeth*, qui étoit la plus jeune & la plus agréable; que cette préférence alla même si loin, que *Marie* étant montée sur le trône, *Courtenai* ne parut nullement flatté de l'idée d'obtenir sa main, quoiqu'elle lui fit entendre assez clairement qu'il pouvoit y prétendre. Le jeune Lord continua au contraire de faire sa cour à *Elisabeth*; mais il fut bien trompé dans ses espérances. *Marie* épousa le Roi d'Espagne *Philippe II*, qui lui donna la main par pure politique. Ce Monarque vint en Angleterre, & y passa environ deux ans. Il trouva que *Marie* tenoit *Elisabeth* reléguée dans un château éloigné de Londres. Non-seulement il lui procura la liberté, mais soit politique, soit inclination, après l'avoir fait revenir à Londres, & avoir engagé la Reine à la reconnoître pour sa sœur légitime, & héritière présomptive de la couronne, *Phillippe*, si nous en croyons M. *le Noble*, ayant demandé à *Elisabeth* un entretien secret, lui fit la plus belle déclaration d'amour, & parut desirer ardem-

ment de devenir son époux, en cas que *Marie* mourût la première, & sans enfans. *Elisabeth*, en adroite Princesse, ne rebuta pas tout-à-fait *Philippe*, mais évita de prendre avec lui aucun engagement. Ce Roi n'étoit pas cependant le rival que *Courtenai* avoit le plus à craindre. Il découvrit qu'*Elisabeth* avoit un autre amant, pour qui elle paroissoit pencher tout-à-fait. C'étoit le Comte de *Leicester*, dernier fils du Duc de *Nortumberland*. Dès que *Courtenai* put s'en douter, il se battit avec le Comte, & le blessa dangereusement. *Elisabeth* en fut au désespoir, & elle n'osoit le témoigner ouvertement. Elle alla visiter en secret & déguisée son cher Comte. Cette grande Princesse, à qui M. *le Noble* fait faire ici le rôle d'une franche coquette, ménageoit en même tems *Courtenai*, *Leicester* & *Philippe*. Le Roi eut connoissance des rendez-vous qu'elle donnoit à *Courtenai* Il le fit attaquer. Le Lord se défendit en brave homme. *Philippe* engagea la Reine d'Angleterre à le faire bannir de son Royaume. *Courtenai* passa malheureusement par la Flandre, qui faisoit partie des Etats de *Philippe*. Il y périt bientôt misérablement, sans doute

par un effet de la politique barbare de ce Roi. *Marie*, qui avoit toujours aimé *Courtenai*, fut très-touchée de sa mort. Elle ne le pardonna point au Roi son mari, qui mépriſa sa douleur, & qui, voyant bien qu'elle n'auroit point d'enfans, l'abandonna & repaſſa dans les Pays-Bas, où il apprit la mort de cette Princeſſe avec aſſez d'indifférence. Il fit encore alors de nouvelles tentatives pour épouſer *Eliſabeth*; mais il fut rejeté avec moins de ménagemens qu'il ne l'avoit été en Angleterre. *Eliſabeth* étant montée ſur le trône, continua d'aimer *Leiceſter*, qui mérita, pendant long tems, ſes bontés par ſon attachement & ſa diſcrétion; elle refuſa cependant de l'épouſer, car elle ne vouloit pas ſe donner un maître, & elle s'étoit fait au contraire un principe de flatter pluſieurs Souverains à la fois.

Le troiſième ouvrage que nous trouvons dans les Œuvres de *le Noble*, n'eſt point un Roman, mais une eſpèce de cours de morale intitulé *l'Ecole du monde*. Ce livre a eu, dans ſon tems, du ſuccès, & a été eſtimé comme utile pour le fond, & aſſez piquant, parce que l'on y trouvoit quelques portraits & quelques traits

de satyre. On n'y trouveroit aujourd'hui rien que ce que tout le monde sait, ou est supposé savoir. Quelques traits d'histoire & quelques fables, sont tout ce que nous y avons vu de digne de remarque. *le Noble* commença, mais en vain, par cet ouvrage à vouloir rétablir sa mauvaise réputation. Si l'on crut qu'il donnoit de bonnes leçons, on fut toujours persuadé qu'il les pratiquoit mal. *L'Ecole du monde* est divisée en vingt quatre entretiens : il en publioit un tous les mois. Ainsi il instruisit ou amusa le public pendant deux des années qu'il passa au Châtelet & à la Conciergerie.

Le quatrième morceau considérable des Œuvres de cet Ecrivain, est l'histoire de l'établissement de la République de Hollande : c'est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Les François trouvèrent que cette histoire étoit bien écrite; que la marche en étoit claire & régulière; que les principaux faits, même militaires, y étoient bien exposés, & les vues politiques bien développées. Les Hollandois au contraire en furent mécontens, au point de défendre hautement l'entrée de ce livre françois dans leurs Etats. Il est cependant

presque tiré tout entier d'un ouvrage Latin d'un de leurs compatriotes (le fameux *Grotius*) ; mais outre que cet Auteur est accusé de partialité contre la Maison de *Nassau*, & a cherché à démasquer l'ambition de ces demi-Souverains des Provinces-Unies, M. *le Noble* a encore enchéri sur le savant Hollandois, en puisant dans les Auteurs Catholiques & Espagnols quelques traits satyriques contre ceux qui ont, les premiers, soutenu l'union des sept Provinces. Il ne faut point s'étonner que M. *le Noble* ait donné cette tournure à son histoire : il écrivoit dans le tems que *Louis XIV* faisoit la guerre aux Hollandois, & regardoit comme son ennemi le plus personnel, le Prince d'Orange *Guillaume*, Stathouder de Hollande, devenu Roi d'Angleterre par l'expulsion du Roi *Jacques* son gendre. L'Auteur cherchant toujours à faire sa cour, dans l'espérance d'obtenir grace pour ses fautes, la faisoit aux dépens des Hollandois, du Stathouder, & sur-tout de la Religion Calviniste dont *Louis XIV* s'étoit déclaré le persécuteur. Avec tout cela, l'histoire de Hollande se fait lire avec plaisir. Il suffit, pour qu'elle plaise, d'être instruit de l'inten-

tion & des circonstances dans lesquelles elle a été composée. Elle contient, comme celle de *Grotius*, l'espace de soixante ans, commençant en 1549, & finissant à la trève de 1609. Cet espace de tems a suffi aux Provinces-Unies pour établir leur indépendance, de manière qu'elle n'a jamais été contestée depuis.

L'on trouve ensuite, dans ces Œuvres, une relation de l'état de Gènes assez abrégée, mais fort claire; l'Auteur l'a encore faite dans la vue de flatter *Louis XIV*. Il y fait sentir tous les droits que les Rois de France ont depuis long tems sur cette République. Les Génois n'ont pas eu lieu d'être plus contens de cette relation que les Hollandois de leur histoire; car on y dit assez de mal d'eux, & surtout de leur conduite en Corse. Il paroît au reste que M. *le Noble* avoit passé quelque tems à Gènes, apparemment dans la seule vue de voyager.

C'est dans le sixième tome de ces Œuvres que se trouve le petit Roman d'*Abromule'*, qui a donné matière à cet article. Nous allons tout de suite en donner un extrait, après quoi nous reviendrons sur les productions de l'Auteur.

Il y avoit déjà trente ans que *Blahomet IV* occupoit le trône de l'Empire Ottoman ; cependant il n'étoit âgé que de trente-cinq ans, mais, comme nous l'avons vu dans l'Hiſtoire d'*Aben-Muſlu*, il y étoit monté au ſortir du berceau. Les deux *Cuperli*, père & fils, avoient ſucceſſivement mérité & obtenu toute ſa confiance. Le père avoit pouſſé vigoureuſement le ſiège de Candie ; le fils avoit appaiſé deux révoltes qui pouvoient être fatales à l'Empereur ; il avoit achevé de ſoumettre Candie en 1670. Il avoit conquis Neuhauſel, & la plus grande partie de la Haute-Hongrie, Kaminieck, & toute l'Ukraine, ſur la Pologne ; enfin il avoit conclu avec les Chrétiens des trèves glorieuſes, lorſqu'il mourut en 1677. *Mahomet* lui donna pour ſucceſſeur *Kara-Muſtapha*, dont le mérite, tant politique que militaire, étoit bien inférieur à celui des *Cuperli* *.

* Obſervons, à propos de cette famille, que M. *le Noble*, dans ſon *Abramulé*, adopte une anecdote très-hazardée ſur leur origine. La voilà. Le premier *Cuperli* étoit, dit-il, fils d'un renégat

Le nouveau Visir fit faire à *Mahomet* la faute de rompre la trève avec l'Empereur, & de recommencer une guerre qui d'abord parut devoir être funeste aux Chrétiens, & qui finit par l'être aux

françois, qui avoit conservé le nom de son village, situé en Champagne, près de Châlons. Ce renégat, après avoir été Sergent dans les troupes de son Roi, fut obligé de déserter pour une affaire d'honneur, passa jusqu'en Turquie, fut fait Officier dans l'Armée Ottomane, y servit avec distinction, & fut père d'une famille qui subsiste, à ce qu'on croit, en Turquie, & qui est peut-être la seule, dans ce pays, dans laquelle les dignités & les grandes charges civiles & militaires se soient conservées depuis deux siècles. Ceux qui connoissent les environs de Châlons, savent s'il y a dans ce canton un village de *Cuperli*; mais quand cela seroit, il ne seroit pas prouvé que ce village a produit des Grands-Visirs; il est plus naturel de croire que le nom de *Cuperli* vient d'un mot turc, qui signifie *porteur de charbon*, parce que le premier *Cuperli* avoit exercé ce vil emploi dans le serrail.

Turcs;

Turcs : ceux ci firent d'abord des progrès si rapides, qu'ils se trouvèrent en état de mettre le siége devant Vienne ; mais le Roi de Pologne *Sobieski*, & le Prince *Charles de Lorraine* les forcèrent bientôt à le lever ; & le premier étant retourné dans ses Etats, le second suivit avec succès la campagne contre les Turcs.

Pendant ce tems l'armée Ottomane en Pologne étoit commandée par un jeune Séraskier, nommé *Soliman* ; il étoit également brave, intelligent à la guerre, & aimable dans le particulier. Elevé dans le serrail, il en connoissoit toutes les intrigues, & étoit ami intime du *Kislar-Aga*, auquel il avoit en partie obligation de sa fortune.

Un jour qu'il avoit marché lui-même à la tête de deux cents chevaux, pour reconnoître un défilé par lequel il craignoit que les ennemis ne vinssent l'attaquer, il trouva plusieurs chariots couverts, escortés par quelques Tartares, & attaqués par un parti Polonois beaucoup plus nombreux. Il n'hésita point à voler au secours des alliés de son Souverain ; & ayant mis les Polonois en fuite, il demanda ce que

renfermoient les charriots couverts: un marchand d'eſclaves, qui en étoit le principal conducteur, ne lui cacha pas qu'ils contenoient des femmes qu'il conduiſoit à Conſtantinople pour le ſerrail du Grand-Seigneur. Il lui vanta, entr'autres, les charmes d'une jeune Moſcovite qu'il lui fit voir, & qui poſſédoit tous les agrémens qu'une perſonne de ſon ſexe peut réunir à l'éclat de la plus brillante jeuneſſe. *Soliman* en devint éperduement épris : il envoya le convoi de beautés vénales ſe repoſer pendant quelques jours dans le château de *Kolenko*, à deux lieues de ſon camp ; & pendant le petit ſéjour qu'elles y firent, il ne manqua pas d'aller les viſiter : il traita la jeune *Abramulé* (c'étoit le nom de la belle eſclave) en apparence, avec le reſpect dû à une beauté deſtinée au ſerrail du Sultan ; mais il eut le tems de faire à la belle ſa déclaration, & d'apprendre d'elle qu'elle étoit ſenſible à ſon amour, & fâchée d'être deſtinée à tout autre que lui. Il prit ſur le champ des meſures pour conſerver avec elle une intelligence quand elle ſeroit dans le ſerrail. Les femmes & les amans, en Turquie,

ſont très-expéditifs, par la gêne extrême qui leur eſt impoſée. Sous prétexte de recommander le marchand d'eſclaves & *Abramule* à ſon ami le *Kiſlar-Aga*, *Soliman* lui écrivit, & le pria inſtamment de recevoir cette jeune perſonne dans le ſerrail; mais de la dérober tant qu'il pourroit aux regards du Sultan, juſqu'à ce qu'il lui eût expliqué les raiſons de ce myſtère. Le chef des eunuques noirs ſe prêta au deſir de ſon ami, acheta l'eſclave, & fit ſi bien que *Mahomet* jeta à peine un regard ſur elle. Loin d'ajouter l'éclat de la parure à ſes charmes naturels, il la tenoit confondue dans la foule; & la belle Moſcovite, fidelle aux engagemens qu'elle avoit pris avec le Séraskier *Soliman*, ne s'en plaignoit pas: mais un autre *Soliman* (c'étoit le frère du Sultan) entendit parler d'elle, la vit même un jour qu'il venoit rendre viſite à ſon frère; & un eunuque noir qui vouloit lui plaire, & ménageoit ſa confiance, la lui fit remarquer, & lui fit entendre que l'Empereur négligeant cette beauté, il pourroit s'en procurer la jouiſſance. *Soliman* en devint auſſi-tôt très-amoureux, il trouva moyen de lui faire ſa déclaration; mais

Abramulé, occupée du Séraſkier, ſe déroba aux empreſſemens du Prince. Nous verrons cependant que cet amour eut de grandes ſuites.

Le Grand-Viſir *Kara-Muſtapha*, ayant éprouvé les revers les plus fâcheux dans ſa dernière campagne, après avoir perdu la bataille de Gran, & laiſſé reprendre Neuhauſel, ne put éviter le fatal cordon qui lui fut envoyé à l'armée; & le Séraſkier *Soliman*, qui ſeul avoit eu du ſuccès contre les Polonois, étant de retour à Conſtantinople, y fut reçu très-favorablement, & élevé à la dignité de Grand-Viſir. Dès qu'il ſe fut débarraſſé de la foule de ceux qui le félicitèrent ſur cette nouvelle dignité, il s'expliqua avec le Kiſlar-Aga, & ne lui cacha point la violence de ſon amour pour *Abramulé*. Le chef des eunuques lui en fit ſentir tous les inconvéniens; il ignoroit l'amour de *Soliman*, mais il ſavoit quel riſque il y avoit à aimer une Sultane, & à vouloir l'enlever à ſon Souverain. Cependant, voulant prouver ſon attachement à ſon ami, qu'il voyoit élevé au rang de la ſeconde perſonne de l'Empire, il lui procura un rendez-vous & une explication avec ſa maîtreſſe,

Il fallut, pour cela, uſer de ſtratagême & de déguiſement. Ils réuſſirent; mais l'embarras du Viſir ne fit qu'augmenter par un nouvel incident. Il trouva, ſur la toilette d'*Abramulé*, une lettre du Prince *Soliman* : il en fut d'abord furieux ; mais on lui apprit qu'elle avoit été écrite ſans l'aveu de la belle Moſcovite. Le Viſir en conclut ſeulement qu'il avoit tout à craindre des deux frères, dont l'un étoit Empereur, & l'autre héritier préſomptif de la couronne. Il fut cependant obligé de partir pour la Hongrie, & de raſſembler toutes les forces Ottomanes pour faire lever le ſiege de Bude, formé par le Prince *Charles de Lorraine*. Pendant qu'il étoit occupé de cette importante expédition, un accident arrivé au ſerrail fit ouvrir au Sultan les yeux ſur les charmes d'*Abramulé*. Le feu prit dans une extrémité du harem où logeoit la belle Moſcovite. Le Sultan, en allant lui-même arrêter cet incendie, vit *Abramulé* évanouie, en devint amoureux, & voulut la poſſéder. La conjoncture étoit délicate ; heureuſement le Sultan ſe laiſſa, pendant quelque tems, amuſer par la belle Moſcovite, qui, prétextant une pudeur & une modeſtie tou-

jours piquantes dans un ſerrail, gagna du tems; mais elle alloit éprouver un affreux malheur. Le Grand-Viſir fit une campagne déſaſtreuſe, & ne put empêcher les Autrichiens de reprendre la ville de Bude, capitale de la baſſe Hongrie : il fut obligé de ramener l'armée Ottomane juſques ſous Belgrade, où elle ne ſe trouva pas même trop en ſûreté. *Mahomet IV*, irrité de ces mauvais ſuccès, s'en prit à ſon malheureux Miniſtre, il lui envoya le fatal cordon, & il fut étranglé. Le Capigi chargé de cet ordre cruel, en apportant au Sultan la tête du Viſir, s'étoit muni de ſes dépouilles & des papiers qui s'étoient trouvés ſur lui. Il les remit à l'Empereur, qui y trouva le portrait d'*Abramulé*, & des lettres de cette Sultane, qui prouvoient trop bien ſon intelligence avec lui. Alors la fureur du Sultan fut à ſon comble, & les ſuites en auroient été funeſtes pour *Abramulé* & le Kiſlar-Aga, s'ils n'avoient pris le parti le plus violent, ce fut celui de s'adreſſer au Prince *Soliman*, & de l'engager à détrôner ſon frère. Leur réſolution fut exécutée avec beaucoup d'audace, & fut couronnée par le ſuccès. *Mahomet* avoit donné pour

ſucceſſeur au Viſir *Soliman*, *Ibrahim-Bacha*, qui étoit peu agréable aux troupes. Celui ci laiſſa le commandement de l'armée à *Siaou-Bacha*, & revint dans la capitale Le Général de l'armée fut bientôt gagné en faveur du Prince *Soliman*; une partie des troupes vint, avec hauteur, demander la dépoſition d'*Ibrahim*, & l'obtint. Le premier coup de hardieſſe qui réuſſit, encourage à former de plus vaſtes projets. Les Janiſſaires demandèrent enfin la dépoſition de *Mahomet IV* lui-même, & ils l'obtinrent, après quarante ans de règne. *Soliman*, placé ſur le trône de ſon frère, n'obtint même qu'avec peine ſa grace & ſa vie. Le nouveau Sultan ſe crut alors aſſuré de la poſſeſſion d'*Abramulé*, & il lui annonça avec ſatiſfaction la dépoſition d'un Empereur qu'elle regardoit comme ſon tyran; mais la belle Moſcovite, auſſi fidèle à la mémoire du Viſir qu'elle l'avoit été à ſa perſonne, pour toute réponſe aux tranſports du Sultan, ſe plongea, ſelon le Romancier, un poignard dans le ſein. Nous nous garderons bien de garantir la vérité de ce dernier fait, encore moins celle de ce qu'ajoute M. *le Noble*, que *Soliman* fut

si touché de cette perte, qu'il ne fit que languir depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, qui arriva environ quatre ans après. *Achmet*, le dernier de ses frères, lui succéda, & régna environ autant d'années. Enfin il fut remplacé par *Mustapha*, fils de *Mahomet IV*, qui monta sur le trône en 1695.

Continuons l'examen des ouvrages de M. *le Noble*. Celui qui suit *Abramule* dans le sixième volume de ses Œuvres, est intitulé *Ildegerte, Reine de Norwege*, ou *l'Amour magnanime*. C'est la première nouvelle historique qu'il ait fait paroître, & la première édition en est de 1695. Ceux de nos Lecteurs qui ne connoissent pas, ou qui ont oublié l'extrait de ce petit Roman dans notre ouvrage, sont priés de le chercher dans le premier volume d'Avril de l'année 1777, pag. 40.

Le septième volume des Œuvres de *le Noble*, & quelques-uns des suivans, contiennent des ouvrages politiques & satyriques, mais contre les ennemis de la France. Ce volume commence par cinq dialogues, dont le premier, intitulé le *Cibisme*, est une pasquinade contre le Pape

Innocent XI, & contre le Cardinal *Cibo*, son premier Ministre. L'on sait que ce Pape eut de grandes querelles avec *Louis XIV*; qu'on l'accusa même de s'entendre avec les ennemis de la Nation contre le Roi d'Angleterre *Jacques II*, qui perdoit son Royaume par trop de zèle pour la Religion Catholique. Ce sont des circonstances singulières, que M. *le Noble* relève assez plaisamment dans son premier dialogue.

Le second (*le Songe de Pasquin*, ou *le Bal de l'Europe*) roule sur le même sujet, & sur le détrônement du Roi *Jacques* par son gendre. On ne sera pas étonné d'y voir la Reine *Marie*, femme de *Guillaume*, occupant le palais de son père détrôné, comparée à *Tullie*, fille de *Tullus-Hostilius*, faisant passer son char sur le corps de son père pour aller au capitole faire couronner son mari.

Le troisième (*le Couronnement de Guillemot & Guillemette*) est une assez mauvaise parodie du couronnement du Roi *Guillaume* & de la Reine *Marie*, & du sermon que fit le Docteur *Burnet* en cette occasion, à Londres.

Le quatrième (*le festin de Guillemot*) est un assemblage de mauvaises plaisanteries sur le même couronnement.

Enfin le cinquième (*la Chambre des Comptes d'Innocent XI*) fut imprimé en 1689, lors de la mort de ce Pape. Les Interlocuteurs sont *Innocent XI* lui-même & *Saint Pierre*. Le ton en est violent, & le dialogue finit par une épitaphe très-satyrique du Pontife défunt.

Notre Auteur publia ensuite *la Pierre de touche politique*; c'est une suite des dialogues précédens, qu'il fit paroître tous les mois en forme de Journal, pendant tout le cours des années 1690 & 1691. Le premier de ces dialogues, intitulé la *Bibliothèque du Roi Guillemot*, commence par un Calambour digne d'être remarqué. *Pasquin* dit à *Marforio-Allegrena : Per un Papa Cattivo, Abbiamo otto boni ;* c'est-à-dire, *pour un mauvais Pape nous en avons huit bons*. L'équivoque porte sur ce que *Alexandre VIII*, qui succéda à *Innocent XI*, s'appeloit, de son nom de famille, *Ottoboni*.

Les vingt-quatre dialogues suivans fourniſſent peu de traits intéressans, sur-tout

pour ce tems-ci, où l'on a perdu de vue les choſes qui ſe paſſoient dans le tems où l'Auteur écrivoit.

En 1692, il publia encore des lettres, des fables & des dialogues, toujours dans le même goût. Ils rempliſſent les neuvième, dixième & onzième volumes, ſous le titre de *Travaux d'Hercule, & d'Eſprit d'Eſope*. Mais enfin, au douzième tome de ſes Œuvres, on voit avec plaiſir M. *le Noble* revenir aux Romans, par celui intitulé *Epicaris* ou l'*Hiſtoire ſecrète de la conjuration de Piſon contre Neron*. Ce Roman eſt preſque tout hiſtorique, à l'exception du caractère d'*Epicaris*, que l'Auteur a le mérite d'avoir inventé, & qu'il auroit pu encore mettre dans un plus grand jour. il fait de cette affranchie Grecque une eſpèce de coutiſanne honnête, qui aime *Néron* de bonne-foi, eſt flattée de lui plaire, & voudroit adoucir la férocité naturelle de ſon caractère, & le rappeler aux ſentimens d'humanité qui avoient fait bénir le commencement de ſon règne. *Epicaris* reſpecte & ménage *Agrippine*, mère de ſon amant, & *Octavie* ſa légitime épouſe, qui, de leur côté, la traitent fort bien. Malheureuſement *Néron*

devient amoureux de *Poppée*, femme d'*Othon*. C'étoit une coquette ambitieuse & adroite, qui ne se servoit de son rang & de son esprit que pour augmenter l'effet de ses charmes, rendre l'Empereur plus amoureux, & lui persuader de l'épouser; ce qui ne pouvoit se faire qu'en écartant *Othon* & *Epicaris*, & en perdant les deux Impératrices. *Néron*, emporté par sa passion, & livré aux mauvais conseils de *Tigelin*, le plus méchant des hommes, dont il fait son favori, a l'audace d'avouer à *Othon* qu'il est amoureux de sa femme, de le forcer à la lui céder, & de l'envoyer, en qualité de Proconsul, en Lusitanie. Il congédie *Epicaris*, la laissant cependant jouir des richesses qu'il lui a prodiguées tandis qu'il l'aimoit. Il écarte sa mère, à qui il avoit l'obligation de l'Empire, & qui, si elle étoit coupable de bien des crimes, les avoit presque tous fait tourner au profit de son fils. Le sage & austère *Burrhus* ayant voulu lui faire des remontrances auxquelles ils se croyoit autorisé, ayant été son Gouverneur, périt d'une mort prompte dont *Néron* est, avec raison, soupçonné. S'appercevant que son ingratitude pour sa mère déplaît aux Romains

il prend un parti encore plus abominable : il fait semblant de se réconcilier avec *Agrippine*, & c'est pour commettre plus sûrement un parricide. Il le tente d'abord deux fois inutilement, & enfin il le fait exécuter par son Capitaine des Gardes, vient à Rome l'avouer en plein Sénat, se sert ensuite des prétextes les plus odieux & les moins vraisemblables pour chasser de son trône & de son lit l'innocente & estimable *Octavie*, & couronne *Poppée*, destinée à périr, dans la suite, aussi malheureusement que les deux autres Impératrices.

Tant de crimes devoient enfin lasser la patience des Romains, quoiqu'ils fussent avilis, & que depuis trois ou quatre règnes ils fussent accoutumés au despotisme & à la tyrannie. *Epicaris* se contenta d'abord de gémir sur la conduite de l'Empereur, qu'elle avoit retenu, tant qu'elle avoit pu, non seulement dans ses propres chaînes, mais dans celles du devoir, de l'honneur & de la bienséance ; mais enfin elle fut poussée à bout par un dernier trait qui la regardoit. L'exécrable *Tigelin* devint amoureux d'elle. *Néron* autorisa & favorisa cette passion. Au millieu de la fête la

plus superbe, & en même tems la plus indécente, que *Tigelin* donna à l'Empereur, & à laquelle *Epicaris* fut forcée d'assister, le Favori de *Néron* comptoit triompher de l'ancienne maîtresse de son maître; mais il fut frustré dans son attente; & la rencontre qu'*Epicaris* fit de *Pison*, donna lieu, au contraire, à cette fameuse conjuration dont *Néron* devoit être la victime, mais dans laquelle fut malheureusement entraînée l'aimable & sensible *Epicaris*. En cherchant à se dérober aux poursuites de *Tigelin*, elle entendit la conversation de deux hommes qui plaignoient les Romains, & le reste de la terre, de dépendre d'un monstre. Bientôt elle reconnut, dans un des Interlocuteurs, *Calpurnius Pison*, un des plus illustres entre ceux des anciennes Maisons patriciennes que la cruauté des derniers Empereurs avoit laissé subsister. Elle se fit connoître à lui, entra dans ses sentimens, & jeta enfin les fondemens de cette fameuse conspiration qui éclata quelque tems après. De nouvelles tentatives de *Tigelin* sur *Epicaris*, furent cause de l'incendie de Rome, pendant lequel *Néron* acheva de déployer toute l'horreur de son

caractère. Peut on croire qu'il osa chanter, au lieu de le pleurer, le malheur de ses sujets! Un pareil Souverain n'étoit plus supportable; & si *Epicaris* voulut bien se prêter encore à dissimuler avec *Tigelin*, & à l'amuser, ce fut pour attirer plus sûrement dans le piége l'Empereur & le Favori. La conjuration étoit prête d'éclater, quand un accident fit soupçonner *Epicaris*. Elle fut arrêtée & interrogée; mais elle se tira de ce premier pas avec adresse: elle ne fut pas si heureuse la seconde fois. Un foible conjurateur alla tout avouer, & nomma les complices. *Pison*, *Seneque*, plutôt bel-esprit que véritable Philosophe, *Lucain* son neveu, Poëte plus capable de produire de bons vers que de belles pensées; enfin *Epicaris*, étoient du nombre, & périrent tous. Celle qui subit son sort avec plus de constance, ce fut l'héroïne de cette histoire. Elle termina sa vie de sa propre main, après avoir souffert, par l'ordre de *Néron*, des tourmens qu'elle punit par des reproches qui durent lui être d'autant plus sensibles, qu'ils étoient mieux mérités.

Un Auteur bien plus moderne que

M. *le Noble* (M. *du Castres d'Auvigny*, ami & élève de l'Abbé *Desfontaines*) traita, en 1735, le même sujet sous le titre d'*Anecdotes galantes & tragiques de la Cour de Néron*. Nous aurons bientôt occasion de parler de ce Roman, qui est, à notre avis, bien inférieur à celui de *le Noble*, quoiqu'écrit d'un style beaucoup plus approchant de celui d'aujourd'hui; mais il est aisé de concevoir qu'on pourroit faire encore un troisième ouvrage sur le même sujet, supérieur aux deux premiers.

Peu de personnes ignorent que l'on a joué sur le théatre françois, en 1753, une Tragédie intitulée, *Epicaris*, ou *la mort de Néron*. Elle n'a point été imprimée, & nous n'en connoissons que le titre; mais nous concevons qu'un pareil sujet pourroit être traité avec succès, en faisant contraster avec les caractères odieux & révoltans de deux monstres, tels que *Néron* & *Tigelin*, les caractères nobles & intéressans de *Pison*, que l'on doit supposer être un Romain digne de sa naissance, & de la sensible *Epicaris*, sacrifiant avec regret, au salut de Rome & de

l'univers, un tyran qu'elle a eu le malheur d'aimer, avant qu'il se déclarât l'ennemi du genre-humain.

L'ouvrage suivant de M. *le Noble*, est *l'Histoire secrète de la conjuration des Pazzi contre les Médicis*. C'est encore un petit Roman historique dont le sujet est tiré de l'histoire de Florence, du seizième siècle. Cette conjuration éclata en 1478. Les circonstances de son exécution sont ici tout-à-fait conformes à l'histoire, quoiqu'elles soient assez singulières. Mais les motifs secrets qui engagèrent les *Pazzi* à vouloir faire périr les *Médicis*, sont probablement de l'invention & de l'imagination de M. *le Noble*. Il suppose que *Francesco Pazzi* & *Julien de Médicis*, devinrent en même tems amoureux d'une jeune personne nommée *Camille*, de la Maison des *Cafarelli*; qu'elle préféroit, dans son cœur, *Julien* à *Francisque*; mais que celui-ci lui ayant proposé, dès le premier moment, de l'épouser, tandis que *Julien* ne vouloit d'abord la traiter que comme une maîtresse (sa famille lui destinant un parti plus considérable), la belle hésita quelque tems entre ces deux rivaux. S'étant enfin laissée enlever par

Julien, & l'ayant épouſé ſecrètement, de l'aveu même de ſon frère *Laurent de Médicis*, *Pazzi* trama cette conſpiration dont les circonſtances font horreur. *Julien* y fut tué : mais *Laurent* triompha des ennemis de ſa Maiſon, à la tête deſquels il devoit mettre le Pape *Sixte IV*. *Camille* ne ſurvécut point à ſon cher *Julien*; mais elle ne mourut qu'après avoir mis au monde un fils qui fut par la ſuite Pape, ſous le nom de *Clément VII*, & qui paſſoit pour bâtard de la Maiſon des *Médicis*, parce que le mariage de ſon père & de ſa mère étoit reſté ſecret. Les détails de cette nouvelle hiſtorique ſont aſſez bien amenés, & conduits d'une manière aſſez vraiſemblable. Quiconque voudra la connoître en entier, la trouvera, non-ſeulement dans le tome douzième des Œuvres de M. *le Noble*, mais dans le dix-ſeptième de la Bibliothèque de campagne, édition de 1749.

Dans ce même volume douzième, commence un autre ouvrage ou recueil de M. *le Noble*, intitulé les *Promenades*. Elles ſont au nombre de vingt-cinq, & ont probablement encore été publiées en forme de Journal pendant deux années. Chaque

promenade contient une petite hiſtoriette en proſe, & quelques vers. Une ſeule de ces hiſtoriettes nous a paru mériter d'être rapportée.

La Mère mari, Aventure tirée de la vingt-deuxième Promenade de M. le Noble.

Madame la Marquiſe *de Sandreval* étoit une très-grande femme d'environ quarante ans. Elle avoit paſſé pour une beauté à la romaine. Sa démarche étoit fière, & ſon viſage mêloit aux traits mâles d'un homme, les agrémens de ſon ſexe: la vivacité de ſon eſprit égaloit la hardieſſe de ſon cœur; mais elle s'étoit miſe toute ſa vie au-deſſus des foibleſſes de l'amour, & aimoit plus ſa liberté que toute autre choſe. Elle n'avoit de tendreſſe que pour une fille unique qui lui reſtoit de ſon défunt époux; ainſi toute ſon application ſe bornoit à la marier avantageuſement; & pluſieurs partis qui s'étoient offerts avoient été rebutés, parce qu'ils ne préſentoient pas un établiſſement dont la ſolidité répondît aux vues de ſon ambition.

Felicie (c'étoit le nom de la fille) avoit

dix-huit ans, & étoit une de plus belles blondes que l'on pût voir. Sa taille n'étoit pas fort haute; ſes couleurs éblouiſſoient; rien n'avoit plus d'éclat que ſon teint; rien n'étoit plus *appétiſſant* que ſon bras & ſa gorge; & la nature lui avoit donné un cœur auſſi tendre & auſſi diſpoſé à l'amour que celui de ſa mère y étoit oppoſé.

Une affaire intéreſſante ayant attiré ces deux Dames à Fontainebleau, elles rencontrèrent dans l'anti-chambre d'un Miniſtre, le Comte *de Flaville*, qui, ayant été frappé de la beauté de *Félicie*, s'empreſſa de lier converſation avec ſa mère, lui offrit ſes ſervices dans les bureaux, & fit enſuite réuſſir leur demande. Il occupoit, par haſard, un appartement dans la maiſon où elles étoient logées. Ce fut un prétexte pour ne les pas quitter pendant tout le tems qu'elles paſsèrent à la Cour. Il leur procura la facilité de voir les ſpectacles & les fêtes, & enfin leur offrit de les ramener à Paris dans ſa voiture. Son offre fut acceptée. Pendant la route, le Comte s'étant enflammé de plus en plus, & la Marquiſe ayant pu juger par ſes diſcours qu'il étoit riche, galant homme, &

d'une conduite fort sage, elle vit avec plaisir naître cette passion, & reçut avec complaisance la proposition qui lui fut faite dès le lendemain de leur arrivée à Paris, d'épouser Mademoiselle *de Sanval. Felicie*, à qui *Flavil'e* fit en même-tems sa déclaration, la reçut en silence & en baissant les yeux. *Flaville* vit dans son air de la modestie, & non de la contrainte. Le prétendu, quelque pressé qu'il fût de conclure, étoit obligé de s'assurer du consentement de sa mère & de prendre des mesures avec elle. Elle résidoit dans une Province éloignée de Paris, où il fallut qu'il allât la trouver. Il partit donc pour ce voyage, qui ne pouvoit pas durer moins de deux mois.

Dès le lendemain de son départ, Madame *de Sandreval* félicitoit sa fille du bonheur qui l'attendoit, lorsque celle-ci se jettant à ses pieds & fondant en larmes, lui déclara qu'elle n'aimeroit jamais *Flaville*, & ne pouvoit se résoudre à l'épouser. Le désespoir que la mère sentit de cette déclaration de haine, ne peut s'exprimer; elle en fit les reproches les plus amers à sa fille, & voulut en approfondir les motifs. Cette explication ne fut pas

l'ouvrage d'un jour. Ce ne fut qu'au bout de quelques conversations, dans lesquelles la Marquise employa tour-à-tour les menaces, la douceur & la tendresse, qu'elle parvint à savoir son secret. *Félicie*, que nous avons dit être naturellement tendre, avoit eu le malheur d'écouter, dans le couvent dont elle étoit sortie il n'y avoit que deux mois, les soupirs d'un jeune Officier nommé le Chevalier *de Lenoncourt*, dont le régiment étoit en quartier dans la même ville, & dont la tante étoit Abbesse de ce même couvent. Toutes les ruses dont les jeunes gens usent pour séduire les jeunes personnes, avoient été employées pour attendrir *Félicie*. L'accès que le Chevalier avoit dans la maison, lui avoit procuré la facilité de triompher de sa vertu ; & elle avoit si bien succombé, que depuis que sa mère l'avoit rappelée auprès d'elle, elle s'étoit apperçue que sa faute avoit eu des suites. Cependant elle n'avoit plus entendu parler du séducteur, quoiqu'il eût mille fois juré qu'il la suivroit de près, & qu'il viendroit la demander en mariage à sa mère. Si Madame *de Sandreval* avoit eu de la peine à tirer cet aveu de sa fille, elle

n'en eut pas moins à trouver les moyens de sauver l'honneur d'une fille qui lui étoit chère, & qu'il étoit bien moins question de punir que de consoler, dans la cruelle situation où elle se trouvoit; mais, comme nous l'avons dit, la Marquise avoit des ressources dans l'esprit, & du courage dans l'ame. Il ne lui fallut que deux jours pour prendre son parti; & dès que ses mesures furent prises: « Consolez-vous, ma fille, dit-elle à *Félicie*, » & ne vous repentez point de m'avoir » fait une confidence que vous ne pouviez déposer dans le sein d'une meilleure amie. Quoique votre faute soit » énorme, & mon affliction infinie, il » faut, sur toutes choses, songer au remède. Chassez de votre esprit toutes les » idées du perfide qui vous a trahie, & » ne vous souvenez de lui que pour le » détester. Cependant, préparez-vous à » être mariée dans huit jours, mais non » à M. *de Flaville*, quoique ce soit à lui » que je vous destine.

» Vos paroles, Madame, reprit *Félicie*, sont à leur tour un mystère pour » moi. Vous me destinez à *Flaville*, & » vous voulez que dans huit jours je me

» marie, & que ce ne soit pas avec lui? » Faites-moi, je vous supplie, compren- » dre cette énigme.

» Je veux, dit la mère, que dans huit » jours vous soyez mariée; que dans trois » mois vous soyez veuve; que dans sept » mois vous accouchiez publiquement, » & qu'ensuite vous épousiez *Flaville.* » Enfin, laissez-moi, ajouta-t-elle, exé- » cuter ce que j'ai conçu, & vous con- » noîtrez si je vous aime, & si je sais con- » duire une affaire ».

Dès le lendemain Madame *de Sandreval* rendit visite à ses principaux parens, & leur confia qu'on lui proposoit un excellent mariage pour sa fille: qu'un Comte *de Courmont*, Seigneur de terres très-considérables en Auvergne, vouloit l'épouser; & que, comme c'étoit un parti qu'il ne falloit pas laisser échapper, elle étoit résolue de contracter très-promptement cette alliance. En effet, à l'aide d'un vieux homme d'affaire très-habile & très-discret, elle supposa des états de biens, des procurations, & des papiers de toute espèce, au moyen de quoi elle fit dresser un contrat chez son Notaire. Elle de-

manda

manda des dispenses de bans nécessaires, & indiqua le jour de la célébration à une certaine époque qui devoit suivre de très-près l'arrivée du prétendu Comte. Elle se donna & eut l'air de se donner tant de mouvemens, que la veille du jour marqué elle fut obligée de se mettre au lit. Le lendemain le faux *Courmont* parut; c'étoit elle-même, habillée en homme, coëffée d'une assez grosse perruque, & vêtue d'un habit magnifique, mais d'un goût assez bizarre: elle affectoit un ton brusque & un langage provincial. Elle se fit dire à elle-même que Madame *de Sandreval* étoit incommodée, & le prioit de différer le mariage au moins d'une huitaine. « Non, parbleu, répondit le » prétendu, je n'ai pas un moment à » perdre; je ne peux passer que quatre jours » à Paris, & je veux jouir de ma femme » au moins pendant trois, après quoi j'irai » consommer l'acquisition d'une terre que » j'ai couchée depuis long tems en vue, » qui est affermée vingt mille livres, que » j'achete sur ce pied-là, & que je suis » sûr de faire valoir bientôt trente ». La mère, représentée par une femme-de-

chambre fidelle qui s'étoit mise au lit à sa place, fit dire à ses parens que, forcée de se rendre aux caprices de son gendre, elle avoit été obligée de brusquer le mariage.

Pendant les trois jours suivans, le mari fit avec sa femme quelques visites; ils virent les parens les moins pénétrans, se firent écrire chez les autres, faisant des excuses sur ce que la Marquise étoit toujours malade. Ensuite le Comte Auvergnac partit, ou plutôt disparut: la mère, dans sa prétendue convalescence, reçut les félicitations de tout le monde, & conduisit par-tout la jeune Comtesse, lorsqu'elle fut rétablie.

Six semaines ou deux mois se passèrent ainsi: au bout de ce tems *Flaville* revint. Ce ne fut pas sans le plus grand étonnement & la plus grande peine qu'il apprit que *Félicie* étoit mariée. Il en fit, avec honnêteté pourtant, des reproches à la Marquise, qui, ayant ses projets, loin de lui témoigner de l'humeur, parut occupée de le consoler, & l'invita à fréquenter sa maison & celle de la Comtesse sa fille. Environ un mois après, au moment que l'on apprenoit que le Comte *de Courmont* étoit prêt

à revenir, on reçut des nouvelles d'Auvergne, qui annonçoient qu'il étoit tombé malade : sa femme & sa belle mère en parurent très-inquiètes ; il fut même question de partir pour aller le retrouver dans son château ; mais de fréquens maux de cœur furent cause qu'on ne jugea pas la jeune Comtesse en état de faire ce voyage. Pendant un mois encore les alarmes continuèrent ; enfin on apprit la mort de l'époux. La veuve en parut aussi touchée que l'on peut l'être de la perte d'un mari que l'on n'a vu que pendant trois jours ; l'espérance d'avoir un héritier adoucit ses regrets ; & *Flaville* se flatta d'obtenir une main qu'il avoit si vivement desirée, l'année précédente, & qui, quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait aussi neuve, ne lui en étoit pas moins chère. On l'entretint dans ce charmant espoir ; & il étoit presque le seul homme que l'on se permît de voir dans une maison où régnoient la tristesse & le deuil. Enfin au bout de quelques mois la jeune veuve ayant hasardé une promenade du matin qui lui avoit été conseillée, sa mère seule l'accompagnant, elle fit un faux pas, tomba, & presque aussi-tôt

sentit quelques douleurs. Un craignit une fausse couche; on consulta ce qu'il y avoit de plus habiles Médecins: les Docteurs assurèrent que comme il y avoit à-peu-près sept mois qu'elle étoit mariée, l'enfant pouvoit venir à bien; c'est ce qui arriva. La couche fut laborieuse, mais heureuse. *Flaville* fut des premiers à féliciter la mère & la grand'mère sur la naissance du petit Marquis *de Courmont*. Les suites furent aussi heureuses que l'accouchement; & la jeune Comtesse étoit déjà depuis quelque tems en état de recevoir les visites & les complimens, lorsqu'un jeune homme, dont la figure, la parure & l'équipage étoient également brillans, se fit annoncer chez Madame *de Sandreval* sous le nom du Marquis *de Saint-Quentin*, & la pria de vouloir bien lui procurer une audience de Madame sa fille, à qui il avoit à communiquer en sa présence une affaire de la plus grande importance. Quoique la mère fût fort étonnée de cette visite, elle n'osa cependant la refuser; mais quel fut l'étonnement de *Félicie*, quand elle reconnut son Chevalier *de Lenoncourt!* Ce fut en jettant un grand cri & en s'évanouissant, qu'elle

l'apprit à sa mère. A la surprise & au trouble succédèrent les explications : le Chevalier n'étoit point coupable. Aussitôt après le départ de *Félicie*, du couvent où elle l'avoit connu, son frère aîné, possesseur des grandes terres de la famille, & non encore marié, avoit eu le malheur ou l'imprudence de prendre querelle avec deux freres Gentilshommes de son voisinage, qu'il avoit traités avec hauteur. Ils s'en étoient trouvés si offensés, qu'ils lui avoient proposés de se battre contr'eux deux, avec le second qu'il voudroit choisir. Le Marquis n'avoit pas cru en pouvoir prendre un qui pût mieux lui convenir que son propre frère, & avoit mandé au Chevalier de venir le joindre aussi-tôt. Celui-ci fit la plus grande diligence; & ayant été instruit de l'affaire, son parti fut bientôt pris, le rendez-vous donné, & le combat exécuté. Le Chevalier tua son adversaire, mais il eut presque aussi-tôt à venger la mort de son frère, qu'il vit périr à ses yeux. La vengeance fut prompte; il fallut que la fuite du Chevalier le fût également. Il ne lui restoit plus d'autre ennemi à craindre que la Justice, & il étoit blessé très-légèrement. Il eut le

tems & le bonheur de gagner promptement la frontière, & de sortir du Royaume. Dans la ville où il se trouva, il fut aussi occupé du soin de donner de ses nouvelles à *Felicie*, que d'accommoder son affaire; mais il fut plutôt satisfait sur ce dernier point que sur l'autre : étant devenu héritier des grands biens de sa maison, tous les Grands auxquels il appartenoit s'empressèrent pour obtenir sa grace, & y réussirent, Au contraire Mademoiselle *de Sandreval* n'étant plus au couvent, & ne sachant que très-imparfaitement la demeure de Madame sa mère à Paris, les lettres qu'il lui écrivit ne lui parvinrent pas. Ce ne fut que quand il fut lui-même à Paris, qu'il fut informé que sa maîtresse avoit été mariée, étoit accouchée, & déjà veuve. Il se doutoit bien qui étoit le véritable père du jeune Marquis *de Courmont*, mais la fausse paternité l'embarrassoit beaucoup. Il se faisoit un scrupule de laisser jouir son fils des biens d'une famille considérable, telle que celle de Messieurs *de Courmont* : Madame *de Sandreval* & sa fille l'eurent bientôt rassuré sur cette inquiétude; tout s'éclaircit, tout s'arrangea;

& la Comteſſe *de Courmont*, ou pour mieux dire, *Félicie*, devint Marquiſe *de Saint-Quentin*. On rectifia l'extrait-baptiſtaire de l'enfant ; on annulla le premier contrat de mariage & le premier acte de célébration ; & tout le monde fut content, à l'exception du Comte *de Flaville*, qui, s'appercevant qu'il ne faiſoit plus qu'un perſonnage ridicule dans cette comédie, s'écarta du lieu de la ſcène, & rompit tout commerce avec Meſdames *de Sandreval* & *de Saint-Quentin*.

Enſuite des *Promenades* de M. *le Noble*, on trouve ſes *Fables* & *Contes*, au nombre de cent, dont deux ſeuls nous ont paru mériter quelque attention, non par le mérite des vers, mais par celui de l'idée, encore eſt-il bien léger. On en va juger, car nous ne rapporterons que la ſubſtance de ces deux Fables.

Le Payſan & ſon Cochon.

Un Payſan avoit tué ſon cochon ; il l'avoit vuidé, & le gardoit, dans l'eſpérance d'en régaler bientôt toute ſa famille & ſon voiſinage. En attendant qu'il l'ac-

commodât de différentes manières, il le dépoſa dans un galetas, où ſa femme lui fit craindre que les rats ne s'introduiſiſſent pour le manger. « N'avons-nous que ce-» la à appréhender, dit le manant? j'y » ſais un bon remède: prenons nos deux » gros chats, & enfermons-les dans le » garde-manger; je réponds que les rats » ſeront bien plutôt mangés qu'ils ne » mangeront notre cochon ». Cet expédient fut applaudi & employé. Qu'en arriva-t-il? Les rats ne mangèrent point le cochon, mais les deux chats en mangèrent plus que vingt rats n'en auroient mangé.

Il y a bien des remèdes pires que les maux dont on veut nous exempter.

Le Lièvre & les Grenouilles.

Une troupe nombreuſe de lièvres étoit aſſemblée dans une petite plaine voiſine d'un bois. Ils y tenoient un conſeil de famille, qui fut troublé par la chûte d'une branche d'arbre, cauſée par un léger accident. Il alarma cependant toute la troupe; elle prit la fuite. Un d'entre ces lièvres poltrons & fugitifs courut juſques

au bord d'un étang, où une troupe de grenouilles passoit en revue pour aller combattre une troupe de rats, & faisoit grand bruit, pour faire croire qu'elles n'avoient pas peur. Le lièvre arrive, courant à toutes jambes : la troupe croassante le prend pour un lion échappé dans la plaine, s'effraye, & se précipite dans le marais. Le Bouquin arrivé jusqu'au bord de l'eau, craint de se mouiller les pieds, rebrousse chemin, trouve les rats, les culebute, & les disperse : enfin, arrivé sur un monticule, où il ne voit rien qui l'empêche de se reposer & de faire des réflexions :

Ah ! se dit-il, quelle prompte déroute !
Quoi l'on me craint moi lièvre, on me redoute !
Il n'est donc, à ce que je voi,
Poltron qui ne rencontre un plus poltron que soi.

M. *le Noble* nous donne ensuite la traduction de quelques Odes d'*Horace*, & des six Satyres de *Perse*, en vers françois, où les pensées de cet Auteur Latin sont accommodées au tems de la traduction. La poésie de celle-ci est bien foible ; mais il faut avouer que le style âcre, dur

& mordant du satyrique latin ne pourroit que très-difficilement être rendu en beaux vers françois.

Vient ensuite un petit morceau romanesque, intitulé *Aventures Provinciales*, ou *le Voyage de Falaise*. Ceux qui ne seront pas rebutés par les portraits très-chargés & très-ridicules de quelques originaux provinciaux, & par un style qui n'est plus à la mode, pourront lire ce morceau avec quelque plaisir; car il y a un fond d'aventures fort singulier, & même assez intéressant.

Ce qui forme le quinzième volume de ces Œuvres, consiste dans une assez longue nouvelle, soi-disant galante, intitulée *l'Avare Généreux*, qui en contient deux autres petites: savoir, le *Mort marié* & *le faux Rapt*. Ces trois histoires seroient bien plutôt comiques que galantes, car elles offrent quelques caractères & quelques traits assez plaisans; mais ce sont des facéties que l'on trouveroit aujourd'hui de très-mauvais goût. Il y a cependant quelque profit à tirer de la lecture d'une nouvelle bourgeoise, composée & imprimée il y a environ quatre-vingt-dix ans. Elle nous apprend comment les Bourgeois vi-

voient dans ce tems-là dans leurs ménages en ville, & dans leurs maisons de campagne, & l'on peut comparer ces mœurs à celles de ce tems-ci.

La fausse Comtesse d'Isemberg, intitulée *Nouvelle divertissante*, est l'histoire d'une coquine & d'un filou. Cela ne peut pas être intéressant. L'Auteur, dans cette histoire, & dans celle qui la précède, paroît avoir voulu imiter *Scaron* & son *Roman comique*. C'est une très-foible imitation.

La soi-disant Ecole des Sages est renfermée dans deux dialogues en prose mêlée de fables en vers, dont l'objet est politique. Les Puissances qui étoient ennemies de la France avant la paix de *Riswich*, y sont fort maltraitées.

Le Poëme de *l'Hérésie détruite* est en six chants. L'Auteur voulut célébrer la révocation de l'Edit de Nantes publiée par *Louis XIV* en 1685. Si cette révocation a fait beaucoup parler, parce qu'elle intéressoit bien du monde, en revanche le Poëme qui l'a célébrée n'a fait aucun bruit, parce qu'il n'intéressoit personne. Il est impossible de voir un plus foible Poëme.

Le triomphe de Madame Deshoullières, *& ſa réception au Parnaſſe, en qualité de dixième Muſe*, eſt un petit ouvrage en proſe mélée de vers. Il eſt remarquable que l'Auteur le dédia à Mademoiſelle *de Scudéri* qui vivoit encore, & qui ſe piquoit, au moins autant que Madame *Deshoullières*, d'être une dixième Muſe.

Viennent enſuite les Comédies que *le Noble* compoſa pour le théatre italien. Elles lui feroient aſſurément bien peu d'honneur aujourd'hui. Elles ſont au nombre de deux. L'une, intitulée *Arlequin Eſope*, eſt une très-mauvaiſe copie des *Fables d'Eſope de Bourſault*, qui furent jouées avec grand ſuccès, en 1691, au théatre françois, à peu-près dans le même tems que cette pièce le fut aux Italiens. Les *Fables de Bourſault* ne ſont pas merveilleuſes : celles de *le Noble* ne valent pas mieux, & la pièce eſt bien plus mauvaiſe.

Les deux Arlequins, joués la même année au même théatre, ne ſont pas d'un plus grand prix. Le ſujet en eſt le même que celui d'une autre pièce du théatre françois, *les Ménechmes de Regnard*. Mais l'inventeur eſt le comique Latin *Plaute*;

& ce n'eſt qu'en 1705 que *Regnard* a compoſé ſes *Ménechmes*, qui valent bien mieux que *les deux Arlequins*, quoiqu'il ſoit bien plus aiſé de ſe figurer que deux perſonnages maſqués aient abſolument la même phyſionomie, que de ſe prêter à l'illuſion de deux *Ménechmes* à viſage découvert.

Suit un petit Poëme en quatre chants, intitulée *l'Allée de la ſeringue*, ou *les Noyers*, mauvaiſe imitation du *Lutrin de Boileau*, ſur une aventure à laquelle on ne s'intéreſſe plus, & dont on ne s'eſt peut-être jamais intéreſſé. Il eſt ſuivi d'un autre ouvrage du même genre en trois chants, intitulé *la Fradine*, ou *les Ongles rognés*. C'eſt une ſatyre contre un Apothicaire nommé *Fradin*. On ne peut pas s'embarraſſer de cela.

Dans le ſeizième & le dix-ſeptième volume, on trouve les *Tableaux des Philoſophes* en ſix Livres, ſuivis d'une *Diſſertation hiſtorique & chronologique ſur l'année de la naiſſance de J. C.* M. *le Noble* a publié ce long morceau comme un grand ouvrage de ſcience & d'érudition. En effet c'eſt une eſpèce d'hiſtoire de la philoſophie, diviſée en ſix Livres, dans laquelle

il explique les opinions des anciens Philosophes, & ensuite celles des Philosophes modernes jusqu'à son tems, sur les quatre parties de la philosophie que l'on enseigne dans les écoles, la logique, la morale, la métaphysique & la physique. Mais nous avons de meilleures histoires de la philosophie, & nous ne pouvons pas conseiller à nos Lecteurs de s'attacher à celle-ci de préférence aux autres, en distinguant même le sixième Livre qui roule sur l'astrologie, & contient des remarques assez singulières. La dissertation chronologique sur la véritable époque de la naissance de J. C. n'est pas de nature à amuser les Dames, auxquelles il importe assez peu de savoir si nous sommes actuellement en 1779, ou si nous ne serions pas, par hasard, en 1819. Au fond cela ne doit rien faire à personne; mais entre deux opinions également probables on aime toujours mieux prendre celle qui semble donner au monde quarante ans de moins, que quarante ans de plus.

On est tout étonné de trouver ensuite deux tomes entièrement remplis par une traduction, partie en vers, partie en prose, des Pseaumes de David, avec des réflexions

pieuſes & morales, intitulées *Eſprit de David*, des Prières, &c. Les gens du monde ne liſent point ces deux volumes, parce que le ſujet n'eſt point de leur goût; & les perſonnes pieuſes & dévotes n'en font pas plus de cas, étant perſuadées qu'un Auteur de Romans & de Comédies, qui étoit d'ailleurs perſonnellement un mauvais ſujet, n'a pas pu faire un bon Livre de dévotion. Cependant les uns & les autres ont peut-être tort. Nous avons oui dire que l'*Eſprit de David* & *les Pſeaumes de M. le Noble* étoient un aſſez bon ouvrage dans ſon genre, mais nous ne l'avons pas bien examiné.

Le dernier ouvrage de *M. le Noble* eſt un dialogue politique intitulé *le retour de Paſquin ſur les nouvelles d'Eſpagne arrivées à la fin de* 1710, année qui précéda celle de la mort de l'Auteur. Ce fut le 10 de Décembre de cette année que le Roi d'Eſpagne en perſonne, & le Duc de Vendôme gagnèrent la bataille de Villa-Vicioſa, qui ſoutint *Philippe V* ſur le trône, qu'il étoit ſur le point d'abandonner.

Nous n'avons pu recouvrer les factums que *le Noble* avoit compoſés tant dans ſa

propre cause, & pour se justifier du crime de faux dont il étoit accusé, qu'en faveur de la *belle Epicière* accusée d'adultère par son mari, & que *le Noble*, qui l'avoit connue en prison, tâchoit de justifier en public, tandis qu'en particulier il travailloit à aggraver son crime. Tous deux perdirent leur procès : donc ils étoient coupables; mais on seroit bien-aise de savoir comment ils prétendoient prouver leur innocence. Tout ce que nous savons, c'est que la *belle Epicière* produisoit un écrit de son mari, qui lui donnoit plein pouvoir & liberté entière de se conduire à sa fantaisie, promettant de ne lui en jamais faire aucun reproche. Le billet fut déclaré de nulle valeur. On ne força pas même le mari à reconnoître les enfans que sa femme avoit faits étant en prison, quoique certainement ils fussent nés, le mariage subsistant.

Nous n'avons pas pu aussi nous procurer une dissertation de M. *le Noble* sur la monnoie de Metz, qui peut être remplie d'excellentes recherches. Il est certain que jusqu'au seizième siècle les Evêques & la Ville de Metz ont également fait battre des monnoies, dont on trouve encore

des pièces dans les cabinets des curieux.

On attribue assez généralement à M. *le Noble*, un Livre que l'on peut placer indifféremment parmi ceux de Théologie, de Jurisprudence & d'Histoire Ecclésiastique. Il est intitulé *le Bouclier de la France contre les excommunications*, ou *l'Esprit de Gerson*. C'est un ouvrage vraiment curieux & intéressant. On y établit avec beaucoup de hardiesse, mais avec autant de force & de clarté, les maximes & les libertés de l'Eglise Gallicane contre les entreprises des Papes sur le temporel des Rois, & contre celles du haut Clergé sur la juridiction royale & séculière.

D'autres ouvrages moins intéressans, & que *Moreri* met sur le compte de *le Noble*, sont *les Dancourades*, ou *Critique de différentes pièces de théatre de Dancourt*.

Le Diable borgne & *le Diable boiteux*. Ce sont deux critiques & imitations du fameux Roman *le Diable Boiteux de le Sage*, & de la même pièce que fit paroître *Dancourt*,

Le Voyage de Chaudrai, petit morceau romanesque dans le goût du *Voyage de Falaise*. Il y avoit du tems de M. *le Noble*, à Chaudrai, village à quelques

lieues de Paris sur le chemin de Rouen, un espèce de Payſan qui s'étoit érigé en Médecin. La ſingularité de ſes conſultations lui fit pendant quelque tems une grande réputation. Enfin on découvrit que ce n'étoit qu'un fourbe. On prétend que les phioles qu'il débitoit, comme remplies d'une liqueur ſpécifique & merveilleuſe, ne contenoit autre choſe que de l'eau de la rivière de Seine. Ce petit morceau, imprimé apparemment d'abord à part, ſe retrouve dans le *Gage touché*, recueil d'hiſtoriettes également attribué à *le Noble*.

Les Nouvelles Africaines. Nous ne connoiſſons point d'autre ouvrage qui porte ce titre, qu'un Roman d'environ 100 pages, inſéré dans le tome ſixième des Œuvres de Madame *de Villedieu*. Ce n'eſt pas un des moins intéreſſans parmi ceux qu'on attribue à cette Dame; &, ſoit qu'on doive lui en faire l'honneur, ſoit qu'étant de *le Noble*, il ait été compris dans ce recueil, ainſi que pluſieurs autres de différens Auteurs, nous allons en dire quelque choſe, ſauf à n'en pas reparler lorſque l'ordre alphabétique nous ramenera à cet article.

Albiron, jeune François très-aimable,

amoureux d'une jeune Demoiſelle charmante, nommée *Uranie*, eut le malheur de ſe battre en duel, & fut obligé de ſortir du Royaume. Il paſſa quelque tems en Eſpagne & en Italie, le cœur toujours rempli de ſon amour. Enfin ayant fait connoiſſance à Livourne avec un Turc de Tunis, nommé *Mehemet Lapſi*, celui-ci l'engagea à venir paſſer quelque tems avec lui dans ſa patrie. Ce Turc étoit riche. Son père ayant fait long-tems avec ſuccès le métier de Corſaire, lui avoit laiſſé des biens conſidérables; & le fils, après avoir fait un petit voyage en Italie pour connoître les mœurs de ce pays, retournoit dans ſa patrie pour y jouir de ſa fortune. *Albiron* l'y accompagna. *Mehemet*, après l'avoir promené pendant quelque tems dans ſa maiſon de Tunis, lui propoſa de le conduire dans une maiſon de plaiſance qu'il avoit à quelque diſtance de la ville. *Albiron* en admira la ſituation & les jardins, qui étoient effectivement très-beaux; & *Mehemet* donna ordre à ſon Concierge de lui en ouvrir les portes toutes les fois qu'il y voudroit venir, & lui permit de s'y promener, bien entendu cependant que ce ne ſeroit point aux heures

où ſes femmes ſeroient dans les jardins, car le Tuniſien avoit dans cette maiſon de campagne un ſerrail très-bien fourni. En profitant de la liberté que lui avoit accordée ſon ami, *Albiron* remarqua d'abord que les arbres du jardin étoient chargés de vers françois, italiens & eſpagnols; ce qui prouvoit que les habitantes de ce ſerrail étoient de ces trois Nations, & que chacune d'elles avoit le cœur occupé de quelque amant, qui probablement étoit un de ſes compatriotes. Mais de toutes ces femmes, il ne rencontra qu'une jeune eſclave eſpagnole, qui cherchoit des tablettes que ſa maîtreſſe avoit laiſſé, la veille, tomber dans un boſquet. Le François l'aida à les trouver; &, pendant leurs recherches, l'Eſpagnole lui apprit que la Dame qu'elle ſervoit étoit la favorite de *Mehemet*; qu'elle écrivoit très-bien en françois; qu'elle diſoit cependant qu'elle étoit de Tranſilvanie, car elle portoit un nom eſclavon. On l'appelloit *Rachema*. Quelques jours après, *Mehemet* lui-même lui parla de cette belle perſonne, & avoua qu'il en étoit éperduement amoureux, mais qu'il ne pouvoit toucher ſon cœur, & ne vouloit lui faire aucune violence. Il

ajouta qu'elle lui avoit d'abord opposé des scrupules sur sa religion ; qu'il avoit cru les lever en lui disant qu'il étoit résolu de passer avec elle en Europe, d'embrasser la Religion Chrétienne, & de s'établir où elle voudroit avec des richesses immenses dont il la rendroit maîtresse en l'épousant; que *Rachema* trouvoit toujours de nouvelles difficultés, & qu'il jugeoit qu'il n'y avoit qu'un homme parfaitement instruit dans sa Religion comme il paroissoit l'être, qui pût les lever. *Albiron*, un peu étonné de la confiance du Turc, consentit cependant à voir sa maîtresse, & il lui fut présenté par *Mehemet*. Quel fut son étonnement, lorsqu'il reconnut sa chère *Uranie*! Il fallut se contraindre, & parler en faveur de *Mehemet* devant lui. La belle trouva moyen, en faisant semblant de défendre des raisons qu'on lui alléguoit en faveur du Mahométan (qu'il ne tenoit qu'à elle de convertir) de faire entendre à son amant qu'elle le croyoit infidèle ; qu'on lui avoit dit qu'il avoit répondu à l'amour d'une belle Génoise, à laquelle il avoit fait tourner la tête en passant par Gènes. *Albiron* se justifia parfaitement, sans que le maître du serrail pût rien comprendre à

cet éclaircissement; car outre qu'il entendoit mal la langue qu'ils parloient, il ne se doutoit pas qu'ils se connussent avant ce jour. *Albiron* fit entendre au Turc que *Rachema* commençoit à se laisser persuader, & que quelques conversations de plus acheveroient de la soumettre. En même tems les amans se promirent de se réunir, & de repasser en Europe.

Deux jours après, un esclave espagnol aborda *Albiron*, & lui dit tout bas avec beaucoup de mystère, qu'il étoit chargé de lui proposer un rendez-vous dans une grotte avec la plus belle Dame du serrail; qu'il n'auroit jamais été porteur d'une si délicate nouvelle, si une fille de son pays, à laquelle il n'avoit rien à refuser, & qui étoit malheureusement esclave comme lui, & attachée au service de cette Dame, ne lui avoit donné cette commission. *Albiron* ne douta point que le message ne vînt de la part d'*Uranie*; il présuma que la jeune Espagnole, maîtresse de l'esclave qui lui parloit, étoit la même que celle qui lui avoit parlé dans le jardin, & qui lui avoit dit qu'elle étoit attachée à *Rachema*. Dans cette supposition, il accepta le rendez-vous avec empressement; & en

attendant, il se fit conter, par *Dom Pedro de la Mera* (c'étoit le nom de l'Espagnol) l'histoire de ses amours avec *Dona Isabelle de Panaroca*, (c'étoit le nom de sa maîtresse). Nous supprimons cette histoire épisodique, pour suivre le fil de l'aventure principale.

L'amant d'*Uranie* se laisse conduire dans la grotte où il croit la trouver. Il n'y est pas plutôt entré, qu'il se sent pressé par de très-beaux bras; mais il reconnoît que ce ne sont pas ceux de sa chère maîtresse. Nouvelle surprise: c'est cette même Génoise dont *Uranie* lui a parlé avec jalousie. Elle étoit devenue amoureuse de lui pendant son séjour à Gènes; & il avoit refusé de s'attacher à elle, trop occupé de son *Uranie*. Cette folle ayant voulu absolument le suivre lorsqu'il avoit passé de Gènes à Livourne, s'étoit embarquée & avoit été prise par des Corsaires qui l'avoient conduite à Tunis, & placée dans le serrail de *Mehemet*, qui l'avoit d'abord trouvée jolie, & bientôt après l'avoir négligée pour la belle, mais insensible *Rachema*. La Génoise, qui trouva *Albiron* aussi reputé de ses transports qu'*Uranie* l'étoit de ceux de *Mehemet*, l'accabla de reproches;

Ingrat, lui dit-elle, tu ne peux pas espérer de trouver ici cette *Uranie*, dont la mémoire t'étoit si chère lorsque je te déclarai mon amour à Gènes. Mais tu me retrouves à Tunis; je t'aime toujours; je t'offre de te ramener en Italie: j'en fais les moyens: viens y vivre avec moi. Si tu me refuses, je t'accuserai, je déposerai contre toi; &, s'il le faut, j'emploierai l'imposture pour assurer ma vengeance. *Albiron* méprisant également ses menaces & son amour, s'échappa de ses mains, satisfait de savoir au moins qu'elle ne connoissoit pas *Uranie*.

Dans une seconde entrevue, en présence même de *Mehemet*, les deux amans concertèrent leur fuite, non sans quelque regret de tromper *Mehemet*, qui étoit l'intime ami d'*Albiron*; mais l'amour dans les grandes occasions doit l'emporter sur l'amitié. L'esclave *Dom Pèdre* fut gagné & déterminé à favoriser la fuite de *Rachema*, pourvu que l'Espagnole fût de la partie, ce qu'on lui promit. Un Chevalier Espagnol, & plusieurs autres esclaves qui avoient été rachetés, & devoient partir sur un vaisseau françois,

se

se chargèrent d'emmener les deux couples d'Amans. Ils étoient prêts à partir, lorsque la jalouse Génoise ayant découvert le complot, en avertit *Mehemet*, qui les arrêta au moment même où ils lui échappoient. On juge des reproches dont il accabla le François, qu'il croyoit son ami. Il l'appella mille fois traître & ingrat. Je ne suis ni traître ni téméraire, dit fièrement *Albiron*; les apparences vous trompent; & quand vous les aurez pénétrées, vous avouerez que c'est vous, & non pas moi, qui manquez aux devoirs de l'amitié. Quoi! s'écria *Mehemet*, en tirant un papier de sa poche, ce billet n'est pas de toi? Tu n'y parles pas d'enlever *Rachema*, & tu peux former ce dessein sans être le plus ingrat de tous les hommes? Hélas! je t'ai moi-même introduit dans mon serrail: je t'ai confié des desseins dont dépendent ma fortune & ma vie. Je prétendois te rendre le compagnon de ma fuite; & ç'eût été dans tes mains que j'eusse déposé *Rachema* pour la mener où j'aurois dû la joindre. Cruel! cet excès de confiance ne t'a point touché, & tu as pu trahir l'ami le plus tendre!

J'avoue que les charmes de *Rachema* ſont puiſſans; mais n'avois tu rien à leur oppoſer? Les marques de tendreſſe que tu avois reçues de moi n'ont-elles pu balancer l'impreſſion d'une première vue? & l'eſtime que nous nous étions ſi ſolemnellement promiſe n'étoit-elle pas aſſez ſacrée pour mériter quelque ſacrifice?.... Faites-lui-en donc, puiſque vous l'en trouvez ſi digne, interrompit *Albiron*. Ce n'eſt point moi qui vous enlève le cœur de votre maîtreſſe, c'eſt vous qui voulez m'arracher la mienne. Je n'ai point attenté ſur vos droits; c'eſt vous qui, au mépris de notre amitié, entreprenez de détruire les miens; qui, ſans reſpect pour des devoirs que vous reconnoiſſez ſi ſacrés, adreſſez vos vœux au ſeul objet à qui je puis en offrir; qui, pour ſatisfaire une paſſion, plongez un poignard dans le ſein d'un ami; en un mot, votre *Rachema* n'eſt autre choſe que mon *Uranie*.

Mehemet treſſaillit à ce mot; &, reculant deux pas: *Uranie* & *Rachema* ne ſont qu'une même perſonne! dit-il tout ſurpris? Oui, répondit *Albiron*; & c'eſt une vérité dont il eſt aiſé de vous donner

des preuves. Quoi ! reprit le Turc, c'étoit *Uranie* que je te menois voir quand je t'introduisis dans la chambre de *Rachema* ? C'étoit à l'amant de cette fille que je confiois les desseins de mon amour, & c'étoit comme mon rival que tu combattois la violence de mes desirs ? Oui, *Mehemet*, répond *Albiron*, je suis, & je fus toujours ton rival ; & c'est en cette qualité que j'ai reçu ta confiance : examine quel usage j'en ai fait. Je t'ai vu le tyran de ma maîtresse ; je t'ai entendu lui parler d'amour en ma présence : je t'ai vu prêt à me la ravir, & résolu à employer la violence au défaut de son consentement. Qu'ai-je fait pour m'opposer à tes desseins ? ai-je emprunté le secours du fer ou du poison ? ai-je employé d'autres armes que les soupirs & les remontrances ? n'est-ce pas là respecter les loix de l'amitié ? vos reproches sont-ils justes, & n'est-ce pas vous au contraire qui devez aujourd'hui en attendre de moi ?

Mehemet fut si surpris & si troublé de ces dernières paroles, qu'il fut sur le point de céder aux mouvemens de son bon cœur. Mais son amour surmontant tout autre sentiment, il voulut se retourner vers *Ra-*

chema, l'enlever avec violence : les larmes qu'il lui vit répandre le touchèrent & le rendirent confus. *Uranie* s'en apperçut ; & voulant profiter de ces favorables dispositions : De quoi m'accusez-vous, lui dit-elle, & par quelle injure ai-je mérité votre vengeance ? Si je vous avois aimé, &, qu'infidelle à cét amour, j'eusse écouté les vœux d'un autre amant, vous auriez raison de vous plaindre de moi ; mais vous connoissois-je quand *Albiron* me rendit sensible à ses vœux ? Vous demandez que je le sois aux vôtres : vous voulez donc tyranniquement usurper un cœur qui fait la félicité du meilleur de vos amis, sans avoir ni indulgence, ni respect pour un amour si constant & si tendre ? Vous voulez rompre une union arrêtée par le destin, & consacrée par la foi que nous nous sommes mutuellement donnée ?

Le Tunisien, touché de ces justes remontrances, hésita encore ; il alloit cependant se livrer une troisième fois à la violence, lorsqu'il se vit tout-à-coup entouré d'une foule d'esclaves révoltés, & d'équipages de vaisseaux chrétiens, qui, excités & ameutés par *Dom Pèdre de la Méra*, alloient se jeter sur lui. *Albiron* voyant

son danger, lui servit de bouclier & le sauva de leurs coups. Quoi! s'écria *Mehemet*, c'est vous qui me sauvez la vie, vous dont je voulois empoisonner les jours! Pénétré de cette action, il oublia l'amour qu'il avoit pour *Uranie*, & la rendit à *Albiron*. Ces deux amans passèrent heureusement à Marseille, de là se rendirent à Paris, où ils vécurent heureux, *Albiron* ayant obtenu sa grace & épousé sa chère *Uranie*. On assure que *Mehemet Lapsi* vint les y trouver, & passa le reste de ses jours dans leur société, qu'il rendit plus agréable & plus aisée, ayant transporté de Tunis en France, des richesses considérables.

Les Mémoires de Mademoiselle Delfosses, ou *le Chevalier Baltazar*, sont généralement attribués à M. le Noble. Il y a deux Editions, ou, si l'on veut, deux Livres sur ce sujet. Le premier porte le titre que l'on vient de lire, & a été imprimé à Paris en 1696. Le second est intitulé *Histoire de la Dragonne, contenant les actions militaires & les Aventures de Geneviève Prémoi, sous le nom du Chevalier Baltazar. Paris, 1703.* Comme le Noble n'est mort qu'en 1711, il peut être Auteur de l'un & de l'autre Ouvrage,

dont on voit que les héroïnes sont tout-à-fait différentes. Celle du premier Ouvrage dit même beaucoup de mal de celle du second. Ce qui pourroit faire croire que c'est la première de ces deux histoires qui est de M. *le Noble*, c'est que la dernière est dédiée au Roi, & signée votre très-humble servante, M***. & que le prétendu Auteur femelle dit, dans son Epître dédicatoire, qu'elle a été destinée à être nourrice de M. *le Duc de Berry*. Quoi qu'il en soit, le premier de ces deux Ouvrages est très-peu vraisemblable, plattement écrit, & sans aucun intérêt. Il est divisé en Lettres.

L'Histoire de la *Dragonne* est mieux écrite, & l'air plus vraisemblable ; mais elle contient bien moins d'évènemens singuliers que la première. L'héroïne, née en 1660, fait toutes les campagnes depuis 1676 jusqu'à la fin du siècle. C'est toujours dans les Pays-Bas ou sur les frontières d'Allemagne qu'elle combat. Régulièrement à chaque campagne, le *Chevalier Baltazar* est blessé, tantôt à un siège, tantôt dans une bataille ; & à chaque quartier d'hiver, quelque Dame ou Demoiselle devient amoureuse de lui,

fait tout ce qu'elle peut pour le séduire, &, comme on juge bien, n'en peut venir à bout. Quelquefois le Chevalier est obligé de se démasquer, & de découvrir son sexe; mais, par une fatalité singulière, il ne laisse pas que d'être toujours aimé. Enfin, en 1691, *Baltazar*, ou plutôt *Geneviève Prémoi*, est entièrement reconnue pour femme, ce qui ne l'empêche pas de faire la campagne de 1692, où il reçoit une si terrible blessure, qu'il ne peut en guérir qu'en se mettant au lait de femme. En 1693, *Louis XIV* ayant institué l'Ordre de Saint Louis, le Chevalier *Baltazar*, quoique bien reconnu pour femme, en est décoré par un privilège particulier du Roi. Il obtient la permission de la porter en grand cordon, comme les Commandeurs, & non à la boutonnière comme les simples Chevaliers. Loin de regarder cette grace comme une retraite du service, le Chevalier ou la Chevalière avoit impatience de se rétablir pour continuer la guerre; mais ce ne fut qu'en 1697 qu'il eut cette satisfaction, en servant au siège d'Ath, sous le Maréchal *de Catinat*. En 1701, l'Héroïne revient à la Cour, où *Louis XIV* la comble de graces, lui

ordonnant cependant de porter une jupe ſous ſon habit de Cavalier. Enfin on nous apprend qu'elle fit les campagnes de 1702 & de 1703, en Italie ; qu'elle ſe trouva, dans le Milanois, à la bataille de Luzzara & à la ſurpriſe de Crémone, & qu'enfin elle penſa à ſe retirer du ſervice à la fin de 1703, tems où a été imprimé ce livre. Le Chevalier *Baltazar* devoit avoir alors quarante-trois ans ; c'eſt bien là l'âge où les Héroïnes de Romans doivent mettre fin à leurs aventures.

Concluſion. On ne peut prendre que peu de plaiſir à lire le meilleur de ces deux Romans, puiſqu'il n'eſt ni inſtructif, ni plaiſant, ni intéreſſant. A moins que le traveſtiſſement du ſexe ne ſoit fondé ſur un grand intérêt, ou n'en produiſe par des circonſtances ſingulières, ces maſcarades ne ſont que le prolongement d'une ſcène rebattue & reproduite tous les jours ſur tous les Théatres, & dans tous les Bals. Communément ceux ou celles qui veulent donner le démenti à la nature, en vivant d'une manière oppoſée à l'état dans lequel ils ſont nés, ſont des monſtres, ſinon en phyſique, du moins en morale & en conduite.

Enfin *le Gage touché*, Recueil d'Hiſtoires galantes & comiques, eſt le dernier des Ouvrages de M. *le Noble*, ou qui lui ſoit attribué, & dont nous ayons à parler. Il y en a pluſieurs éditions, dont la première eſt de Paris, 1698. Nous allons travailler ſur une de la Haye, 1712.

Le titre indique aſſez quel eſt le cadre qui lie & raſſemble la multitude d'hiſtoriettes dont ce livre eſt rempli. Une ſociété nombreuſe de perſonnes de différent ſexe, âge, état & condition, ſe trouve raſſemblée en automne dans un château (on ne dit pas en quelle Province), & s'amuſe après le ſouper à de petits jeux, rendus plus intéreſſans par des gages qu'il faut donner. La Dame du château, qui préſide au jeu, dicte ſes loix & impoſe de petites pénitences ſucceſſivement à tous ceux dont les gages ſont tirés; elle les proportionne au goût, au caractère & au talent des propriétaires de ces gages; de ſorte, par exemple, qu'on a grand ſoin d'envoyer coucher de bonne heure ceux qui ſont vieux ou ennuyeux. On envoie de même faire des tours de jardin à ceux que l'on veut écarter pour un tems, & l'on donne des ordres plus ſatisfaiſans à ceux

ou à celles qui peuvent réciproquement se procurer des amusemens. On ordonne aux Demoiselles & aux Cavaliers qui ont de la voix, de chanter des chansons, soit seuls, soit en *Duo*; & à ceux à qui l'on connoît de l'esprit ou de la mémoire, de conter des histoires. Il étoit aisé de broder sur ce canevas un joli mêlange d'aventures, de contes, même de vers & de chansons. M. *le Noble* n'en a que très-médiocrement tiré parti, quoiqu'il se soit fourni un nouveau moyen de diversifier le genre de ces histoires, en introduisant sur la scène, tantôt des personnages honnêtes & intéressans, tels que de belles Dames, de jeunes & aimables Demoiselles, des vieillards gais & spirituels, & des jeunes gens galans & de bonne compagnie; tantôt des personnages ridicules, tels que les vieilles folles ou de fausses agnès; des Gentilshommes campagnards, des provinciaux, même des Procureurs, qui se trouvoient dans le chateau à titre de gens d'affaires.

D'environ une trentaine d'Histoires que l'on fait conter à tous ces gens-là, nous n'en tirerons que trois ou quatre; & nous pouvons assurer que cet échantillon est

ce qu'il y a de meilleur & de plus honnête dans la pièce.

Un vieux Gentilhomme, dont le gage étoit sorti, raconta l'histoire qui suit :

La fausse Opinion, Historiette.

Dans ma jeunesse, les grands Romans étoient à la mode, & l'*Astrée* n'étoit pas encore si ancienne, qu'on ne se rappellât parfaitement le genre de cette Pastorale, & de tant d'autres qui ont été faites à son imitation, & dans lesquelles on voit des Princes déguisés en Bergers, en Payſans, en simples Bourgeois, en Valets même : j'avois lu beaucoup de ces Romans dans le château de ma mère, où j'avois été d'abord élevé ; ils formoient sa Bibliothèque. Le Curé de notre village, qui m'avoit servi de précepteur, n'avoit pas pu m'empêcher de les lire, & j'avois ainsi la tête remplie d'idées fort romanesques.

Ma mère m'ayant envoyé à Paris pour y faire mes exercices, j'y arrivai, croyant que les aventures y seroient communes pour moi ou pour les autres. Occupé de cette fausse opinion, un jour que je me

promenois dans le Cours-la-Reine, j'apperçus, sur le bord d'un fossé, un garçon vêtu en véritable ouvrier, d'une camisolle rouge sans manches, avec un tablier de cuir : il étoit grand, bien fait & fort, & conversoit avec une grande brune dont les yeux étoient beaux, le teint animé, la bouche vermeille, & l'habillement simple & propre. Ils causoient ensemble avec assez d'action pour ne pas prendre garde à moi, lorsque je m'approchai d'eux assez pour les entendre. « Mon cher » *Alexandre*, disoit la fille, comment » as-tu pu quitter la Cour de mon père, » où j'étois à portée de te voir tous les » jours occupé à le soulager des soins de » son état ? Le soir nous soupions ensem- » ble, & je cherchois à te faire oublier » les fatigues de ton métier ; comment » as-tu pu te résoudre à faire la guerre » sous d'autres drapeaux que les miens ? » Le service de ta Princesse & du Prince » son père, ne valoit-il pas mieux pour » toi que celui du Roi, quelque honora- » ble qu'il soit ? Et quand tu deviendrois » Maréchal de France devrois-tu pour » cela m'abandonner ? Ma chère Prin- » cesse (répond le jeune homme) vous

» me determinez à ne point quitter la » couronne, quelque injuſte & barbare » que ſoit votre père à mon égard; je » n'oppoſerai plus mes forces aux ſiennes, » quoique je ſois bien ſûr d'avoir l'avan- » tage; & ſi les fumées de Baccu (c'eſt » ainſi qu'il prononça ce mot) lui mon- » tent à la tête, le ſouvenir de vos char- » mes, aimable Princeſſe, retiendra mon » humeur peu endurante; il ne recevra » plus de ſi rudes coups; je vais m'expo- » ſer de nouveau au feu le plus violent, » pour porter vos fers ». A ces mots voyant qu'*Alexandre* me regardoit, je m'éloignai un peu, & je ne doutai pas que la converſation que je venois d'entendre ne fût celle d'un Prince déguiſé, galant, favoriſé par l'amour, mais perſécuté par la fortune. Auſſi-tôt il ſe forma dans ma tête le plus beau Roman du monde; je me ſouvins d'avoir entendu dire qu'il y avoit un fils du Roi de Pologne qui portoit le nom d'*Alexandre*; je m'imaginai que la Princeſſe étoit auſſi déguiſée en ſoubrette, par des raiſons ſupérieures qui s'éclairciroient quelque jour; & voulant achever de me mettre parfaitement au fait de cette grande aventure,

je ne perdis point de vue le Héros & l'Héroïne de mon Roman, que je ne les eusse vu sortir de la place où ils étoient, & gagner ensemble l'intérieur de la ville. Je les suivis de rue en rue jusqu'à celle que l'on appelle *la rue du Bout-du-Monde*; ce ne fut qu'à l'entrée de cette rue qu'ils se séparèrent, & que le Prince entra dans un cabaret, tandis que la Princesse gagna une grande tour, à la porte de laquelle pendoit pour enseigne *la couronne d'or*. Le nom du maître de la maison y étoit aussi écrit en grosses lettres noires, & on y lisoit: *le Prince, Maître Maréchal expert*. Je demandai à la Fruitière du coin quelle étoit la Demoiselle que je venois de voir entrer: « Pardi, » me dit-elle en riant, c'est la Princesse; » c'est-à-dire, que c'est la fille de *le Prince le Maréchal*. Elle vient sûrement de » travailler à raccommoder son grand ami » *Alexandre* avec le bon papa, qui, ayant » bu l'autre jour un peu trop de rogome, » a pris la liberté de battre comme plâtre » ce garçon-là, qui lui est pourtant bien » nécessaire, car c'est lui qui fait aller la » boutique; & puis d'ailleurs c'est que » la Princesse, &c. &c.... ». La Fruitière

étoit si babillarde, qu'elle m'en conta beaucoup plus que je n'en voulois savoir: il ne m'en falloit pas tant pour me persuader que je m'étois lourdement trompé en prenant la fille du Maréchal & son garçon pour un Prince & une Princesse déguisés; & que ces sortes de métamorphoses (qui étoient très-communes dans les Romans de mon tems) sont très-rares dans la réalité.

Le tour d'une Demoiselle provinciale étant venu après celui du vieux Gentilhomme, & l'obligation de conter une histoire lui ayant été également imposée: il est vrai, Mesdames, dit-elle d'un ton précieux, que les grandes aventures & les singulières métamorphoses sont bien plus rares aujourd'hui qu'elles ne l'étoient autrefois; mais il est vrai que l'amour inspire encore quelquefois bien des démarches extraordinaires: je donnerai pour exemple ce qui est arrivé à Paris à M. *de la Tour* & à Madame son épouse, dans le tems de leurs amours avant leur mariage. Comme je leur ai entendu conter plusieurs fois cette histoire chez le frère de M. *de la Tour*, dont le Prieuré est situé dans la petite ville où je demeure,

je sais cette aventure sur le bout du doigt; & l'on peut bien assurément l'intituler:

L'illustre Porteur d'Eau, Nouvelle galante.

Madame *Roger*, veuve d'un riche Marchand de bois, n'avoit pour tout enfant qu'une fille de quinze ans fort jolie, qu'on appelloit Mademoiselle *Babet*. Comme Mme. sa mère avoit peur, tant à cause de sa beauté, que parce qu'elle devoit avoir plus de deux cens mille francs de bien, qu'on ne s'amourachât d'elle, & qu'on ne la lui enlevât, elle la gardoit avec un soin extrême, l'enfermoit dans sa maison, & ne la laissoit voir à personne. Cependant M. *de la Tour*, jeune homme bien fait & fort aimable, avoit eu le bonheur d'appercevoir Mademoiselle *Babet* à la Messe, en étoit devenu amoureux, & avoit conçu le projet de s'en faire aimer; mais il ne savoit comment s'introduire dans la maison. Enfin son laquais lui apprit qu'une Fruitière du quartier étoit femme d'un porteur d'eau qui fournissoit la maison de Madame *Roger*. Aussi-tôt il conçut le projet de prendre la place de cet heureux gagne-denier, qui

avoit le bonheur de voir tous les jours la belle *Bebet* ; & il obtint sans peine l'agrément de la femme & du mari. On donna à M. *de la Tour* quelques leçons sur la manière dont il falloit porter les seaux d'eau sans les répandre dans les escaliers, & on l'ajusta avec une souguenille. Il fut annoncé comme un cousin du Porteur d'eau, qui feroit son service, parce que celui-ci étoit malade. Notre galant étant entré dans la maison, Madame *Roger* chargea sa fille de le suivre partout, de peur qu'il ne dérobât quelque chose. Ce n'étoit pas ce qu'il y avoit à craindre : il ne vouloit ravir que le cœur de la belle Demoiselle. Dès qu'il se vit seul avec elle auprès de la grande fontaine de cuivre, il se mit à la regarder si tendrement, qu'il la fit rougir ; mais faisant bientôt réflexion que ce n'étoit qu'un porteur d'eau, elle se mit à rire, & s'étant rassurée tout-à-fait, comme la première chose qui passe par la tête d'une fille est le mariage : « *L'homme*, lui dit-elle (car » c'est ainsi qu'on appelle les porteurs » d'eau, quand on ne sait pas leur nom) ; » *l'homme*, êtes-vous marié ? Non Ma» demoiselle, lui dit-il, je ne suis point

» en ménage ; mais j'ai grande envie d'y » être. Vous êtes donc amoureux, repli- » qua *Babet* ? Assurément je le suis, ré- » pondit-il, & du plus bel objet qui soit » sous le Ciel ». En même tems il se jeta à ses genoux. Après un petit mouvement d'effroi, *Babet* lui dit : « si vous » êtes amoureux, quelles preuves en » donnez-vous à votre maîtresse ? Celles » que je veux lui donner de mes senti- » mens, continua-t-il, sont contenues » dans ce papier, que je vous prie de lire » quand vous serez seule, car j'entends » Madame votre mère qui s'approche ». La fille, qui l'entendoit aussi, prit bien vîte le papier & le mit dans sa poche. Madame *Roger* étant arrivée : « Com- » ment donc, dit-elle, il me semble que » cet homme, au lieu de faire son mé- » tier, s'amuse à causer avec vous ? » Maman, dit *Babet* avec une fausse in- » génuité, il me contoit les plus plai- » santes choses du monde. Je n'aime » point cela, dit la mère ; allons l'hom- » me achevez votre ouvrage, & allez- » vous-en. Oh, oh ! quel porteur d'eau » Madame *Simonet* s'est-elle avisée de » nous envoyer » ?

Cependant *Babet* étant seule, ne manqua pas de lire l'écrit que le porteur d'eau lui avoit remis. Il contenoit ce qui suit :

« Il y a deux mois que je vous aime, » charmante *Babet*, sans avoir jamais pu » trouver l'occasion de vous le dire. J'ai » été obligé de mettre la Fruitière & son » mari dans mes intérêts, & d'emprunter, » pour vous parler, les habits d'un por- » teur d'eau. Vous devez pardonner cette » innocente ruse à un homme qui ne » voyoit point d'autre moyen de vous » faire connoître qu'il ne veut vivre que » pour vous. Si vous ne trouvez pas mau- » vais qu'un jeune Gentilhomme, qui est » assez estimé dans le monde & qui vous » aime passionnément, s'attache à vous, » je vous conjure de faire quelque atten- » tion aux soins que je suis résolu de » vous rendre. Vous me verrez à l'Eglise » où vous allez tous les jours avec Mada- » me votre mère, & vous me reconnoî- » trez à un habit bleu galonné en or ».

La D^lle. apres avoir lu ce billet, se sentit le cœur agité de mouvemens si tendres, qu'elle n'avoit jamais tant souhaité d'aller à l'Eglise, qu'elle le desiroit dans ce moment. Le lendemain, *la Tour* ne man-

qua pas de se trouver près d'une Chapelle où Madame *Roger* & sa fille avoient coutume d'entrer pour entendre la Messe. *Babet* reconnut son amant: elle lui trouva une taille si fine & si bien prise, & un air si agréable, qu'elle se sut fort bon gré d'avoir fait une si charmante conquête. Ils eurent ensemble un commerce d'œillades, qui ne dura pas aussi long tems qu'ils l'eussent souhaité. La Messe finie, *Babet* s'en alla: & tout ce que put faire *la Tour*, fut de la conduire des yeux jusqu'au logis. Il croyoit avoir remarqué qu'on ne l'avoit pas regardé avec indifférence; mais il étoit dans une grande inquiétude de savoir s'il étoit aimé.

L'amour qui faisoit, de moment en moment, de nouveaux progrès dans l'ame de *Babet*, lui ouvrit les yeux sur la contrainte dans laquelle on l'élevoit. Pour s'en consoler, elle crut devoir répondre au billet *de la Tour*. Lorsqu'elle eut écrit, elle fit appeller la Fruitière, sous prétexte d'acheter de belles pêches; & en lui rendant le panier avec les feuilles, elle lui glissa une lettre qu'elle la chargea de rendre à son prétendu cousin. La Fruitière promit, en souriant, que le jour même

elle lui seroit remise. *La Tour* ayant reçu le billet, l'ouvrit avec empressement, & y trouva ce qui suit :

« J'ai souvent oui dire à ma mère » qu'une fille ne devoit point écrire à un » garçon ; mais outre que j'espère qu'elle » ne saura pas que je vous ai écrit, je ne » suis pas bien persuadée qu'il y ait du mal » à cela. S'il y en a, qu'elle s'en prenne à » sa sévérité. Je ne sais pourquoi je suis » bien-aise que vous m'aimiez. Je lis » vingt fois le jour votre lettre ; & , par » le plaisir que je prends à la lire, je juge » de celui que j'aurois à vous entendre » dire que vous m'aimerez toujours. Je » passe une partie de la nuit à songer à » vous, & je vous avoue franchement » que je ne regrette point le repos que » je perds. Si c'est une faute contre la » bienséance d'avoir fait réponse à votre » lettre avec tant de facilité, du moins » c'est une faute qui ne doit pas vous dé- » plaire, puisqu'elle vous apprend ce que » vous ignoreriez, si je ne l'avois pas faite ».

La Tour vit bien, par cette lettre, que *Babet* avoit de l'esprit, le cœur sensible, & qu'elle étoit flattée de la gloire d'être l'objet d'une première passion. Il repliqua,

toujours par l'entremiſe de la Fruitière, & reçut de nouvelles réponſes. Enfin le commerce de lettres dura quelque tems. Aſſuré du cœur de ſa maîtreſſe, il la fit demander en mariage ; mais elle lui fut refuſée, parce que Madame *Roger* ne le croyoit pas aſſez riche. L'amant déſolé conſulta ſes amis ſur le parti qu'il avoit à prendre. Ils lui conſeillèrent tous unanimement d'enlever Mademoiſelle *Babet*, l'aſſurant qu'étant homme de condition, le pis qui pouvoit lui arriver étoit d'être condamné à l'épouſer. Il lui fut difficile de faire agréer cette idée à ſa jeune maîtreſſe. Cependant il menaça tant de ſe tuer, que *Babet* ne craignant rien tant que ſa mort, ſe prêta à cette délicate démarche. Alors *Latour* ne ſongea plus qu'à tout préparer pour cet enlèvement. Le jour en ayant été arrêté, ils convinrent qu'entre cinq & ſix heures du ſoir, elle deſcendroit à la porte de la rue, & monteroit dans un carroſſe qu'elle y trouveroit. Une amie de Madame *Roger* ayant juſtement pris ce jour-là pour lui rendre viſite, Mademoiſelle *Babet*, obligée par ſa mère à lui faire compagnie, ſe trouva dans l'impoſſibilité de deſcendre. Il y avoit

déjà une heure que le carrosse attendoit, lorsque l'amie de Madame *Roger* sortit. Celle-ci la conduisit jusqu'à la porte, où elle s'arrêta un moment pour prendre l'air. Le carrosse s'approcha dans le même tems, & il en sortit deux hommes qui, saisissant Madame *Roger* avec vigueur, la jetèrent dans la voiture malgré sa résistance, y montèrent avec elle, ordonnèrent au cocher de fouetter, & les chevaux partirent à toute bride. *Babet*, qui étoit aux fenêtres, vit enlever sa mère; &, jugeant bien que c'étoit une mépriſe des gens à qui *Latour* avoit confié le soin de son entrepriſe, elle craignit que ce *quiproquo* ne nuisît beaucoup à leurs amours.

Cependant le carrosse rouloit d'une grande force, & Madame *Roger* faisoit des cris qui n'auroient pas manqué de le faire arrêter, si un des raviſſeurs ne lui eut mis un poignard sur la gorge pour la faire taire. Tous les voisins ne savoient que penser de cette aventure, & ne pouvoient comprendre comment Madame *Roger*, qui avoit plus de cinquante ans, avoit été enlevée; mais c'étoit la faute de *Latour*, qui avoit dit

aux raviſſeurs de prendre la première perſonne qui paroîtroit à la porte de Madame *Roger*. Auſſi penſa-t-il devenir fou, quand il apprit cette bévue. Il les attendoit à cheval à la porte Saint-Denis, lorſque l'impatience le fit retourner ſur les lieux pour ſavoir la cauſe de ce retardement. Il ne fut point étonné d'abord de trouver le quartier en émotion; mais quand il apprit qu'on avoit enlevé Madame *Roger*, je vous laiſſe à penſer le chagrin que cela lui donna. Il prend ſon cheval; & allant à toute bride, il joignit ſes gens auprès de la Chapelle, où, inſpiré par un génie heureux, il fit un tour d'homme de bonſens; & ce qui devoit lui faire perdre pour jamais ſa maîtreſſe, fut ce qui la lui fit obtenir. Quand il ſe vit à quarante pas du carroſſe, il cria: *Arrête cocher, de par le Roi*. Les raviſſeurs effrayés, croyant avoir tous les Exemts à leurs trouſſes, prirent l'épouvante, ouvrirent la portière & ſe ſauvèrent.

Latour ravi de n'avoir pas été reconnu par ſes gens, deſcendit de cheval, l'attacha derrière le carroſſe & y monta, ordonnant au cocher de remener cette Dame

où

où il l'avoit prise. Madame *Roger*, qui ne connoissoit point *Latour*, le prit pour un Officier de Justice, & lui demanda comment il avoit pu savoir si-tôt ce qui lui étoit arrivé. *Latour* lui répondit qu'il n'étoit ni Prévôt, ni Exemt ; qu'il étoit seulement son serviteur, & que le seul desir de le lui persuader, l'avoit porté à exposer sa vie pour la délivrer de cette violence. Je passois, ajouta-t-il, devant votre maison, lorsque j'ai appris votre malheur. Je suis venu aussi-tôt au galop pour vous secourir. Monsieur, dit Madame *Roger*, de grace apprenez-moi votre nom, afin que je sache à qui je suis redevable de l'honneur, & peut-être de la vie. Je m'appelle *Latour*, Madame, repliqua-t-il. *Latour*, répondit-elle avec surprise ! seriez-vous ce Gentilhomme pour qui, ces jours passés, on m'a demandé ma fille ? C'est moi-même, répartit tristement *Latour* ; & vous me l'avez sagement refusée, parce que, pour la mériter, il faudroit que j'eusse plus de bien que je n'en ai. Madame *Roger*, comme par miracle en ce moment, mépriſa le bien ; & son cœur étant attendri par la reconnoissance qu'elle croyoit de-

voir au Cavalier, elle lui dit qu'elle ne vouloit plus prendre garde au peu de bien qu'il avoit, & qu'elle étoit charmée que sa fille en eût plus que lui, pour mieux récompenser le service important qu'il venoit de lui rendre. Le carrosse cependant arriva à la porte de Madame *Roger*; Mademoiselle *Babet*, plus morte que vive, voyant son amant avec sa mère, s'imagina qu'elle alloit lui apprendre de fâcheuses nouvelles: elle se disposoit déjà à se jeter aux pieds de sa mère pour lui demander pardon de sa foiblesse, lorsque Madame *Roger* lui dit en lui présentant *Latour* : *Ma fille, je vous ai donné la vie, refuserez-vous d'être le prix de la mienne? Je la dois à Monsieur; il faut que, par amour pour moi, vous lui donniez votre cœur & votre main : & vous, Monsieur*, ajouta-t-elle en se retournant vers Latour, *êtes-vous content de ma reconnoissance*? Il ne faut pas demander s'il fit de beaux remerciemens ; c'étoit d'ailleurs l'homme du monde qui savoit le mieux remercier. Pour *Babet*, dès qu'elle vit que c'étoit tout de bon qu'on vouloit lui faire épouser son amant, elle fut la fille du monde

la plus soumise, & huit jours après l'épouse la plus contente, & elle l'est encore.

Pour retirer le huitième gage touché, une petite Demoiselle d'environ douze ans, nommée Jonchette, débite un conte de Fée, dont la plus grande partie ressemble à bien d'autres; mais nous y avons trouvé un trait unique.

Le Roi du joli & délicieux pays des *Tartelettes* & des *Darioles* se trouva forcé de soutenir la guerre contre le Prince de l'*Eau rose*. Celui-ci, dans la vue d'augmenter son revenu, avoit imposé un droit de sortie sur les eaux de senteur, qui faisoient le principal commerce de son pays avec la *Dariolie*, & qui avoient donné le nom à sa Capitale. Le Monarque des *Tartelettes* en fut si irrité, qu'il défendit l'eau rose dans tous ses Etats. C'étoit une de ces guerres funestes qui désolent les peuples sans apporter aucun profit à l'Etat; car il n'y avoit que les malheureux sujets particuliers qui étoient obligés de manger leur bien (consistant en Tartelettes & en Darioles), sans eau rose, la Cour trouvant toujours bien moyen d'en avoir par contrebande. Quand

cette fâcheuse querelle eut duré assez long tems, on pensa à faire la paix ; mais les Plénipotentiaires des deux Souverains ne se seroient jamais entendus, si un médiateur, personnage de grande considération, ne s'en fut mêlé : ce fut M. le *Coq*, fameux Pâtissier de Paris, rue de la Comédie Françoise. On le fit venir en poste de Paris ; & les deux Puissances belligérantes s'en rapportèrent à sa décision pour savoir si l'un des deux Etats pouvoit se passer de l'autre. Après y avoir mûrement réfléchi, il prononça qu'aucune personne de bon goût ne pouvoit manger ni tartelettes, ni darioles sans eau rose ; mais qu'en revanche, l'eau rose n'étoit bien bonne qu'à arroser les tartelettes & les darioles. Les deux Nations sentant alors le besoin qu'elles avoient l'une de l'autre, firent ensemble un traité de paix, d'alliance & de commerce : on fixa à l'eau rose un prix convenable ; & les deux pays jouirent paisiblement & heureusement de leurs avantages & de leurs productions.

Les gages touchés finissent par le *Voyage de Chaudray*, (nous avons déjà dit que c'est un village ou hameau assez près de *Mantes*, sur le chemin de Paris à Rouen).

Il s'étoit établi en ce lieu un prétendu Médecin, au fond très-ignorant, en apparence très-balourd, mais adroit personnage Normand, digne d'être Manceau; & à qui le caprice de la mode fournit, pendant quelques années, une foule de dupes qui venoient de Paris le consulter. Elles étoient en si grand nombre, qu'on étoit long-tems à attendre son tour pour obtenir audience de lui. Pendant cette longue attente, la servante & le valet du Médecin faisoient reposer les patiens & leur compagnie dans une salle; là ils les faisoient causer & conter leurs maladies & leurs histoires. Quelqu'un d'entre les espions de ce Médecin les écoutoit avec attention; & sortant sans être observé, il alloit en avertir le faux Docteur, & le mettre au fait de l'état des gens qu'il alloit voir, avant qu'il les fît entrer. Alors le payſan Médecin les regardant entre les deux yeux, faisoit semblant de deviner qu'elles étoient leur profession & leur incommodité, & leur prescrivoit des remèdes convenables, tels que la diète, aux gros Chanoines & aux Financiers; l'exercice & les eaux, aux Dames vaporeuses & menacées d'obstructions; le mariage aux filles tourmentées

des pâles couleurs ; & ainsi du reste. Pour tout remède, il distribuoit & vendoit assez cher de l'eau de la rivière de Seine, filtrée à travers le sable d'une bonne fontaine.

M. *le Noble* a fait, du Voyage de Chaudray, un nouveau cadre d'historiettes, en en donnant plusieurs qu'il suppose avoir été contées dans la salle du Docteur par différens malades. Nous n'en extrairons qu'une seule, qui nous a paru assez intéressante, quoiqu'elle ait un peu de vraisemblance avec la nouvelle de l'*illustre Porteur d'eau*.

Les Fiançailles, Historiette.

Le Marquis d'*Orsin*, Gentilhomme tel quel, neveu & héritier d'un Fermier-Général, nommé M. *Toutrond*, s'étoit rendu avec son oncle dans une maison de campagne à Antony, où ils attendoient avec impatience, & un dîner splendide, Mademoiselle *de Luffac* & sa tante qui la conduisoit à Paris, où elle devoit épouser le Marquis. Celui-ci s'étoit paré comme pour un jour de fête : ses laquais étoient bien vêtus & en livrées neuves ; & il avoit un valet-de-chambre fait au

tour & de la plus grande élégance. L'on juge bien qu'il se trouva à la descente du carrosse de sa belle, & qu'il lui donna la main, tandis que l'oncle conduisoit la tante. Avec elles sortit du carrosse une femme-de-chambre assez éveillée, & une espèce d'homme d'affaires. La soubrette suivit sa jeune maîtresse, seulement jusqu'à l'entrée de l'appartement; & tandis que la compagnie entroit dans le sallon, on la fit passer dans la chambre destinée à Mademoiselle *Lussac*. Elle y trouva en grand étalage un trousseau très-complet, & tous les ajustemens imaginables. Tandis qu'elle les admiroit, l'élégant valet-de-chambre du Marquis entra portant une corbeille remplie de bijoux, qu'il posa sur la toilette de la future. *Marton* auroit bien eu encore de quoi admirer, mais ce qui la frappa bien plus que la corbeille, ce fut la figure du valet-de-chambre; elle le reconnut parfaitement: « Quoi! c'est » vous, M. *Dubois de la Salle*, s'écria-» t-elle? Par quel hasard vous vois je ici » transformé en valet-de-chambre »? Heureusement qu'ils étoient seuls, & que le prétendu valet-de-chambre eut tout le tems de lui recommander, en lui met-

tant quelques louis d'or dans la main, de garder le plus profond secret. Elle le promit, & la soubrette ajouta même qu'elle lui promettoit, dans le courant de la journée, une explication avec sa maîtresse. Ce faux valet-de-chambre étoit un Gentilhomme des environs de Blois, qui avoit fait connoissance avec Mademoiselle *de Lussac* dans un couvent de cette ville, où il avoit une sœur Religieuse. Il en étoit devenu amoureux, & avoit eu le bonheur de lui plaire; &, dans le tems qu'il se préparoit à la demander en mariage, Madame *de Grivelle*, sa tante, l'ayant fait venir dans son château près d'Orléans, avoit arrêté son mariage avec le Marquis d'*Orsin*. L'amoureux n'apprit point cette nouvelle sans en être au désespoir. Il en témoigna son chagrin à ses amis & à ses parens. Enfin ayant pris son parti, il se mit en route sans dire mot à personne, & vint promptement à Paris, avec le projet le plus formé de rompre l'hymen qu'il craignoit tant. Il ne trouva pas de plus sûrs moyens que de s'attacher au Marquis d'*Orsin* en qualité de valet-de-chambre. Il séduisit celui du Marquis, & l'engagea à lui demander la permission de le quitter, en

lui présentant pour son successeur *Bois de la Salle* sous le nom de *Guidelot*. Le Marquis trouvant ce nouveau domestique de beaucoup meilleur air que l'autre, n'hésita pas à le préférer ; & c'est ainsi que l'amant de Mademoiselle *de Luſſac* se trouvoit déguisé à Antony.

L'adroite soubrette ne manqua pas de lui tenir parole. Elle dit deux mots à sa maîtresse ; & quand, après le dîner, on eut bien admiré les magnifiques présens de noce, la Demoiselle feignant d'être fatiguée de la route, demanda la permission de se reposer une couple d'heures dans sa chambre. Cette grace lui fut aisément accordée ; & tandis que le reste de la compagnie se promenoit dans les jardins du Financier, *Marton* fit entrer le faux valet-de-chambre par la garde-robe. On peut être assuré que l'entretien des deux amans fut fort tendre. Après avoir bien déploré leur sort, ils prirent des mesures pour rompre l'engagement funeste dont Mademoiselle *de Luſſac* étoit menacée. Le faux valet-de-chambre étoit informé de l'hôtel dans lequel devoient descendre la tante & la nièce pour y passer seulement trois jours, jusqu'à celui fixé pour la

célébration. *Bois de la Salle* promit à sa maîtresse de l'enlever avant que ce terme fût expiré, & ils se séparèrent remplis de cette espérance.

Le lendemain l'on partit pour Paris. Le Fermier-Général fit monter la tante, la nièce & *Marton* dans son carrosse. Le Marquis, & deux ou trois autres, gens d'affaires & de robe, montèrent dans une autre voiture, & le pretendu valet-de-chambre les suivit à cheval. Malheureusement on ne partit qu'après le dîner; le jour étoit sombre & le tems mauvais. A quelque distance du Bourg-la-Reine, dix Cavaliers bien armés enveloppèrent la voiture dans laquelle étoit Mademoiselle *de Luffac*, la forcèrent à en sortir avec *Marton*, les mirent dans une chaise, & les emmenèrent sans qu'on sût où, & sans que la tante ni l'oncle, Fermier-Général, eussent la force de s'y opposer. D'*Orsin* même, qui arriva le moment d'après dans sa voiture, se contenta de crier *aux voleurs*, & ne jugea pas à propos de se compromettre en courant après les ravisseurs. Le faux valet-de-chambre fut le seul qui montra du zèle & du courage. Où sont-ils, s'écria-t-il, les perfides qui osent enlever ma belle

maîtresse ? & en même tems il courut à bride abattue sur leurs traces. D'*Orsin* ne vit, dans cette démarche, qu'une preuve de l'attachement de son domestique, & lui crioit de toutes les forces : *Guidelot, mon cher Guidelot, prends garde de te faire tuer par ces coquins. Guidelot* n'en tint compte, & les atteignit ; mais ne se trouvant pas le plus fort, il revint quelque tems après avec un grand coup d'épée à travers le corps. Le Marquis en eut tout le soin possible, le mit à sa place dans sa voiture, & passa dans celle où étoient son oncle & la tante. En arrivant à Paris, il le conduisit chez un habile Chirurgien, qui visita sa plaie, & la trouva très-dangereuse. Il persista dans son opinion quand il eut levé le premier appareil. Ce fut alors que le blessé demanda à parler à d'*Orsin*. Le Marquis s'étant rendu auprès de lui, & voulant lui parler avec le ton de bonté d'un maître qui console son valet blessé, celui-ci l'obligea bientôt à changer de ton, en lui disant qui il étoit, & en lui contant son histoire jusqu'au moment du départ d'*Antony*. Alors le Marquis étonné, l'assura qu'il lui savoit mauvais gré de ne s'etre pas plutôt découvert

à lui : « Je vous jure, lui dit-il, que je » vous aurois cédé généreusement Made- » moiselle *de Lussac* ; guérissez-vous ; & » non seulement nous remuerons ciel & » terre pour découvrir le lieu qui nous la » cache, mais je vous offre encore ma » bourse, & souhaite de contribuer à » votre bonheur ». Un Laquais vint en ce moment interrompre leur conversation, pour leur dire qu'un Gentilhomme demandoit à parler au valet-de-chambre du Marquis d'*Orsin*. A peine ce Gentilhomme fut-il entré, que *Bois de la Salle* qui le reconnut, lui dit : ah ! mon cher cousin, vous venez à propos : des cavaliers inconnus ont enlevé Mademoiselle *de Lussac* ; je vous prie d'assembler vos amis, de faire une exacte recherche de ces ravisseurs, & de venger ma mort. Le Gentilhomme surpris de trouver *Bois de la Salle* en si mauvais état, recula quelques pas ; ah ! qu'ai-je fait ! c'est moi, mon cher cousin, qui vous ôte la vie. Peu de jours après que Madame *Grivelle* eut retiré sa nièce du couvent, je fus si intrigué de ne plus vous voir, que je courus chez ma cousine votre sœur : elle me dit, les larmes aux yeux, qu'elle ne savoit ce que

vous étiez devenu, & qu'elle craignoit que vous n'eussiez pris quelque parti violent. J'assemblai mes amis; & en attendant que nous eussions de vos nouvelles, nous résolûmes d'enlever Mademoiselle *de Luffac*. Nous ne pûmes pourtant exécuter ce dessein aussi promptement que nous l'aurions souhaité, parce que nous ne savions où Madame *de Grivelle* avoit conduit sa nièce. Mais ayant appris, il y a deux jours, à Orléans, qu'on y avoit vu passer Mademoiselle *de Luffac* pour aller à Paris, nous marchâmes sur ses pas sans la pouvoir joindre ce jour-là; hier, en arrivant à Antony nous apprîmes qu'elle y étoit, & que M. le Marquis d'*Orsin* devoit l'emmener le soir à Paris. Nous allâmes descendre au Bourg-la-Reine, & concertâmes dans une auberge l'exécution de notre dessein; je ne vous dirai rien de plus, puisque vous savez le reste.... Et où ayez-vous conduit Mademoiselle *de Luffac*, demanda *Bois de la Salle?* Dans la maison de campagne d'un bourgeois de Paris que je connois, répondit ce Gentilhomme. *Bois de la Salle*, ravi d'apprendre que cet enlèvement n'avoit été entrepris que pour lui,

commença à craindre la mort. Il ne mourut cependant pas de sa blessure. Son Chirurgien, qui étoit habile, l'ayant tiré d'affaire, le Marquis d'*Orsin* le mena lui-même à cette maison de campagne où étoit Modemoiselle *de Lussac*, & contribua généreusement à lui faire obtenir l'agrément de la tante.

Voilà tout ce que nous avons à dire des différens Ouvrages de M. le Noble : *nous avons épuisé cette abondante matière, & nous n'y reviendrons plus.*

L'Abusé en Cour (le Roman de).

L'Abbé *Langlet Dufresnoi* donne place à cet Ouvrage dans *la Bibliothèque des Romans* qu'il a publiée sous le nom de *Gordon de Percel*, non que ce soit une histoire romanesque, mais parce que le manuscrit qu'il cite est intitulé *Roman*. Nous avons déjà eu occasion de dire plusieurs fois que ce mot, dans les anciens manuscrits, ne se prenoit pas toujours dans le même sens, dans lequel nous l'expliquons aujourd'hui. *Le Roman des Oiseaux* est un livre de fauconnerie ; *le fameux Roman de la Rose*, celui des *trois Pélerinages*, &c. ne contiennent aucune suite de faits ; & quoiqu'ils

roulent l'un & l'autre sur une petite fiction, le dernier est un livre tout-à-fait moral, même, en partie, théologique ; & le premier est aussi moral, mais mêlé de satyre & de galanterie. *L'Abusé en Cour* est à-peu-près du même genre. Nous allons mettre nos Lecteurs en état d'en juger par un petit Extrait ; mais auparavant disons un mot de l'Auteur, & de quelques éditions successives de ce Livre, qui cependant est aujourd'hui très-rare.

C'est certainement le bon Roi *René d'Anjou*, mort en 1480, qui a composé cet Ouvrage. Nous ne concevons pas comment l'Abbé *Goujet*, Auteur de la *Bibliothèque Françoise*, a pu l'ignorer, car la première édition gothique porte tout au long le nom de cet Auteur couronné. Il est vrai que ce nom ne se trouve plus dans la seconde édition, qui est de Vienne, par *Pierre Schenek*, 1484, ni dans une autre citée par *du Verdier*, imprimée à Lyon sans date.

La vie & le caractère de ce bon Roi *René*, sont trop singuliers pour que nous n'en rappellions pas ici les principaux traits, puisque nous avons occasion de parler de ce Monarque comme Auteur.

Le Roi *René* naquit, en 1408, de *Louis II*, Roi de Naples & de Sicile, &c.

Duc d'Anjou, Comte de Provence, fils de *Louis Ier.*, Roi de Naples, de la seconde branche d'Anjou, lequel étoit second fils du Roi *Jean* de France. A l'âge de vingt-sept ans, il se trouva l'héritier des plus belles Souverainetés, mais il n'en posséda jamais, sans difficulté, qu'une petite partie. A peine *Louis II*, son frère aîné, fut-il mort, & *René* eut-il été adopté à sa place par *Jeanne II d'Anjou*, Reine de Naples, sa cousine, & la dernière de la première Maison d'Anjou, qu'elle-même mourut, & qu'il fut appellé au trône; mais il ne se trouvoit pas dans ce moment en état d'aller en prendre possession, car il étoit en prison au château de Dijon, où *Philippe*, Duc de Bourgogne, dit aussi *le Bon*, (mais à bien moins juste titre que *René*) l'avoit fait renfermer. Voici la cause de cette détention injuste. *René* avoit épousé *Isabelle*, fille unique de *Charles*, Duc de Lorraine, & nièce du Cardinal Duc de Bar: par la mort de son beau-père & de l'oncle de sa femme, il se trouvoit héritier de ces deux Duchés; mais *Antoine de Lorraine*, Comte de Vaudemont, lui disputa la Lorraine, &

eut l'adreſſe d'attirer dans ſon parti le Duc *de Bourgogne*, qui, plus puiſſant que le Duc *d'Anjou*, le vainquit à Bulgneville en 1431; &, s'étant ſaiſi de ſa perſonne, l'envoya priſonnier à Dijon. Il lui rendit cependant ſa liberté en 1432. Ce qui caractériſe bien le bon Roi *René*, c'eſt que cette liberté ne lui ayant été rendue qu'à condition qu'il rentreroit dans ſa priſon, ſi, dans le cours de deux ans, ſon procès avec le Comte *de Vaudemont* n'étoit pas décidé, le Duc *d'Anjou* employa ces deux années à ſolliciter l'Empereur, le Pape & le Concile de Baſle, qui ſe déclarèrent tous en ſa faveur, auſſi-bien que le Roi de France, Chef de ſa Maiſon; mais le Duc *de Bourgogne* ayant penſé différemment, & ayant fait ſommer *René* de rentrer dans ſa priſon, il y retourna paiſiblement, & y étoit encore quand ſes nouveaux ſujets de Naples vinrent l'inviter à s'y rendre. Heureuſement qu'*Iſabelle de Lorraine* avoit plus de fermeté, & qu'elle étoit en liberté. Elle envoya ſolliciter le Pape & le Duc *de Milan*, de prendre le parti de ſon époux. En même tems elle négocia auprès du Duc *de Bourgogne*, pour avoir ſa

liberté entière. Elle ne l'obtint qu'au moyen d'une grosse rançon, de la cession de ce que la Maison d'Anjou possédoit en Flandre, & de la promesse qu'on fit au Comte *de Vaudemont*, de faire épouser à son fils *Ferri*, *Iolande d'Anjou*, fille de *René* & d'*Isabelle*, & de lui transporter ainsi tous les droits de sa mère sur la Lorraine. Le bon Roi délivré marcha donc enfin à la conquête de son Royaume, après s'être assuré, autant qu'il le pouvoit, du Pape & des Génois. Il arriva à Naples en 1438. Il soutint assez heureusement, pendant deux ans, son parti dans ce Royaume, à l'aide de *Jacques Caldora*, grand Connétable du Royaume de Naples, brave homme, bon Général, & qui lui étoit très-fidèle; mais *Jacques* étant mort, *Antoine Caldora*, son fils, hérita de ses dignités & de ses grands biens, & non de son attachement pour *René*. Le bon Roi s'apperçut bientôt qu'il étoit trahi; & pendant les deux années suivantes, il éprouva les plus grandes difficultés à se soutenir sur son trône. En vain donna-t-il des preuves de bonté & d'humanité qui lui méritèrent l'estime de tous ceux qui en furent témoins; en vain fit-il ensuite

arrêter le traître *Antoine Caltora*, quand il fut convaincu qu'il le trahissoit ; il fut obligé de le relâcher ; & enfin *Alphonse d'Aragon*, son compétiteur, s'étant rendu maître de Naples par trahison, *René* fut obligé d'abandonner son Royaume, & de revenir en Provence, accompagné seulement de quelques grands Seigneurs du pays, dont quelques-uns sont les tiges de plusieurs Maisons illustres en France, telle que celle de *Brancas*. Ce ne fut que plus de quinze ans après, que *Jean*, *Duc de Calabre*, son fils aîné, étant devenu en âge de faire valoir les droits, toujours subsistans, de son père sur les deux Siciles, passa en Italie, & y fit encore, pendant plusieurs années, la guerre à la Maison *d'Aragon* ; mais le courage & la fermeté du fils ne furent pas mieux récompensés par la fortune, que ne l'avoient été la douceur & la bonté du père. Tant il est vrai que si l'on vouloit chercher sa règle de conduite dans les succès, l'on trouveroit que bien des vertus sont inutiles.

Pendant ce tems, le Roi *René* se chargea d'aller soumettre les Génois à l'autorité de la France, & les *Fregoses*, auteurs de la révolte, le battirent à plate-

couture. Il perdit, dans le Roi de France, *Charles VII*, son beau-frère, un ami sincère & un allié fidèle. Il ne retrouva pas dans *Louis XI* la même franchise & la même honnêteté ; cependant il ne laissa pas de lui être attaché comme à l'aîné de sa Maison, & le servit utilement dans la guerre civile à laquelle les ennemis du Roi donnèrent le titre spécieux de *guerre du bien public*.

Le Duc de Calabre, de retour de sa malheureuse expédition de Naples, en entreprit une autre, où il ne s'agissoit pas moins que de conquérir l'Aragon & la Catalogne. Les peuples de ce pays-là, après la mort de leur Roi *Jean II*, ayant reconnu le bon *René* pour leur maître, ce fut encore *Jean d'Anjou* qui se chargea d'aller faire valoir les droits de son père. Il fit pendant six ans la guerre dans ce pays, toujours en Prince ferme & courageux. Malheureusement *René* s'étoit chargé de la conduite politique de ses affaires en Aragon, & il fut trompé par le Pape, le Roi de Castille & *Louis XI* même, qui s'assura à ses dépens la possession du Roussillon & de la Cerdagne, anciennes dépendances de l'Aragon dont la France

jouit encore. *Le Duc de Calabre* étant mort à Barcelonne en 1471, & le seul fils qu'avoit encore ce Prince étant aussi mort deux ans après, il ne resta plus au Roi *René* que le titre de Roi d'Aragon, qu'il conserva jusqu'à sa mort, avec ceux, aussi vains, de Roi de Naples, de Sicile, de Jérusalem & de Duc de Lorraine. Il finit même par n'être plus que titulaire du Duché d'Anjou, dont *Louis XI*, son neveu, le dépouilla. A sa mort, en 1480, il n'étoit possesseur que de la Provence; mais les droits qu'il laissa à ses héritiers étoient superbes. *Louis XI* & ses successeurs en tirèrent grand parti. *Le Duc de Lorraine*, son petit-fils, n'hérita que du Duché de Bar. *Charles d'Anjou*, Comte du Maine, son neveu, eut la Provence, l'Anjou & ses prétentions; mais il ne survécut que d'un an au Roi *René*, &, par son testament, laissa tout cela au Roi *Louis XI*. Cependant les Princes de la Maison de Lorraine ont conservé dans leur écu les armoiries des quatre royaumes.

Marguerite d'Anjou, femme de *Henri VI*, Roi d'Angleterre, ne tira rien de la succession de son père; car ce n'étoit sûrement pas de lui qu'elle avoit hérité le

mâle courage & la fermeté héroïque avec lesquels elle se conduisit, pendant toute sa vie, dans les conjonctures les plus embarrassantes.

Telles sont les circonstances principales de la vie royale & publique du bon Roi *René*. En le considérant comme homme à talens, & comme homme de Lettres, on le trouvera bien plus estimable.

Il avoit un goût infini pour les cérémonies & les fêtes. Dès 1438, il institua à Angers l'Ordre du Croissant pour lequel il fit des devises & des statuts, dessina des colliers & des manteaux, & exigea de grandes preuves de noblesse. Cet Ordre, qui ne fut jamais que de cinquante Chevaliers, s'éteignit avec son instituteur. Il rédigea les anciennes règles des tournois, en forma une espèce de code, dont nous avons encore des manuscrits qui sont recherchés. Enfin c'est lui qui a réglé les cérémonies de ces fameuses processions qui se font encore tous les ans à Aix, & dont on n'ose altérer les singuliers détails, par respect pour sa mémoire, & pour les fondations qu'il a attachées à ces pratiques bizarres de dévotion.

Son talent pour la peinture est très-

connu . & les preuves en ſont multipliées dans tous les endroits où il a ſéjourné pendant quelque tems. On montre encore à Dijon pluſieurs vitrages peints par lui dans les Egliſes & les Couvens qu'on lui permettoit de fréquenter pendant ſa priſon. Il y en a grand nombre à Avignon & à Aix. Les manuſcrits que l'on a de ſes Œuvres, tant à la Bibliothèque du Roi, que dans celles de quelques particuliers, ſont ornés de très-belles miniatures de ſa façon : nous connoiſſons auſſi des Heures qui lui ont appartenu, & qui en ſont chargées. Les Diplômes, les Lettres-Patentes, les Traités qu'il publioit dans ſes différens Etats, étoient ſouvent décorés de peintures & d'ornemens de ſa main. On dit que ſon chef-d'œuvre fut ſon teſtament, par lequel il laiſſa ſes principaux Etats & ſes prétentions à ſon neveu *le Comte du Maine*. Son petit-fils, *le Duc de Lorraine*, ayant appris cette diſpoſition, vint le trouver pour s'en plaindre ; & les ſentimens paternels étant expliqués en ſa faveur, le bon Roi *René* étoit prêt à le changer ; mais il n'eut pas le tems de peindre auſſi parfaitement un ſecond teſtament, & le premier a ſubſiſté.

Il étoit auſſi cultivateur & amateur de bons fruits & de belles fleurs. Il eſt le premier qui ait fait connoître les œillets à Paris & en Anjou, où il les apporta de Provence, auſſi-bien que les raiſins muſcats & les figues. Excellent Muſicien & bon Poëte pour ſon tems, les airs que l'on joue encore à la proceſſion d'Aix, ſont de ſa compoſition. Il raſſembla les chanſons des anciens Troubadours Provençaux, en fit des recueils, & compoſa des airs ſur leurs vers, & d'autres pour les ſiens propres. Il perfectionna le tambourin, inſtrument ſi chéri des Provençaux. S'il aimoit les cérémonies pompeuſes, il n'aimoit pas moins les fêtes galantes, & en donnoit ſouvent à ſa ſeconde femme *Jeanne de Laval*, fille de *Guy*, *quatorzième du nom*, qu'il épouſa par amour, & dont il n'eut point d'enfans. Il eut auſſi une maîtreſſe de la famille d'*Albertas*, de Provence, dont il eut un fils naturel qui fut Marquis de Pont-à-Mouſſon; & deux filles, dont une fut mariée à un Seigneur de la Maiſon de *Beauveau*.

Ses poéſies ſont de différens genres. Quelques-unes ſont des myſtères, des moralités

moralités & des *Sotties*, pièces de théatre en usage de son tems; les autres sont des Poëmes dévots, tels que celui qu'il a composé sur la passion de N. S. & le traité entre l'ame dévote & le cœur, qu'il composa en 1455, & qu'il dédia à l'Archevêque de Tours. Nous ne croyons pas qu'il y ait d'autres ouvrages mêlés de prose & de vers imprimés de lui, que le Roman de l'*Abusé en Cour*, dont nous allons rendre compte. Nous avons déjà dit qu'il ne contenoit aucun fait, ainsi nous n'avons à en prendre que quelques traits particuliers.

L'Auteur suppose qu'un malheureux courtisan ruiné, c'est-à-dire, un homme qui avoit vécu long-tems à la Cour dans des emplois subalternes, sans pouvoir en obtenir de plus considérables, & sans faire aucune fortune, passant près d'une Eglise où il espéroit trouver quelque ame charitable qui lui donneroit l'aumône, rencontre le Philosophe *Aristote* qui lui fait des questions auxquelles le pauvre diable répond, qu'ayant été assez bien élevé, il auroit pu faire tout autre métier que celui de courtisan; mais qu'il a préféré ce dernier état, & qu'il s'en repent bien véritа-

blement. Là-dessus *Aristote* lui débite une longue suite de morale, & lui fait des raisonnemens fort ennuyeux sur la manière de bien vivre. Ils finissent par de petites maximes en vers, dont voici la plus intelligible :

Plus se fie l'homme en la court,
Moins en amende (profite) au tems qui court.

L'*Abusé*, ou le pauvre diable, dit qu'il s'est fié à *fol cuider* (folle espérance) qui l'a séduit par ses belles promesses, & qui l'a conduit à *Abus*. *Aristote* lui dit qu'il faut être à la Cour bien sage & bien discret. Voici en quels termes il lui débite ses belles maximes :

Sois regardant, & feins de ne rien voir ;
Sois écoutant, & feins ne rien savoir :
Ne sonnant mot des cas qu'on voit & fait :
Qui fait ainsi, à son cas il pourvoit.

L'*Abusé* promet de suivre ses leçons : il obtient un petit emploi dans la fauconnerie ; &, comme il faut qu'un Officier des Chasses du Roi soit bien vêtu, il se fait faire (par le conseil de *Folle Bom-*

bance) un pourpoint de soie, des cornettes ou chaperons de velours, un beau chardon (c'est-à-dire cordon) passant autour de son bonnet, d'une oreille à l'autre. Il orne ce bonnet d'une belle plume, sa ceinture d'une longue dague ou épée; il achete des souliers à grande pointe; il monte un beau cheval, orné d'une housse de velours; il porte son oiseau sur son poing, étant suivi de deux chiens de chasse & d'un Page. Dans cet équipage, il a la meilleure mine du monde, passe pour le Fauconnier le plus brillant de la Cour; &, dans le tems où son devoir ne l'appelle pas auprès du Roi, il se promène par la ville, & va jouer à la paume, aux tables (le trictrac ou les dames) aux échecs, aux quilles, aux dez ou au *glic*. (Nous ne savons pas ce que c'est que ce jeu, qui étoit en usage au quinzième siècle).

Tant que l'*Abusé* put soutenir ce train de vie, sa situation fut heureuse; mais elle changea, & l'Auteur nous y prépare en débitant une ballade dont les stances ou couplets sont farcis de proverbes, apparemment en usage du tems du Roi *René*. Nous allons tâcher de faire connoître cette pièce de poésie, en n'y chan-

geant que très-peu d'expreſſions, pour la rendre du moins intelligible.

Vées (voyez) ici comme allant regardoie (je regardois)
Et de chacun étoie regardé.
Vées comment je me loricardoie. (je m'étalois)
Pour eſtre en court par abus deſcognu :
A l'enfourner fait-on le pain cornu.

(*Proverbe*).

Regarde bien comme je folliois, (je faiſois folie)
Regarde bien comme j'ai follié,
Car *fol cuider* à *abus* m'a lié ;
Si maintenant ſuis mélancolié,
Le plus de tort à moi-même j'en donne :
Mal va au chien qui ſon maître abandonne.

(*Proverbe*).

Tard ai viſé à bon remède mettre,
Tard ai ouvré pour ma proviſion,
Tard ai penſé aux exemples, mon maître,
Qui maintenant ſont à ma viſion ;
Tard ai connu la grand dériſion
Où pouvreté me prépare ma couche :
Tard vient au lit qui au point du jour ſe couche.

(*Proverbe*).

Soi trop fier aux promeſſes d'autrui,
N'eſt ſûreté où il y ait durée ;
Attendre trop de ce qu'aimant on ſuit,
Eſt abuſer de ſa chair endurée.
Trop eſpérer choſe non aſſurée,
M'ont amené où langueur m'entretient :
Trop eſt rôti qui à la grille (au gril) tient *.

(*Proverbe*).

Mal me gardis ; toi, veuilles te garder
Dorénavant, comme ſage & ruſé ;
Mal regardai ; toi, veuilles regarder
Que comme moi tu ne ſois abuſé ;
Mal commençai, & j'ai pis achevé ;
Mal me connus, & très-mal me advient :
Mal va aux champs qui boiteux en revient.

(*Proverbe*).

Il ne manquoit plus au malheureux courtiſan, pour achever de ſe perdre, que de devenir amoureux ; & il le devient : ſi *Follebombance* lui a fait faire quelques ſottiſes, *Folamour* lui en fait faire de

* Métaphore tirée des harengs que l'on grille, & qui ſont brûlés quand ils tiennent au gril.

nouvelles. Etant en train d'être amoureux, il s'adresse à Madame *la Cour* elle-même ; mais Madame *la Cour*, au lieu de lui accorder des faveurs, lui refuse toute espèce de graces, sur quoi l'Auteur débite des vers, dont le refrein est :

Mal fait chasser où l'on ne peut rien prendre.

Les affaires du pauvre diable allant de mal en pis, nouvelle ballade, dont le refrain est :

Peu de choses sont sans abus.

En parlant d'un Prince auquel il vouloit s'attacher, il dit :

Plus l'approchois, plus s'en alloit ;
Plus lui parlois, moins m'escoutoit ;
Plus l'appellois, Monseigneur,
Moins escoutoit son serviteur.

Quand *Aristote* eut bien écouté les lamentations de l'*Abusé* ; quand il lui eut entendu dire,

Brouet de cour n'est héritage.

Aristote, tout grand Philosophe qu'il étoit, ne put lui donner d'autre consola-

tion que de l'envoyer à l'hôpital, où pauvreté eut la bonté de l'héberger. La morale de cette espèce de Fable est contenue dans ce petit *Virelay*, dialogué entre l'*Abus* & l'*Abusé*.

L'ABUS.

Au tems ne pouvez revenir
Qu'avez perdu par négligence,
Qu'aurez-vous pour vous soutenir ?

L'ABUSÉ.

Eh bien! j'aurai

L'ABUS.

Quoi?

L'ABUSÉ.

Patience.

L'ABUS.

De toutes promesses de cour,
Pour guerdon & pour récompense
Vous aurez en dernier recour.

L'ABUSÉ.

Eh bien! oui, j'aurai patience.

L'ABUS.

Pour tant de peines & travaux,
Où avez mis corps & ſcience
Pour dépens de gens & chevaux
Qu'emporterez-vous ?

L'ABUSÉ.

Patience.

L'ABUS.

Pour dernieres taxations,
N'ayant plus vivres, ni finances,
Ni eſpoir de proviſions.

L'ABUSÉ.

Voire perdrai-je patience.

Ainſi finit, à-peu-près l'*Abuſé, en Cour* du bon Roi *René*, ſur quoi nous ne pouvons nous empêcher de faire une réflexion. Si c'étoit un autre qu'un Roi qui eût compoſé cet Ouvrage, nous ne lui reprocherions autre choſe, ſinon d'avoir fait une eſpèce de moralité intitulée Roman, ſur une matière rebattue ; mais nous ne pouvons trop nous étonner de voir un Souverain nous apprendre que *Brouet de Cour n'eſt pas un héritage*. Ah ! bon Roi *René*,

pourquoi trahissiez-vous ainsi le secret de votre profession? Il nous semble que quand les Souverains veulent se donner la peine d'écrire, leur plume ne doit être employée qu'à nous donner des leçons aussi profitables pour eux qu'utiles à nous-mêmes. Ils devroient chercher à nous faire oublier qu'il y a eu souvent des Rois injustes & peu estimables, & des Cours orageuses. Ils devroient persuader, par leurs leçons & leurs exemples, que l'on ne peut mieux faire que de s'attacher à eux; qu'ils méritent notre amour autant que nos respects, & qu'on ne perd jamais ses peines & son tems en les servant avec zèle. Un Prince Auteur, qui écrit autrement, ressemble à ces Prêtres imprudens, qui détruisent l'Autel qui les fait vivre.

Académie des Dames.

C'est le titre sous lequel est imprimé, en françois, un très-mauvais livre, écrit originairement en latin. L'Abbé *Lenglet* a jugé à propos de lui donner place dans sa *Bibliothèque des Romans*, & d'en citer même un grand nombre d'éditions. Pour nous, nous nous contenterons d'en indi-

quer le titre, afin que les personnes raisonnables l'écartent loin des jeunes gens, & en évitent elles-mêmes la lecture; car c'est le plus fort & le plus révoltant de tous les Romans érotiques. On a été long tems sans en connoître le véritable Auteur, & le Traducteur François est encore inconnu. Il a eu raison de se cacher; sa traduction ne pouvoit lui faire aucun honneur, ni par le choix du sujet, ni pour l'exactitude, ni pour l'élégance. L'original latin, au contraire, est écrit d'un style pur & délicat; & l'on voit que l'Auteur avoit bien fait ses études, & s'étoit surtout nourri de la lecture de *Pétrone*. Cet Auteur s'appelloit *Nicolas Chorier*, & étoit Avocat au Parlement de Dauphiné; il étoit né à Grenoble en 1609, & y est mort il y a environ cent ans. Nous avons de lui une Histoire du Dauphiné, en 2 vol. *in-folio*; le Nobiliaire de cette Province, en 4 vol. *in-12*; la Généalogie de la Maison de *Sassenage*, en un volume; & la vie du Duc de *Lesdiguières*, en 2. Ces Ouvrages François sont peu estimés. Il paroît que l'Auteur, en choisissant des sujets plus honnêtes, eût mieux réussi à écrire en latin. Pour se mieux déguiser, ou du

moins pour faire passer son livre, *Chorier* a mis à la tête le nom d'une femme illustre par ses connoissances, & celui d'un Savant du premier ordre, (*Louise Sigée de Tolède, & Jean Meursius*). Ainsi, l'Ouvrage latin est tantôt intitulé *Aloisiæ Sigeæ Toletanæ, Satyra sotadica* (ce qui a fait donner quelquefois à ce mauvais Livre le nom d'*Aloizia*, tantôt *Joannis Meursii, elegantiæ Latini Sermonis.* Mais on sait que *Louise Sigée* étoit une Dame Espagnole, aussi honnête que savante, qui fut mariée en Portugal, & Dame d'honneur d'une Infante de ce Royaume. Elle mourut en 1560, & l'on ne connoît d'elle qu'un Poëme Latin, que toute femme savante peut lire, & se feroit honneur d'avoir composé. Quant à *Jean Meursius*, il étoit Hollandois, voyagea en France, fut ensuite Professeur en Histoire & en Grec à Leyde, puis fut appellé en Danemarck par le Roi Christian IV, & y mourut vers 1640, âgé de plus de cinquante ans. Nous avons de lui un nombre considérable de Livres d'érudition, mais dont pas un seul n'est mal-honnête. Laissons donc à la mémoire de *Nicolas Chorier*, le déplorable honneur d'être le premier

Auteur de l'infame Roman intitulé *Académie des Dames*. Cet Ouvrage eſt diviſé en ſept Dialogues.

L'Académie Militaire, ou *les Héros ſubalternes. Paris, 1746, deux petits volumes* in-12 *en ſix petites parties. Seconde édition augmentée avec de jolies gravures. Paris, 1777, deux volumes* in-12 *en quatre parties.*

Lorſque cet ouvrage parut, il y a trente-trois ans, on y trouva de la gaieté, de l'eſprit, un ton grivois qui divertit, & une critique aſſez amuſante des uſages, de la façon de penſer, & des Ecrivains alors à la mode; ainſi il ſe fit lire avec aſſez de plaiſir: il y avoit même quelques petites aventures auxquelles on prit intérêt, parce que, ſi l'on n'en connoiſſoit pas préciſément les perſonnages, on étoit du moins au fait, & du lieu de la ſcène, & du coſtume des Acteurs; mais aujourd'hui tout cela eſt oublié. Si les troupes françoiſes rentroient en campagne, il y a apparence que ce ne ſeroit pas dans les mêmes pays, & que les plaiſanteries ſur les héros ſubalternes ne pourroient pas être les

mêmes. Ainſi, les trois quarts de ce petit ouvrage ont beaucoup perdu du mérite qu'ils avoient dans leur nouveauté. Dans la nouvelle édition de l'année dernière 1777, ce petit Roman eſt orné de ſix jolies gravures, & augmenté d'une quatrième partie preſque toute critique : elle roule ſur des queſtions nouvellement agitées, tant ſur le goût de la muſique & ſur les ſpectacles modernes, que ſur la bibliomanie, & même ſur les opinions qui ſe ſont répandues de nos jours, relativement à la finance. L'Auteur décèle, par ſes dernières réflexions, quel eſt ſon état. Comme nous ne devons rendre compte que des Romans & des hiſtoires romaneſques, nous ne jugeons pas à propos de nous étendre davantage ſur un Livre qui ne nous concerne que pour une légère partie, & qui a trop récemment reparu ſur l'horizon littéraire, pour que tout le monde ne ſoit pas à même d'en juger.

Acajou & Zirphile, Conte, imprimé à Minutie. (*Paris*) *1744*, in-4°. *figures deſſinées & gravées par* Boucher *.

Tout le monde connoît ce joli Conte de Fées, qui a fait à feu M. *Duclos* autant d'honneur qu'un pareil ouvrage peut en faire. Avant de le publier, l'Auteur étoit déjà connu par les Romans charmans & intéreſſans intitulés : *l'hiſtoire de la Baronne de Luz*, & les *Confeſſions du Comte de ***: Acajou*, quoique d'un genre, en apparence, plus frivole, ne laiſſe pas que de contenir plus d'une maxime philoſophique & utile, cachée ſous une enveloppe ingénieuſe & légère. Ces traits furent ſaiſis & ſentis ; & le mérite du ſtyle s'étant trouvé joint à celui des idées, *Acajou* non-ſeulement fut mis en Opéra-Comique, & eut ſous cette forme un ſuccès étonnant, mais il fut traduit en italien & même en anglois. Les eſprits profonds de cette dernière Nation, rendirent juſtice à un

* Il y en a pluſieurs autres éditions *in-douze* poſtérieures.

petit Conte françois, qui ne leur parut pas avoir été composé uniquement pour faire rire.

Nous ne nous aviserons pas d'extraire une fable aussi connue que celle d'*Acajou;* contentons-nous d'ajouter quelques observations au peu que nous venons d'en dire.

L'on sait que ce Conte fut fabriqué d'après une douzaine d'estampes dont les dessins & les planches étoient restés entre les mains de M. *Boucher*, mort, il y a quelques années, premier Peintre du Roi. Cet Artiste les ayant montrés à M. *Duclos*, & ayant paru embarrassé de l'usage qu'il en pourroit faire, ils servirent de guide à l'Académicien pour la composition du Conte d'*Acajou*. Les gens d'esprit, même ceux qui ont le plus d'imagination, sont souvent heureux de trouver un fil, quel qu'il soit, pour enchaîner leurs idées, les régler, & écarter la foule de celles de différente espèce qui se présentent à eux. Les estampes de M. *Boucher* rendirent ce service à M. *Duclos*; mais il faut dire, en faveur de ceux qui ne le sauroient pas, à quelle occasion ces gravures avoient été faites. M. le Comte *de Tessin*, pendant

qu'il étoit Miniſtre de Suède en France, avoit compoſé un petit ouvrage de ſociété intitulé *Faunillane*, ou l'*Infante Jaune*. Nous en donnerons l'idée dans un moment, & elle ſuffira pour faire juger que c'étoit un véritable ouvrage de ſociété, c'eſt-à-dire, qu'il ne pouvoit exciter aucun intérêt hors du cercle pour lequel il avoit été compoſé. Des conſidérations particulières engagèrent cependant le Miniſtre Suédois à le faire imprimer avec une ſorte de magnificence, quoiqu'il ne tînt pas trente pages d'impreſſion *in*-4°. d'un très-gros caractère. M. *de Teſſin* fit faire, par M. *Boucher*, les deſſeins de dix belles planches du même format; & M. *Cochin* y ajouta deux jolies vignettes. Les deſſins & les gravures ſe firent attendre: pendant ce tems, M. le Comte *de Teſſin* alloit aſſidument, & preſque tous les jours, chez M. & Madame *Boucher*, tant pour s'informer des progrès de l'ouvrage, que parce qu'il en avoit fait ſes amis particuliers. A peine avoit-on mis la dernière main à ce travail, à peine le Conte de l'*Infante Jaune* fût-il prêt à être donné aux perſonnes à qui il étoit deſtiné, que l'Auteur fut rap-

pellé en Suède pour y remplir une place très-importante. Il partit, n'ayant distribué, dit-on, que deux exemplaires de son conte ; c'est sur un de ces deux-là que l'on a fait, il y a peu d'années, une petite édition de *Faunillane* sans gravures. Il s'en falloit donc beaucoup que les planches fussent usées, & elles ne pouvoient être plus heureusement employées, qu'elles le furent pour la composition & la première édition d'*Acajou*. Mais ce qui fit le plus de bruit, lors de cette première édition, & qui n'avoit aucun rapport aux planches, ce fut l'Epître Dédicatoire au Public. C'est le premier exemple d'une Dédicace, ou même d'une Préface dans laquelle l'Auteur se soit ouvertement moqué de son Protecteur & de ses Juges, & les ait bravés impunément. Cependant cette entreprise hardie réussit ; & s'il est des coups d'état dans la Littérature, comme dans la Politique, on peut dire que ç'en fut un que M. *Duclos* hasarda, & qui lui a assuré la gloire d'être au-dessus des préjugés les plus respectés. Ce fut en vain qu'un homme d'esprit entreprit de le punir de son audace, en publiant une *Réponse du Public à l'Auteur d'Acajou*.

Le public ſe déclara contre ſon propre défenſeur & contre lui-même. C'eſt que la part que chaque individu prend à la gloire du public eſt ſi mince; c'eſt que l'avantage d'avoir des idées & une façon de penſer à ſoi, paroît aujourd'hui ſi ſupérieur au petit mérite d'être de l'avis de tout le monde, que les particuliers rougiſſent de faire partie du public

M. *Duclos*, bien averti du goût de ceux à qui il avoit affaire, a continué d'être audacieux; il eſt vrai qu'il étoit fondé à l'être, vu l'étendue de ſon eſprit & la grande connoiſſance qu'il avoit du monde. Il continua d'être encouragé par les applaudiſſemens, & même par les critiques auxquels il en impoſa à la fin par ſa bonne contenance. Il a tenu, pendant les dernieres années de ſa vie, le ſceptre de la Littérature, qu'il avoit pour ainſi dire conquis: il le manioit quelquefois aſſez rudement; cependant il a été juſqu'à ſa mort reſpecté & admiré dans ſon empire.

Idée du Conte de Faunillane, ou *l'Infante Jaune*, *imprimé à Badinopolis*, 1741.

L'Epître Dédicatoire à Madame de S. ***** est signée *le Géant borgne*. L'Auteur convient d'être étranger, & prie d'excuser les fautes qu'il a pu faire en écrivant dans notre langue. Il faut pourtant convenir qu'il n'en a pas commis beaucoup ; & que, si son conte n'est pas aussi bien écrit qu'*Acajou*, le style n'en est cependant pas mauvais. L'Auteur est représenté à la tête du livre, en robe de chambre, écrivant dans son cabinet, entouré de magots, de génies badins, de rats, de papillons & de fumée. Le Héros du Conte est le Prince *Percebourse*. On le voit, dans la première estampe, habillée à la françoise, suivant la mode & le costume de 1740, se promenant en rêvant dans l'allée des idées. Dans la seconde, on le voit encore raisonnant avec la *Fée aux Echarpes*, qui est sortie d'une groseille que le Prince avoit cueillie. Dans la troisième, on voit deux petites mains trouvées dans une autre groseille, & qui veulent donner des croquinolles

au Prince, qui en eſt fort embarraſſé. Dans la quatrième, le Prince aſſis, toujours dans la même allée, voulant manger un abricot, en fait ſortir une tête charmante, mais triſte & un peu penchée. Dans la cinquième, *Percebourſe* ayant, non ſans peine, trouvé le corps de ſa Princeſſe, lui rend & y rajuſte la tête & les mains qui lui appartenoient. dans la ſixième, *la Fée Envieuſe* marie *Percebourſe* avec la Princeſſe *Penſive* dont nous venons de parler; mais elle ne fait cette bonne action que dans l'eſpérance qu'il naîtra d'eux une Princeſſe qui fera bien des envieuſes, & augmentera ainſi ſon empire. Dans la ſeptième, on voit la Princeſſe *Penſive* déjà mariée, arrêtée par le *Géant borgne*, tandis qu'elle ſe promenoit ſans penſer à lui *. La huitième gravure repréſente la Fée *Lutine* prenant ſoin d'un jeune Prince encore tout-à-fait enfant, que l'on appelle *le Prince des Coudes*, & qui paroît deſtiné à être l'amant de *Faunillane*, ou l'*Infante Jaune*, fille de *Penſive* & de *Percebourſe*. Dans la neuvième

* Il y a là-deſſous quelque allégorie, car on ne ſait ce que ce Géant borgne devient.

& dernière (attendu que le titre fait la dixième), on voit que *Penſive* renverſe un verre magique, ce qui lui attire des malédictions de la part de l'Enchanteur *Gros Sourcils* & de la Fée *Robinette*. On ne ſait plus enſuite ce que tout cela devient ; & le conte finit bruſquement, ſans doute parce que l'Auteur partit de même pour retourner en Suède.

TABLE du Volume de Février.

HISTOIRE de Doolin de Mayence. *page* 7
Roman du preux & vaillant Chevalier Ogier-le-Danois. 71
Hiſtoire de Meurvin. 168
Suite des Romans hiſtoriques relatifs à l'Hiſtoire de France. 190

TABLE du Volume de Mars.

LE nouvel Abailard, *ou* Lettres d'un Singe au Docteur Abadolf. *page* 7
Aben-Muſlu, *ou* les vrais Amis. 12
Mémoires de M. d'Ablincourt, & de Mademoiſelle de Saint-Simon. 40
Abramulé, *ou* Hiſtoire du détrônement de Mahomet IV, Empereur des Turcs. 80
La Mère mari, Aventure tirée de la vingt-deuxième promenade de M. le Noble. 115
Le Payſan & ſon cochon, Fable. 127
Le Lièvre & les Grenouilles, Fable. 128
La fauſſe Opinion, hiſtoriette. 155
L'Illuſtre Porteur d'eau, Nouvelle galante. 160
Les Fiançailles, Hiſtoriette. 174
L'Abuſé en Cour (le Roman de). 182
Académie des Dames 201
L'Académie Militaire, *ou* les Héros ſubalternes. 204
Acajou & Zirphile, Conte. 206
Idée du Comte de Faunillane, *ou* l'Infante Jaune. 211

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Mars, de la *Bibliothèque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 28 Février 1778, AMEILHON.

De l'Imprimerie de L. JORRY, rue de la Huchette.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREA

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols, 43-44.

209688

LE
B582u